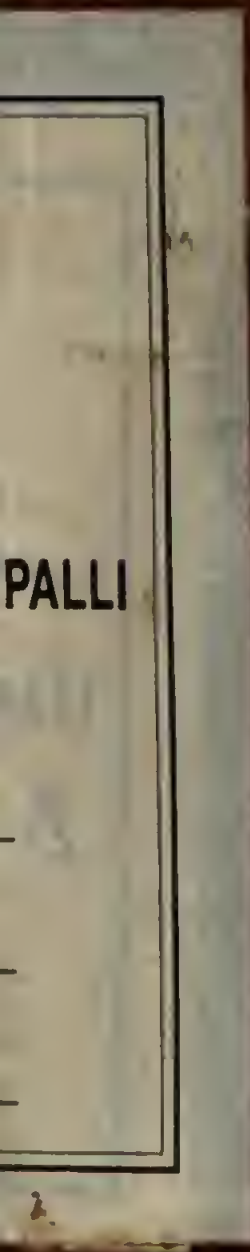

PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI

III. SALA

B
XIII
3 (3

G. J. 45. XIII. 3

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME TROISIEME.

Les Anglois demandent pardon à Duguesclin qu'ils ont offensé. *Tom. 2 pag. 247.*

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO MANUELE III" NAPOLI

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

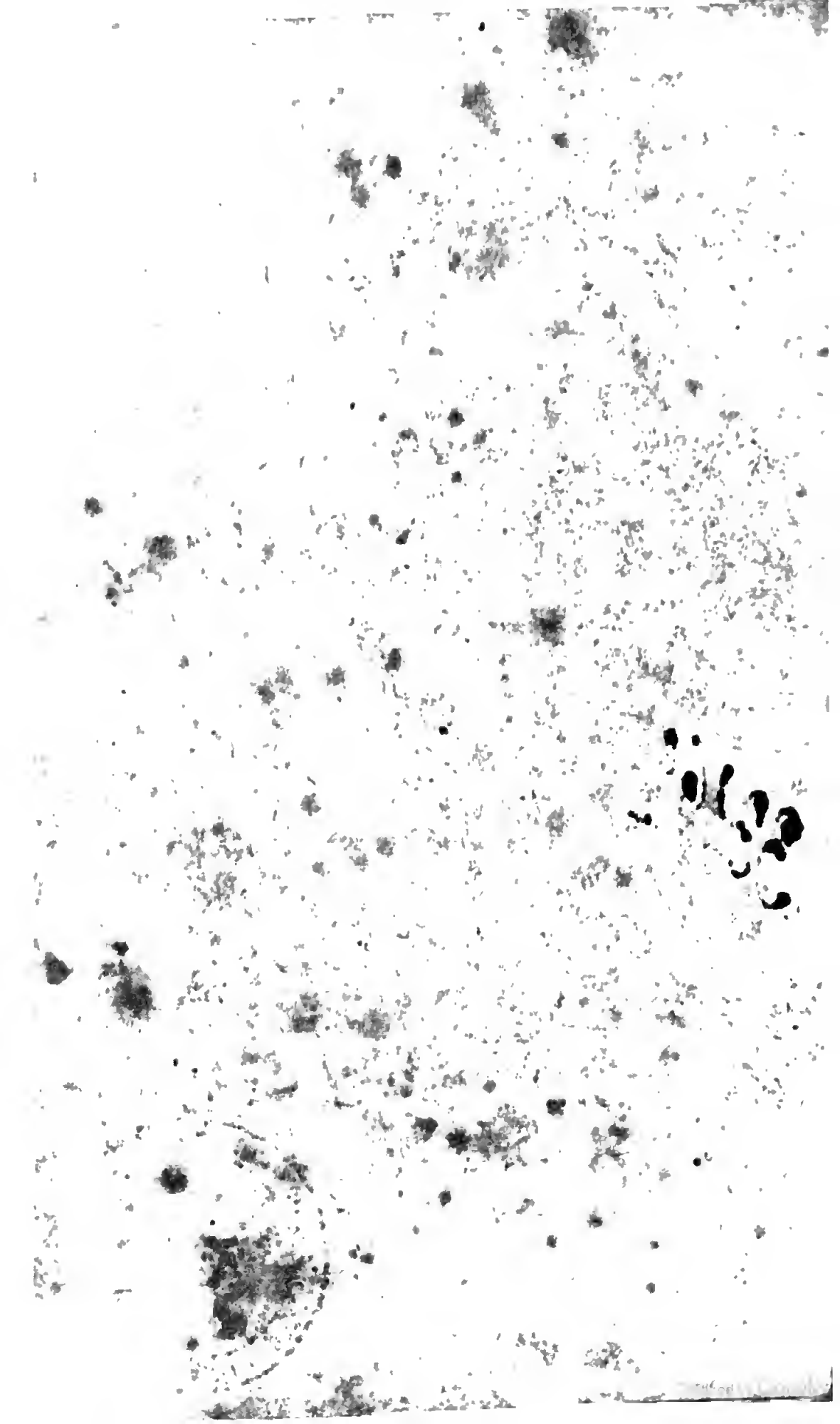
TOME TROISIÈME.

33162

A LONDRES.

1792.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" NAPOLI



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

SUITE DU LIVRE SECOND.

XIII.

Révolutions qu'a éprouvées le commerce dans le golfe persique.

Cette nation avoit à peine été admise dans l'empire des Sophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandais. Le commerce de ces républicains s'établit d'abord sur un pied très-désavantageux : mais bientôt délivrés, par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouissoit de trop de faveurs,

pour être balancé par la plus grande économie, ils se virent sans concurrens, et par conséquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'est sur ce système destructeur, qu'étoient fondés les rapports des Persans avec les Hollandais; lorsque le retour des Anglais, que les Français ne tardèrent pas à suivre, fit prendre aux affaires une face nouvelle et plus raisonnable.

Dans le tems que les trois nations faisoient les plus grands efforts pour acquérir la supériorité, et que ces efforts tournoient à l'avantage de l'empire; on leur fit éprouver mille vexations, plus injustes, plus odieuses, les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles, dont les cruautés et les injustices affoiblissoient les liaisons de leurs sujets avec les autres peuples. L'un de ces despotes étoit si féroce, qu'un grand de la cour disoit, *que toutes les fois qu'il sortoit de la chambre du roi, il tâtoit sa tête avec ses deux mains, pour voir si elle étoit encore sur ses épaules.* Lorsqu'on annonçoit à son successeur que les Turcs envahissoient les plus belles provinces de l'empire, il répondoit froidement, *qu'il s'embar-*

rassoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laissassent la ville d'Ispahan. Il eut un fils si bassement livré aux plus petites pratiques de sa religion, qu'on l'appelloit par dérision, *le moine* ou *le prêtre Hussein* : caractère moins odieux peut-être pour un prince, mais bien plus dangereux pour ses peuples, que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils souverains, les affaires devenoient tous les jours plus languissantes. Les Aghuans les réduisirent à rien.

Ces Aghuans sont un peuple du Kandahar, pays montueux, situé au Nord de l'Inde. Tantôt ils furent soumis aux Mogols, tantôt aux Persans, et le plus souvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale, vivent sous des tentes, à la manière des Tartares. Ils sont petits et maltaits ; mais nerveux, robustes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur manière de combattre est remarquable. Des soldats d'élite, partagés en deux troupes, fondent sur l'ennemi, n'observant aucun ordre, et ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Dès que le combat est engagé, ils se retirent sur les flancs et à l'arrière-garde, où leur fonction est d'empêcher que personne

ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent sur lui le sabre à la main, et le forcent de reprendre son rang.

Vers le commencement du siècle, on vit ces hommes féroces sortir de leurs montagnes, se jetter sur la Perse, y porter par-tout la désolation, et finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. Le fanatisme perpétue et peut-être même expie les horreurs dont ils se sont souillés dans le cours de leurs conquêtes. Car telle est la nature des opinions religieuses, qu'elles sactifient le crime qu elles inspirent, et que ce crime efface les autres forfaits qu'on a commis. Le fanatique dit à Dieu : il est vrai, Seigneur, que j'ai empoisonné, que j'ai assassiné, que j'ai volé; mais tu me pardonneras, car j'ai exterminé de ma propre main cinquante de tes ennemis. Dévorés de zèle pour les superstitions des Turcs, et d'une haine implacable pour la secte d'Ali, les Aghuans massacrent de sang-froid des milliers de Persans. Dans le même tems, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, sont ravagées par les Russes, par les Turcs et par les Tartares. Thamas-Kouli-kan réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands, mais en se montrant plus barbare qu'eux.

Sa mort violente devient une nouvelle source de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetière, monument à jamais honteux de l'instinct destructeur des hommes sans police, mais suite inévitable des vices du gouvernement despotique.

Dans cette confusion de toutes choses, Bender-Abassi et les autres mauvais ports de Perse furent négligés. Le peu qui s'y faisoit de commerce se porta presque tout entier à Bassora.

C'est une grande ville bâtie par les Arabes, dans le tems de leur plus grande prospérité, quinze lieues au-dessous de la jonction du Tigre et de l'Euphrate, et à la même distance du golfe Persique où ces fleuves vont se jetter. Cinquante mille ames forment sa population. Ce sont des Arabes, auxquels se sont joints quinze cents Arméniens, et un petit nombre de familles de différentes nations, que l'espoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en riz, en fruits, en légumes, en coton, et sur-tout en dattes.

Le port de Bassora, devint, comme ses fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célèbre

Les marchandises de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate ; et celles des Indes, par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle se seroit r'ouverte dans le tems de leur décadence, si ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théâtre des divisions des Arabes, des Persans et des Turcs. Ces derniers, devenus possesseurs paisibles de Bassora, ont profité des malheurs de leurs voisins, pour y rappeller les affaires. La rade a recouvré son éclat et son importance.

Ce changement ne s'est pas opéré sans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les navigateurs que dans la rivière. Ils prévoyoient que si ces étrangers avoient la liberté de se fixer dans la ville, on ne pourroit leur faire la loi, et qu'ils garderoient dans leurs magasins ce qu'ils n'auroient pas vendu pendant une mousson, pour s'en défaire plus utilement dans un autre tems. A cette raison d'une avidité mal-entendue, se joignoient des idées de superstition. On prétendit qu'il étoit contraire au respect dû à la religion, que des infidèles habitassent dans une cité consacrée par le sang de tant de martyrs, par les cendres de tant de saints personnages mahométans. Ce préjugé paroissoit faire impression sur le

gouvernement. On fit taire ses scrupules. Les nations Européennes donnèrent de l'argent, et il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

XIV. *Etat actuel du commerce dans le golfe Persique, et de celui des Anglais en particulier.*

Les révolutions sont si fréquentes en Asie, qu'il est impossible que le commerce y soit aussi suivi que dans nos contrées. Ces événemens, joints au peu de communication qu'il y a par terre et par mer entre les différens états, doivent occasionner de grandes variations dans l'abondance et dans la valeur des denrées. Bassora, très-éloigné par sa situation du centre des affaires, éprouve plus qu'aucune autre place cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les tems, on peut, sans crainte de s'écarter beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à douze millions les marchandises qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglais entrent dans cette somme pour quatre millions; les Hollandais pour deux; les Français, les Maures, les Indiens, les Arméniens et les Arabes, pour le reste.

Les cargaisons de ces nations sont composées du riz, du sucre, des mousselines unies,

rayées et brodées du Bengale ; des épiceries de Ceylan et des Moluques ; des grosses toiles blanches et bleues de Coromandel ; du cardamome, du poivre, du bois de sandal de Malabar ; d'étoffes d'or ou d'argent, de turbans, de chaales, d'indigo de Surate ; des perles de Bahurem et du café de Moka ; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importans, viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces productions sont portées sur de petits bâtimens Arabes : mais la plupart arrivent sur des vaisseaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable.

Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Bassora, en espèces plus estimées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Bassora. Il en passe la moitié en Perse, et elle y est portée par des caravanes : parce que dans tout l'empire, il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation s'en fait principalement dans les provinces septentrionales, un peu

moins ravagées que celles du Midi. Les unes et les autres payèrent quelque tems avec des pierreries, que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la suite, elles eurent recours à des ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliés prodigieusement. Enfin, on en est venu à l'or et à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit fait enfouir, et qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fournissoient les gommes, et qui ont été coupés, le tems de repousser; si les chèvres qui donnoient de si belles laines, ne se multiplient pas; si les soies qui suffisent à peine au peu de manufacteurs qui restent en Perse, continuent à être rares, si cet état ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, et il faudra renoncer à cette source de commerce.

Le second débouché est plus assuré. Il se fait par Bagdad, par Alep, et par toutes les villes intermédiaires, dont les négocians viennent faire leurs achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises, qui prennent cette route, sont payées avec de l'or, des draps français, des noix de galle, de l'orpiment, qui entre dans les cou-

leurs, et dont les Orientaux font un grand usage pour dépiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins considérable, c'est celui du désert. Les Arabes voisins de Bassora, vont tous les ans à Alep, dans le printems, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à six cents mille francs de mousselines, dont ils se chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, et rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre et des glaces de Venise. Les caravanes Arabes ne sont jamais troublées sur leur route. Les étrangers même ne courroient point de risque, s'ils avoient la précaution de se faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette sûreté, jointe à la célérité et au bon marché, feroit universellement préférer le chemin du désert à celui de Bagdad, si le pacha de la province, qui a établi des péages en différens endroits de son gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandises de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il se

fait à Bassora et dans son territoire, une assez grande consommation, sur-tout de café Ces objets sont payés avec des dattes, des perles, de l'eau-rose et des fruits secs. On y ajoute des grains, lorsqu'il est permis d'en livrer à l'étranger.

Ce commerce s'étendroit, si l'on vouloit le débarrasser des entraves qui le gênent. Mais l'activité que pourroient avoir des naturels du pays, est continuellement traversée par les vexations qu'on leur fait éprouver, singulièrement dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne sont guère moins opprimés par des commandans, qui tirent de leurs brigandages l'avantage de se perpétuer dans leurs postes, et souvent de conserver leur tête. Si cette soif de l'or pouvoit se calmer quelquefois, elle seroit bientôt réveillée par la rivalité des nations européennes, qui ne travaillent qu'à se supplanter, et qui ne craignent pas d'employer, pour y réussir, les moyens les plus exécrables. On vit, en 1748, un exemple frappant de cette odieuse jalousie.

M. Le baron de Knyphausen conduisoit le comptoir hollandais de Bassora, avec un succès extraordinaire. Les Anglais se voyoient à la veille de perdre la supériorité qu'ils avoient

acquise dans cette place, ainsi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement, qui devoit également blesser leurs intérêts et leur vanité, les rendit injustes. Ils animèrent le gouvernement turc contre une industrie qui lui étoit utile, et firent ordonner la confiscation des marchandises et des richesses de leur rival.

Le facteur hollandais, qui, sous les occupations d'un marchand, cachoit l'ame d'un homme d'état, prend sur le champ son parti en homme de génie. Il se retire avec ses gens, et les débris de sa fortune, à la petite île de Karek, située à quinze lieues de l'embouchure du fleuve; il s'y fortifie au point, qu'en arrêtant les bâtimens arabes et indiens, chargés pour la ville, il force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'on lui a causées. Bientôt la réputation de son intégrité, de sa capacité, attire à son île les armateurs des ports voisins, les négocians même de Bassora, et les Européens qui vont y trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours sa prospérité, lorsqu'elle fut abandonnée par son fondateur. Le successeur de cet habile homme ne montra pas les mêmes talens. Il se laissa chasser de sa place, vers la fin de

1765, par le corsaire arabe Mirmahana. La compagnie perditun poste important, et pour plus de deux millions en artillerie, en vivres et en marchandises.

Cet événement délivra Bassora d'une concurrence qui nuisoit à ses intérêts ; mais il lui en survint une autre bien plus redoutable ; ce fut celle de Mascate.

Le golfe persique est borné à son occident par la côte orientale de l'Arabie. Les habitans de cette contrée n'ont pour subsistance que quelques dattes et le produit d'une pêche abondante et facile. Le peu même de bétail qu'on y peut élever, ne vit que de poisson. Chaque petit district a un Scheik particulier, obligé de pourvoir lui-même aux besoins de sa famille par son travail ou son industrie. Au premier signal du moindre péril, ces peuples se refugient dans des îles voisines, d'où ils ne regagnent le continent que lorsque l'ennemi s'est retiré. Il n'y eut jamais dans le pays que Mascate qui eût des propriétés dignes d'être conservées.

Le grand Albuquerque s'empara de cette ville en 1507, et il en ruina le commerce qu'il vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Les Portugais voulurent l'y rappeller, après la

perte de ce petit royaume. Leurs efforts furent inutiles ; et les navigateurs prirent la route de Bender-Abassi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde ; et personne ne vouloit se fier à leur bonne-foi. Le port ne voyoit arriver de vaisseaux, que ceux qu'ils y conduisoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation, après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil l'emportant sur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller ; et ils étoient encore assez puissans, pour empêcher qu'on y entrât ou qu'on en sortît.

Le déclin de leur puissance invita l'habitant de Mascate à cette même piraterie, dont il avoit été si long-tems la victime. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens oppresseurs ; et ses succès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Persique. Mais il fut châtié si sévèrement de ses brigandages par plusieurs nations, sur-tout par les Anglais, qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba dès-lors dans une obscurité, que les troubles intérieurs et des invasions étrangères firent durer long-tems. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Mas-

cate, et dans tout le pays soumis à son Iman, ses marchés recommencèrent à être fréquentés vers l'an 1749.

Le pays consomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries, qu'il paie avec de la myrrhe, de l'encens, de la gomme-arabique, et un peu d'argent. Cependant cette consommation ne seroit pas suffisante pour attirer les vaisseaux, si Mascate, placé assez près de la mer Persique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Bassora, parce qu'il abrège leur voyage de trois mois, qu'on n'y éprouve aucune vexation, que les droits y sont réduits à un et demi pour cent. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la douane exige trois pour cent : mais les Arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux ; ils ont une telle adresse pour frauder les droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur produit et le plus abondant de Bassora, qui se gâtent souvent sur de grands vaisseaux, dont la marche est lente, arrivent avec une extrême célérité sur des bâtimens légers, au Malabar et

dans la mer Rouge. Une raison particulière déterminera toujours les Anglais qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Mascate. Ils y sont exempts de cinq pour cent qu'ils sont obligés de payer à Bassora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établissemens.

Elle n'a pas songé à se fixer dans l'île de Baharem ; et nous ignorons pourquoi. Cette île, située dans le golfe Persique, a souvent changé de maître. Elle passa sous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérans la perdirent dans la suite, et elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Kouli-kan la rendit à la Perse, à qui elle avoit appartenu. Ce fier usurpateur avoit alors le plus vaste plan de domination. Il vouloit régner sur deux mers, dont il possédoit quelques bords : mais s'étant aperçu qu'au lieu d'entrer dans ses vues, ses sujets les traversoient ; il imagina, par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux despotes, de porter ses sujets du golfe Persique sur la mer Caspienne, et ses sujets de la mer Caspienne sur le golfe Persique. Cette double transmigration lui paroissoit propre à rompre les liaisons que ces deux peuples

avoient formées avec ses ennemis, et à lui assurer, sinon leur attachement, du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ses grands projets; et la confusion où tomba son empire, offrit à l'ambition d'un Arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de Baharem, où il règne encore.

Cette île célèbre par sa pêche de perles, dans le tems même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Karek, à Keshy, dans d'autres lieux du golfe, est devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait essuyé une diminution sensible. Cette pêche commence en avril et finit en octobre. Elle est renfermée dans l'espace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'île ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galiotes établies pour le recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les habitans de l'île qui aient cette soumission pour leur Scheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem sont moins blanches que celles de Ceylan et du Japon; mais beaucoup plus grosses que les premières, et d'une forme plus régulière que les autres. Elles ti-

rent un peu sur le jaune : mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée ; tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, surtout dans les pays chauds. La coquille des unes et des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche, qui se fait dans les parages de Baharem, est estimé 3,600,000 livres. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople et dans le reste de la Turquie : les grandes y servent à l'ornement de la tête, et les petites sont employées dans les broderies. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes, et la superstition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'est point de Gentil qui ne se fasse un point de religion de percer au moins une perle à son mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale et la politique sont en allégories, et où l'allégorie devient religion; cet emblême de la pudeur virginale, est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont

pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajustement ; mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles cons amment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe, où elles ont été pêchées. Le Malabar n'a point de perles, mais il a d'autres richesses.

Le Malabar proprement dit, n'est que le pays situé entre le cap Comorin et la rivière de Nelicerum. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les îles voisines, en commençant par les Maldives.

XV. *Description de la côte de Malabar. Idée des états qui la forment.*

Les Maldives forment une longue chaîne d'îles, à l'Ouest du cap Comorin, qui est la terre-ferme la plus voisine. Elles sont partagées en treize provinces, qu'on nomme Atollons. Cette division est l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre qui le défend mieux que les meil-

leures fortifications, contre l'impétuosité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille, le nombre de ces îles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sable submergés dans les hautes marées, et les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre qui puissent recevoir des navires. Les autres sont si peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes îles n'en faisoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues, des courans, ou quelque grand accident de la nature, aura divisée en plusieurs portions.

Il est vraisemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la suite, les Arabes y passèrent, en usurpèrent la souveraineté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faisoient plus qu'une; lorsque les Portugais, peu de tems après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garnison, qui en tenoit les chaînes, fut exterminée; et les Maldives reconvrèrent leur indépendance. Depuis cette époque, elles sont soumises à un despote, qui tient sa cour à

Male, et qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il est le seul négociant de ses états.

Une pareille administration et la stérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être considérable. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson et du kaire.

Le kaire est l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Nulle part, il n'est aussi bon, aussi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceylan, où ces marchandises sont échangées contre les noix d'areque.

Le poisson, appellé dans le pays complemasse, est séché au soleil. On le sale, en le plongeant dans l'eau de la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets, de la grosseur et de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaisons qu'il paie avec de l'or et du benjoin. L'or reste dans les Maldives; et le benjoin est renvoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cents balles de café, nécessaires à la consommation de ces îles.

Les cauris sont des coquilles blanches et luisantes. La pêche s'en fait deux fois le mois,

trois jours avant la nouvelle lune, et trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les ramasser dans les sables de la mer. On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou n'est pas porté à Ceylan, passe sur les bords du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, et qui se chargent en retour de cauris, pour sept ou huit cent mille livres. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de petite monnoie. Le reste est enlevé par les Européens, qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils paient la livre six sols, la vendent depuis douze jusqu'à dix-huit dans leurs métropoles, et elle vaut en Guinée jusqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontières de Cochin, n'étoit autrefois guère plus opulent que les Maldives. Il est vraisemblable qu'il ne dut qu'à sa pauvreté, la conservation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparèrent du Maduré. Un monarque qui monta sur le trône

vers 1730, et qui l'occupa près de quarante ans, donna à cette couronne une dignité qu'elle n'avoit jamais eue. C'étoit un homme d'un sens exquis et profond. Il recevoit d'un de ses voisins deux ambassadeurs, dont l'un avoit commencé une harangue prolixe que l'autre se disposoit à continuer. *Ne soyez pas long, la vie est courte*, lui dit ce prince avec un visage austère. Son règne ne fut taché que par une foiblesse. Il étoit Naïre, et se trouvoit humilié de ne pas appartenir à la première des castes. Dans la vue de s'y incorporer, autant qu'il étoit possible, il fit fondre en 1752 un veau d'or, y entra par le musle, et en sortit par la partie opposée. Ses édits furent datés depuis du jour d'une si glorieuse renaissance; et au grand scandale de tout l'Indostan, il fut reconnu pour brame par ceux de ses sujets qui jouissoient de cette grande prérogative.

Par les soins d'un Français nommé la Noye, ce monarque étoit parvenu à former l'armée la mieux disciplinée qu'on eût jamais vue dans ces contrées. Avec ces forces, il comptoit, dit-on, conquérir le Malabar entier; et peut-être le succès auroit-il couronné son ambition, si les nations Européennes ne l'eus-

sent traversée. Malgré ces obstacles, il réussit à reculer les frontières de ses états ; et, ce qui étoit infiniment plus difficile, à rendre ses usurpations utiles à ses peuples. Au milieu du tumulte des armes, l'agriculture fut encouragée, et il s'éleva des manufactures grossières de coton.

Il s'est formé deux établissemens Européens dans le Travancor.

Celui que les Danois ont à Colesché y est sans activité. Il est rare et très-rare que cette nation y fasse le plus petit achat ou la moindre vente.

Le comptoir Anglais d'Anjinga est placé sur une langue de terre, à l'embouchure d'une petite rivière, obstruée par des sables durant la plus grande partie de l'année. La ville est remplie de métiers et fort peuplée. Quatre petits bastions sans fossé et une garnison de cent cinquante hommes la défendoient. Cette dépense a été jugée inutile. Un seul agent conduit aujourd'hui les affaires, avec moins d'éclat et plus d'utilité.

Territoire d'Anjinga, tu n'es rien ; mais tu as donné naissance à Eliza. Un jour, ces entrepôts de commerce fondés par les Européens sur les côtes d'Asie ne subsisteront plus.

L'herbe

L'herbe les couvrira, ou l'Indien vengé aura bâti sur leurs débris, avant que quelques siècles se soient écoulés. Mais, si mes écrits ont quelque durée, le nom d'Anjinga restera dans la mémoire des hommes. Ceux qui me liront, ceux que les vents pousseront vers ces rivages, diront : c'est là que naquit Eliza Draper; et s'il est un Breton parmi eux, il se hâtera d'ajouter avec orgueil, et qu'elle y naquit de parens Anglais.

Qu'il me soit permis d'épancher ici ma douleur et mes larmes ! Eliza fut mon amie. O lecteur, qui que tu sois, pardonne-moi ce mouvement involontaire. Laisse-moi m'occuper d'Eliza. Si je t'ai quelquefois attendri sur les malheurs de l'espèce humaine, daigne aujourd'hui compatir à ma propre infortune. Je fus ton ami, sans te connoître; sois un moment le mien. Ta douce pitié sera ma récompense.

Eliza finit sa carrière dans la patrie de ses pères, à l'âge de trente-trois ans. Une ame céleste se sépara d'un corps céleste. Vous qui visitez le lieu où reposent ses cendres sacrées, écrivez sur le marbre qui les couvre : Telle année, tel mois, tel jour, à telle heure, Dieu retira son souffle à lui, et Eliza mourut.

Auteur original, son admirateur et son ami, ce fut Eliza qui t'inspira tes ouvrages, et qui t'en dicta les pages les plus touchantes. Heureux Stern, tu n'es plus, et moi je suis resté. Je t'ai pleuré avec Eliza; tu la pleurerois avec moi; et si le ciel eût voulu que vous m'eussiez survécu tous les deux, tu m'aurois pleuré avec elle.

Les hommes disoient qu'aucune femme n'avoit autant de graces qu'Eliza. Les femmes le disoient aussi. Tous louoient sa candeur; tous louoient sa sensibilité; tous ambitionnoient l'honneur de la connoître. L'envie n'attaqua point un mérite qui s'ignoroit.

Anjinga, c'est à l'influence de ton heureux climat qu'elle devoit, sans doute, cet accord presqu'incompatible de volupté et de décence qui accompagnoit toute sa personne et qui se mêloit à tous ses mouvemens. Le statuaire, qui auroit eu à représenter la Volupté, l'auroit prise pour modèle. Elle en auroit également servi à celui qui auroit eu à peindre la Pudeur. Cette ame inconnue dans nos contrées, le ciel sombre et nébuleux de l'Angleterre n'avoit pu l'éteindre. Quelque chose que fît Eliza, un charme invincible se répandoit autour d'elle. Le desir, mais le desir

Digitized by Google

timide la suivoit en silence. Le seul homme honnête auroit osé l'aimer, mais n'auroit osé le lui dire.

Je cherche par-tout Eliza. Je rencontre, je saisis quelques-uns de ses traits, quelques-uns de ses agrémens épars parmi les femmes les plus intéressantes. Mais qu'est devenue celle qui les réunissoit? Dieux qui épuisâtes vos dons pour former une Eliza, ne la fîtes-vous que pour un moment, pour être un moment admirée et pour être toujours regrettée?

Tous ceux qui ont vu Eliza la regrettent. Moi, je la pleurerai tout le tems qui me reste à vivre. Mais est-ce assez de la pleurer? Ceux qui auront connu sa tendresse pour moi, la confiance qu'elle m'avoit accordée, ne me diront ils point: Elle n'est plus, et tu vis?

Eliza devoit quitter sa patrie, ses parens, ses amis pour venir s'asseoir à côté de moi, et vivre parmi les miens. Quelle félicité je m'étois promise! Quelle joie je me faisois de la voir recherchée des hommes de génie, chérie des femmes du goût le plus difficile! Je me disois, Eliza est jeune, et tu touches à ton dernier terme. C'est elle qui te fermera les yeux. Vaine espérance! O renversement de

sonne autant que moi. A présent, je le puis croire.

Dans ses derniers momens, Eliza s'occupoit de son ami ; et je ne puis tracer une ligne sans avoir sous les yeux le monument qu'elle m'a laissé. Que n'a-t-elle pu donner aussi ma plume de sa grace et de sa vertu! Il me semble du moins l'entendre : » Cette muse sévere qui » te regarde, me dit-elle, c'est l'histoire, » dont la fonction auguste est de déterminer » l'opinion de la postérité. Cette divinité vo- » lage qui plane sur le globe, c'est la renommée, » qui ne dédaigna pas de nous entretenir un » moment de toi : elle m'apporta tes ouvrages, » et prépara notre liaison par l'estime. Vois ce » phénix immortel parmi les flammes : c'est le » symbole du génie qui ne meurt point. Que » ces emblêmes t'exhortent sans cesse à te » montrer le défenseur DE L'HUMANITÉ, DE » LA VÉRITÉ, DE LA LIBERTÉ ».

Du haut des cieux, ta première et dernière patrie, Eliza, reçois mon serment. JE JURE DE NE PAS ÉCRIRE UNE LIGNE, OU L'ON NE PUISSE RECONNOÎTRE TON AMI.

Cochin étoit fort considérable, lorsque les Portugais arrivèrent dans l'Inde. Ils s'emparèrent de cette place, dont ils furent chassés

depuis par les Hollandais. Le souverain, en la perdant, avoit conservé ses états, qui dans l'espace de vingt-cinq ans, ont été envahis successivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à se retugier sous les murs de son ancienne capitale, où il subsiste d'environ 24,400 liv, qu'on s'est obligé par d'anciennes capitulations, à lui donner sur le produit de ses douanes. On voit dans le même faubourg une colonie de Juifs industrieux et blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au tems de la captivité de Babylone, mais qui certainement y sont depuis très-long-tems. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie sur une rivière qui reçoit des vaisseaux de cinq cents tonneaux, et qui forme dans l'intérieur du pays plusieurs branches navigables, devroit être naturellement florissante. S'il n'en est pas ainsi, on ne peut en accuser que le génie oppresseur du gouvernement.

Ce mauvais esprit est, pour le moins, aussi sensible à Calicut. Toutes les nations y sont reçues, mais aucune n'y domine. Le souverain qui lui donne aujourd'hui des loix, est brame. Où le peuple est sous le gouvernement théocratique, qui devient avec le tems le plus mauvais des gouvernemens, la main des dieux

appesantissant le sceptre des tyrans, et la sainteté de l'une des autorités soumettant en aveugle et sous peine de sacrilège aux caprices de l'autre; les ordres du despote se transforment en oracles, et la désobéissance des sujets est qualifiée de révolte contre le ciel. Le trône de Calicut est presque le seul de l'Inde occupé par cette première des castes. On en voit régner ailleurs de moins distinguées. Il y en a même de si obscures sur le trône, que leurs domestiques seroient déshonorés et chassés de leurs tribus, s'ils s'avilissoient jusqu'à manger avec leurs monarques. Ces gens-là n'ont garde de se vanter d'avoir soupé chez le roi. Ce préjugé n'est peut-être pas plus ridicule qu'un autre. Il abat l'orgueil des princes; il guérit les courtisans d'une vanité. Tel est l'ascendant des superstitions. C'est sur-tout par elles que l'opinion règne dans le monde. Par les superstitions, la ruse a partagé l'empire avec la force. Quand l'une a tout conquis, tout soumis; l'autre vient et lui donne des loix à son tour. Elles traitent ensemble; les hommes baissent la tête, et se laissent lier les mains. S'il arrive que ces deux puissances mécontentes se soulèvent l'une contre l'autre, c'est alors qu'on voit

ruisseler dans les rues le sang des citoyens. Une partie se range sous l'étendard de la superstition; l'autre marche sous les drapeaux du souverain. Les pères égorgent les enfans; les enfans enfoncent, sans hésiter, le poignard dans le sein des pères. Toute idée de justice cesse; tout sentiment d'humanité s'anéantit. L'homme semble tout-à-coup métamorphosé en bête féroce. L'on crie d'un côté: *Rebelles, obéissez à votre monarque.* On crie de l'autre: *Sacrilèges, impies, obéissez à Dieu, le maître de votre roi, ou mourez.* Je m'adresserai donc à tous les souverains de la terre, et j'oserai leur révéler la pensée secrète du sacerdoce. Qu'ils sachent que si le prêtre s'expliquoit franchement, il diroit: Si le souverain n'est pas mon licteur, il est mon ennemi. Je lui ai mis la hache à la main, mais c'est à condition que je lui désignerois les têtes qu'il faudroit abattre. Les brames, dépositaires de la religion et des sciences dans tout l'Indostan, sont employés comme ministres dans la plupart des états, et disposent de tout à leur gré; mais les affaires n'en sont pas mieux conduites.

Tout le Calicut est mal administré, et sa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police,

ni fortifications. Son commerce, embarrassé d'une infinité de droits, est presqu'entièrement dans les mains de quelques Maures les plus corrompus, les plus infidèles de l'Asie. Un de ses plus grands avantages, est de recevoir par la rivière de Beypour, qui n'en est éloignée que de deux lieues, le bois de teck, qui se trouve en abondance dans les plaines et sur les montagnes voisines.

Les possessions de la maison de Colastry, voisines de Calicut, ne sont guère connues que par la colonie Française de Mahé, qui renaît de ses cendres, et par la colonie Anglaise de Tallichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette dernière, qui a une population de quinze à seize mille ames, avoit pour défenseurs trois cents blancs et cinq cents noirs. Ils ont été rappellés depuis que la nation a acquis sur ces mers un ascendant qui ne leur laisse plus craindre de voir ses loges insultées. Actuellement elle retire tous les ans, avec très-peu de frais, de celle-là, quinze cent mille livres pesant de poivre, et quelques autres denrées de peu d'importance.

A la réserve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler, forment proprement

tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guère que des aromates, des épiceries. Les plus considérables sont le bois de sandal, le safran d'Inde, le cardamome, le gimgembre, la fausse cannelle et le poivre.

XVI. *Productions particulières au Malabar.*

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Ses feuilles sont entières, ovales et opposées. Sa fleur est d'une seule pièce, chargée de huit étamines, et portée sur le pistil, qui devient une baie insipide, semblable pour la forme à celle du laurier. Son bois est blanc à la circonférence, et jaune dans le centre, lorsque l'arbre est ancien. Cette différence dans la couleur, constitue deux variétés de sandal, employées aux mêmes usages, et douées également d'une saveur amère, et d'une odeur aromatique. On prépare avec la poussière de ce bois une pâte dont on se frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perse, dans l'Arabie et dans la Turquie. On le brûle aussi dans les appartemens, où il répand une odeur douce et salutaire. La plus grande quantité de ce bois, auquel on attribue une

vertu incisive et atténuante, reste dans l'Inde. On transporte de préférence en Europe le sandal rouge, quoique moins estimé, et d'un usage moins général. Celui-ci est le produit d'un arbre différent, commun sur la côte de Coromandel. Quelques voyageurs le confondent avec le bois de Caliatour employé dans la teinture.

Le safran d'Inde, que les médecins appellent *Curcuma* ou *Terra merita*, a une tige très-basse et herbacée, formée par la réunion des graines, de cinq ou six feuilles fort longues, et portées sur de longs pédicules. Les fleurs, disposées en épi écailleux près de la racine, sont purpurines, à six divisions inégales; elles n'ont qu'une étamine, portée comme elles sur le pistil, qui devient une capsule à trois loges, remplie de graines arrondies. La racine est composée de cinq ou six tubercules oblongs et noueux. On la regarde comme apéritive, propre pour guérir la jaunisse. Les Indiens s'en servent pour teindre en jaune, et elle entre dans l'assaisonnement de presque tous leurs mets.

On trouve dans les diverses contrées de l'Inde plusieurs espèces de cardomome, dont les caractères distinctifs n'ont pas été suffisam-

ment observés. Celle qui croît dans les territoires de Cochin, de Calicut et de Cananor, est la plus petite et la plus estimée. Elle a, ainsi que les autres, beaucoup d'analogie avec le safran d'Inde, dont elle diffère par ses feuilles beaucoup plus nombreuses; par sa tige plus élevée; par son épi de fleurs plus lâche, provenant immédiatement de la racine; par son fruit plus petit. Ses graines, douées d'un aromate agréable, sont employées dans la plupart des ragoûts Indiens. Souvent on les mêle avec l'areque et le betel; quelquefois on les mâche après. La médecine s'en sert principalement pour aider la digestion et pour fortifier l'estomac. Le cardamome vient sans culture, et croît naturellement dans les lieux couverts de la cendre des plantes qu'on a brulées.

Le gingembre ressemble assez au cardamome par la disposition et la structure de ses fleurs. L'épi part du même point. La racine, qui est noueuse et traçante, pousse plusieurs tiges de trois pieds de haut, dont les feuilles sont plus étroites. Elle est blanche, tendre et d'un goût presqu'aussi piquant que le poivre. Les Indiens en mettent dans le riz qui fait leur nourriture ordinaire, pour en corriger l'insipidité naturelle. Cette épicerie, mêlée

avec

avec d'autres, donne aux mets qu'elle assaisonne un goût fort qui déplaît souverainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Asie sans fortune, sont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaisance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il est plus facile aux hommes de prendre les goûts et les foibles des femmes que de les en guérir. Peut-être aussi que le climat exige cette manière de vivre. Le meilleur gingembre est celui qu'on cultive dans le Malabar. La seconde qualité se tire du Bengale. On estime moins celui qui croît au Décan et dans tout l'Archipel Indien ; si l'on en excepte pourtant le gingembre rouge des Moluques, espèce différente de l'ordinaire, par la couleur de sa racine, et sa saveur moins âcre.

La fausse canelle, connue sous le nom de *Cassia lignea*, se trouve à Timor, à Java, à Mindanao ; mais elle est supérieure sur la côte de Malabar. L'arbre dont on la tire, est, comme celui de Ceylan, une espèce de laurier ; il donne les mêmes produits, et lui ressemble par le plus grand nombre de ses caractères. Ses feuilles sont longues. Son écorce, plus épaisse et plus rouge, a moins de saveur, et

se distingue sur-tout par une glutinosité que l'on sent en la mâchant. Ces signes servent à découvrir la fraude des marchands, qui la vendent avec la vraie cannelle, dont la vertu est infiniment supérieure, et le prix quatre fois plus considérable. Les Hollandais, désespérant de pouvoir extirper les arbres qui la produisent, imaginèrent, dans le tems de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des souverains du pays, qu'ils renonçassent au droit de les dépouiller de leur écorce. Cet engagement, qui n'a jamais été bien rempli, l'est encore moins, depuis que la puissance qui l'avoit dicté a perdu de sa force, et qu'elle a augmenté le prix de la cannelle de Ceylan. Celle du Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cent mille livres pesant. La moindre partie passe en Europe; le reste se distribue dans l'Inde. Ce commerce est tout entier dans les mains des Anglais libres. Il doit augmenter; mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau dont la racine est fibreuse et noirâtre. Sa tige, sarmenteuse et flexible comme celle de la vigne, a besoin pour s'élever d'un arbre ou d'un échalas. Elle est rameuse, garnie de nœuds, de chacun des-

quels part une feuille ovale, aiguë, très-lisse, et marquée de cinq nervures, dont l'odeur est forte et le goût piquant. Vers le milieu des rameaux, et plus souvent aux extrémités, l'on voit de petites grappes semblables à celles du groseiller, qui portent environ trente fleurs, composées de deux étamines et d'un pistil. Le fruit qui succède est d'abord vert, puis rouge, de la grosseur d'un pois. On le cueille communément en octobre, quatre mois après la floraison, et on l'expose pendant sept ou huit jours au soleil. La couleur noire qu'il acquiert alors, lui a fait donner le nom de poivre noir. On le rend blanc en le dépouillant de sa pellicule extérieure. Le plus gros, le plus pesant et le moins ridé est le meilleur.

Le poivrier se plaît dans les îles de Java, de Sumatra, de Ceylan; mais plus particulièrement sur la côte de Malabar. On ne le sème point, on le plante; et le choix des rejettons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La première année de sa fécondité et les deux qui suivent, sont si abondantes, qu'il y a des arbustes qui produisent jusqu'à six ou sept livres de poivre. Les récoltes vont ensuite en diminuant; et l'arbuste dégénère avec une

telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzième année.

La culture du poivrier n'est pas difficile. Il suffit de le placer dans les terres grasses, et d'arracher avec soin, sur-tout les trois premières années, les herbes qui croissent en abondance autour de sa racine. Comme le soleil lui est très-nécessaire, on doit, lorsque le poivrier est prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui servent d'appui, afin que leur ombre ne nuise pas à ses productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois et peu de fruit.

L'exportation du poivre, qui fut autrefois toute entière entre les mains des Portugais, et que les Hollandais, les Anglais, les Français se partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions pesant. A dix sols la livre, c'est un objet de cinq millions. Il sort du pays, en d'autres productions, pour la moitié de cette somme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange et du Canara, les grosses toiles que lui fournissent le Mayssur et le Bengale, et diverses marchandises que l'Europe lui envoie. La solde en argent n'est rien, ou peu de chose.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, s'est successivement accru des provinces d'Onor, de Baticala, de Bandel et de Cananor; ce qui lui a donné une assez grande étendue. Il est très-fertile, et surtout en riz. C'étoit autrefois l'état le plus florissant de ces contrées: mais il déclina, lorsque son souverain se vit forcé de donner tous les ans douze à treize cent mille francs aux Marattes ses voisins, pour garantir le royaume de leurs brigandages. Sa décadence a augmenté encore, depuis que Hayder-Ali-kan en est devenu le maître. Mangalor, qui lui sert de port, a déchu dans les mêmes proportions. Les navigateurs étrangers l'ont moins fréquenté, et parce que les denrées n'y étoient plus aussi abondantes, et parce que la multiplicité des droits en augmentoit excessivement le prix. Cependant les mœurs sont restées aussi corrompues qu'elles l'avoient été de tems immémorial. Le Canara est toujours en possession de fournir les courtisanes les plus voluptueuses, et les plus belles danseuses de tout l'Indostan.

XVII. *Etat actuel de Goa.*

Le commerce qui fit sortir Venise de ses lagunes, Amsterdam de ses marais, avoit

fait de Goa le centre des richesses de l'Inde et un des plus fameux marchés de l'univers. Le tems, les révolutions si ordinaires en Asie; l'orgueil inséparable des grands succès; la mollesse qui suit une opulence facilement acquise; la concurrence des nations plus éclairées; les infidélités du fisc et celles des particuliers; des perfidies, des atrocités de tous les genres: ces causes et d'autres peut-être qui nous échappent, ont précipité dans l'abîme cette cité superbe. Elle n'est plus rien; et les vices de son administration, la corruption de ses citoyens, l'influence des moines dans les résolutions publiques, ne permettent pas d'espérer son rétablissement. Dépouillé de tant de fertiles provinces qui recevoient aveuglément ses loix, il n'est resté à Goa, de son ancienne puissance, que la petite île où il est situé, et les deux péninsules qui forment son port.

XVIII. *Histoire des pirates Angrias.*

Au Nord de Goa, les Marattes, maîtres de quelques postes sur les rivages de la mer, infectoient cet océan de leurs brigandages. Cette piraterie offensa vivement le Mogol qui venoit d'asservir les parties septentrionales de

la côte. Pour protéger la navigation de ses sujets, il créa une flotte, principalement destinée à réprimer cet esprit de rapine. A cette époque, les deux puissances se heurtèrent. Dans ces combats journaliers et sanglans, le Maratte Conagy-Angria montra des talens si distingués, qu'on lui déféra la direction des forces maritimes de sa nation, et bientôt après le gouvernement de l'importante forteresse de Swerndroog, bâtie sur une petite île, à peu de distance du continent.

Cet homme extraordinaire n'avoit vaincu que pour lui. Il fit adopter son plan d'indépendance par les compagnons de ses victoires, et avec leur secours s'empara des navires qu'il avoit si long-tems et si heureusement commandés. Les efforts qu'on fit pour le faire rentrer dans la soumission furent impuissans. L'attrait du pillage et la réputation de sa générosité attirèrent même un si grand nombre d'intrépides aventuriers autour de lui, qu'il lui fut facile de devenir conquérant. Son empire s'étendit sur la côte, depuis Tamana jusqu'à Rajapour ou quarante lieues; et dans les terres, vingt ou trente milles, selon la disposition des lieux et la facilité de la défense. Cependant, il dut ses plus grands succès

l'attaqueroient par mer. Cette combinaison eut un succès complet. La plupart des ports et des forteresses furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriath, capitale de l'état, succomba l'année suivante ; et dans son tombeau fut enseveli un empire, dont la prospérité n'avoit jamais eu pour base que les calamités publiques. Malheureusement, de ses débris s'augmenta la puissance des Marattes, qui n'étoit déja que trop redoutable.

XIX. *Etat actuel des Marattes à la côte de Malabar.*

Ce peuple, long-tems réduit à ses montagnes, s'est étendu peu-à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaste espace qui est entre Surate et Goa, et menace également ces deux grandes villes. Il est célèbre à la côte de Coromandel, vers Delhy, et sur le Gange, par ses incursions, par ses brigandages ; mais son point central, la masse de ses forces, et sa demeure fixe, sont au Malabar. L'esprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquises. Déja s'est amélioré le sort des lieux qui furent si long-tems

écrasés par la tyrannie des Portugais, et qui ont successivement grossi son domaine. Sa conduite est bien différente sur les mers voisines. Non-seulement il y pille les bâtimens trop foibles pour lui résister; mais il accorde encore des asyles aux pirates étrangers qui consentent à partager avec lui leurs prises.

XX. *Révolutions arrivées à Surate. Suite de l'influence qu'y acquèrent les Anglais.*

Surate fut long-tems le seul port par lequel l'empire Mogol exportoit ses manufactures, et recevoit ce qui étoit nécessaire à sa consommation. Pour le contenir et pour le défendre, on imagina de construire une citadelle, dont le commandant n'avoit aucune autorité sur celui de la ville : on avoit même l'attention de choisir deux gouverneurs, qui ne fussent pas de caractère à se réunir pour l'oppression du commerce. Des circonstances fâcheuses donnèrent naissance à un troisième pouvoir. Les mers des Indes étoient infestées de pirates qui interceptoient la navigation, et qui empêchoient les dévots Musulmans de faire le voyage de la Mecque. Le Mogol crut que le chef d'une colonie de Cafres, qui s'étoit établie à Rajapour, seroit propre à ar-

rêter le cours de ces brigandages, et il le choisit pour son amiral. On lui assigna pour sa solde annuelle, trois lacks de roupies, ou 720,000 livres. Cette somme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château; et de ce fort, il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confusion; et l'avarice des Marattes toujours inquiète, devint plus vive que jamais. Depuis long-tems ces barbares, qui avoient étendu leurs usurpations jusques aux portes de la place, recevoient le tiers des impositions, à condition qu'ils ne troubleroient pas le commerce qui se faisoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution, tout le tems que la fortune ne leur avoit pas présenté des faveurs plus considérables. Lorsqu'ils virent la fermentation des esprits, ils ne doutèrent pas que, dans sa fureur, quelqu'un des partis ne leur ouvrît les portes, et ils s'approchèrent en force des murailles. Des négocians qui se voyoient tous les jours à la veille d'être dépouillés de leur fortune, appellèrent les Anglais à leur secours en 1759, et les aidèrent à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir sous leur garde ainsi que l'exercice de l'amirauté, furent assurés aux cou-

quérans par la cour de Delhy, avec le revenu attaché aux deux postes. Cette révolution rendit quelque calme à Surate et à son Nabab, mais en les mettant dans une dépendance absolue de la force qu'on avoit invoquée.

Ce succès étendit l'ambition des agens de la compagnie Anglaise. Ceux d'entr'eux qui conduisoient les affaires au Malabar, étoient rongés d'un dépit secret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenses qui s'étoient faites au Coromandel et dans le Bengale. Leurs avides regards qui, depuis long-tems, se portoient de tous les côtés, s'arrêtèrent enfin en 1771 sur Barokia, grande ville située à trente-cinq milles de l'embouchure de la rivière de Nerbedals qui se jette dans le golfe de Cambaie, et très-anciennement célèbre par la richesse de son sol et par l'abondance de ses manufactures. Les navires, même marchands, n'y peuvent monter qu'avec le secours de la marée, ni en descendre qu'au tems du reflux.

Cinq cent blancs et mille noirs partirent de Bombay, pour s'emparer de la place, sous les prétextes les plus frivoles. L'expédition échoua par l'incapacité du chef qui en étoit chargé. Elle fut reprise l'année suivante. Les assiégés

enhardis par un premier succès, et peut-être encore plus par une ancienne tradition qui leur promettoit que leur ville ne seroit jamais prise, se défendirent assez long-tems ; mais à la fin leurs murailles furent emportées d'assaut.

Durant tout le siège, la mère du Nabab n'avoit pas quitté son fils, bravant comme lui le ravage du canon et des bombes. Ils sortirent ensemble de la place, lorsquelle ne fut plus tenable. On les poursuivoit. *Allez*, dit cette héroïque femme au compagnon de sa suite, *allez chercher un asyle et des secours chez vos alliés ; je retarderai la marche de nos ennemis et leur échapperai peut-être.* Se voyant serrée de trop près, on lui vit prendre le parti si ordinaire dans l'Indostan aux personnes de son sexe qui ont conservé leur poignard : elle se perça le cœur pour éviter de porter des fers. Son fils ne lui survécut que peu.

Avant son désastre, ce prince étoit obligé de donner aux Marattes les six dixièmes de son revenu qui ne passoit pas 1,680,000 liv. C'étoit comme possesseurs d'Amed-Abad, capitale du Guzurate, que ces barbares exigeoient un si grand tribut. Les Anglais ne se refusèrent pas seulement à cette humiliation,

ils voulurent aussi exercer des droits sur la province entière. Des prétentions si opposées furent une semence de discorde. Tout fut pacifié en 1776 par un traité qui régla que les anciens usurpateurs conserveroient leurs conquêtes, mais que les nouveaux auroient la jouissance libre de Barokia; et qu'on ajouteroit à son territoire un territoire dont les impositions rendroient 720,000 livres.

Les Marattes paroissoient alors dans une situation qui ne leur permettoit pas d'espérer un arrangement si favorable. L'union de ces brigands n'avoit jamais été altérée. Cette concorde leur avoit assuré une supériorité décidée sur les autres puissances de l'Indostan, perpétuellement agitées par des troubles domestiques. Leurs premières divisions éclatèrent en 1773. Le frère et le fils de leur dernier chef se disputèrent l'empire, et les sujets divisés prirent tous parti, suivant leurs inclinations ou leurs intérêts.

Durant le cours de cette guerre civile, le Soubab du Décan se remit en possession des provinces que le malheur des tems l'avoit forcé d'abandonner à ces barbares. Hayder-Ali-kan, s'appropria la partie de leur territoire qui étoit le plus à sa bienséance. Les Anglais jugèrent

la circonstance favorable pour s'emparer de Salsete dont les Marattes avoient chassé les Portugais en 1740.

XXI. *Description de l'île de Salsete.*

La conquête de cette île se trouva moins aisée qu'on ne l'avoit espéré. La citadelle de Tanah, qui en faisoit toute la force, fut défendue avec une intelligence, une opiniâtreté inconnues dans ces contrées. Sommé de se rendre, le gouverneur, âgé de quatre-vingt-douze ans répondit fièrement : *Je n'ai pas été envoyé pour cela ;* et il redoubla d'activité et de courage. Ce ne fut qu'après qu'il eut été tué ; qu'après que ses braves compagnons eurent soutenu un assaut très-meurtrier depuis sa mort ; que les troupes Britanniques entrèrent dans la place le 28 décembre 1774.

Alors seulement le vainqueur se trouva le maître d'un territoire qui, à la vérité, n'a que vingt milles de long sur quinze milles de large ; mais qui est un des plus peuplés, des plus fertiles de l'Asie. Au centre est la montagne de Keneri, remplie d'excavations vastes et profondes, toutes pratiquées dans le roc vif. Ce sont des pagodes, rangées ordinairement de suite, mais quelquefois placées les

unes au-dessus des autres. Des figures et des inscriptions taillées ou gravées sur la pierre les ornent le plus souvent. On retrouve les mêmes singularités dans l'île d'Elephante, voisine de Salsete.

Des ouvrages si étonnans ont été l'origine de beaucoup de fables. Le vulgaire croit qu'ils furent exécutés, il y a cinq cent mille ans, par des divinités d'un ordre inférieur. Quelques brames en font l'honneur au grand Alexandre, qu'ils se plaisent à décorer de tout ce qui leur paroît au-dessus des forces naturelles de l'homme. Il est raisonnable d'espérer que les Anglais, auxquels nous devons déjà tant de lumières sur l'Asie, n'oublieront rien pour arriver à l'intelligence de ces monumens qui peuvent jetter un si grand jour sur l'histoire et sur la religion des Indes. Ces soins leur seront d'autant plus faciles, que Salsete n'est séparée de Bombay que par un canal très-étroit.

XXII. *Description de l'île de Bombay. Son état actuel et son importance.*

Cette île, qui n'a guère que vingt ou vingt-cinq milles de circonférence, fut assez longtems un objet d'horreur. Personne ne vou-

loit se fixer sur un terrein si mal-sain, qu'il étoit passé en proverbe, que *deux moussons à Bombay étoient la vie d'un homme.* Les campagnes étoient alors remplies de bambous et de cocotiers; c'étoit avec du poisson pourri qu'on fumoit les arbres; des marais infects corrompoient les côtes. Ces principes de destruction auroient sans doute dégoûté les Anglais de leurs colonies, s'ils n'y avoient été retenus par le meilleur port de l'Indostan, et le seul qui, avec celui de Goa, puisse recevoir des vaisseaux de ligne. Un avantage si particulier leur fit desirer de pouvoir donner de la salubrité à l'air, et l'on y réussit assez aisément, en ouvrant le pays, et en procurant de l'écoulement aux eaux. Alors se portèrent en foule dans cet établissement, les habitans des contrées voisines, attirés par la douceur du gouvernement.

Jettez un coup-d'œil sur le globe depuis l'origine des tems historiques, et vous verrez les hommes poursuivis par le malheur, s'arrêtant où il leur est permis de respirer. N'est il pas surprenant que la généralité et la constance de ce phénomène n'aient pas encore appris aux maîtres de la terre que l'unique moyen de prévenir les émigrations, c'est de

faire jouir leurs sujets d'une situation assez douce pour les fixer dans la région qui les a vu naître ?

On compte actuellement à Bombay près de cent mille habitans, dont sept à huit mille sont matelots. Quelques manufactures de soie et de coton en occupent un petit nombre. Comme les grandes productions ne pouvoient pas prospérer sur un roc vif, où le sol a peu de profondeur, la multitude a tourné ses soins vers la culture d'un excellent oignon qui, avec le poisson qu'on fait sécher, est avantageusement vendu dans les marchés les plus éloignés. Ces travaux ne s'exécutent pas avec l'indolence si générale sous un ciel ardent. L'Indien s'est montré susceptible d'émulation ; et son caractère a été changé, en quelque sorte, par l'exemple des infatigables Parsis. Ces derniers ne sont pas uniquement pêcheurs et agriculteurs. La construction, l'équipement, l'expédition des navires : tout ce qui concerne la navigation, est confié à leur activité, à leur industrie.

Avant 1759, les bâtimens expédiés d'Europe pour la mer Rouge, le golfe Persique et le Malabar, abordoient généralement aux côtes où ils devoient déposer leur argent et

leurs marchandises, où ils devoient trouver leur chargement. A cette époque, tous se sont rendus, tous se sont arrêtés à Bombay, où l'on réunit, sans frais, les productions des contrées voisines, depuis que la compagnie Anglaise, revêtue de la dignité d'amiral du Grand-Mogol, est obligée d'avoir une marine et une marine assez nombreuse dans ces parages.

C'étoit une nécessité que, dans un pareil entrepôt, les chantiers, les navires et les négocians se multipliassent. Aussi l'île s'est-elle assez rapidement emparée de toute la navigation et d'une grande partie du commerce que Surate, les autres marchés voisins avoient fait jusqu'alors dans les mers d'Asie.

Il falloit donner de la stabilité à ces avantages. Pour y parvenir, on a entouré de fortifications le port qui est le mobile de tant d'opérations, et où doivent se radouber les escadres envoyées par la Grande-Bretagne, sur l'Océan Indien. Ces ouvrages sont solidement construits, et n'ont, dit-on, d'autre défaut que d'être trop étendus. Ils ont pour défenseurs douze cents Européens et un beaucoup plus grand nombre de troupes Asiatiques.

En 1773, le revenu de toutes les dépendances de Bombay montoit à 13,607,212 liv. 10 sol; et leurs dépenses à 12,711,150 liv. La situation de ces trop nombreuses colonies a été sûrement améliorée depuis cette époque; mais nous ne saurions assigner le terme de ces économies.

Les possessions des Anglais et des Marattes dans le Malabar, sont trop mêlées; leurs intérêts trop opposés, et leurs prétentions trop vastes; pour qu'un peu plutôt, un peu plus tard, les deux nations ne mesurent leurs forces. On ne peut pas dire à laquelle des deux puissances la victoire restera. Cet événement dépendra des circonstances où elles se trouveront, des alliances qu'elles auront formées, et principalement des hommes d'état qui dirigeront leur politique, des généraux qui commanderont leurs armées. Voyons si la tranquillité est mieux établie sur les côtes de Coromandel et d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin, jusqu'au Gange.

XXIII. *Etat de la côte de Coromandel à l'arrivée des Européens.*

Les géographes et les historiens distinguent toujours ces deux contrées limitrophes, occu-

pées par des peuples dont les habitudes et les monnoies ne se ressemblent point. Ils diffèrent aussi par le langage. Ceux d'Orixa ont un idiôme particulier, tandis que leurs voi ins parlentgénéralement le Malabare. Cependant, comme le commerce qui se fait dans ces régions, est à-peu-près le même, et qu'il s'y fait de la même manière, nous les désignerons sous l'unique nom de Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de ressemblance. Sur l'une et sur l'autre, les chaleurs sont très-vives : mais, depuis le commencement de juin jusqu'au milieu d'octobre, les vents de mer qui s'élèvent à dix heures du matin et qui soufflent jusque vers dix heures du soir, rendent le climat supportable. Il est encore plus rafraîchi dans les mois de juillet, et sur-tout de novembre, par des pluies qu'on peut dire continuelles.

Cette immense plage est couverte, dans l'espace d'environ un mille, d'un sable tout-à-fait stérile, où viennent se briser avec violence les vagues de l'Océan indien. Il n'y abordoit autrefois que des canots formés de planches légéres jointes, et, pour ainsi dire, cousues avec du kaire. Les premiers Européens qui abordèrent ces rivages, voulurent employer des bâtimens plus grands et plus solides. Des malheurs répétés les guérirent de leur présomp-

tion. Ils comprirent, avec le tems, que rien n'étoit plus raisonnable que de se conformer à une pratique qui ne leur avoit d'abord paru digne que d'un peuple sans lumières et sans expérience.

Plusieurs raisons firent d'abord négliger cette région, par les premiers Européens qui passèrent aux Indes. Elle étoit séparée, par des montagnes inaccessibles, du Malabar, où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates et les épiceries qui fixoient principalement leur attention. Enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la sûreté et l'industrie.

A cette époque, l'empire de Bisnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état avoient dû leur pouvoir à leurs talens. On les voyoit à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conseils; ils visitoient leurs provinces; ils administroient la justice. La prospérité les corrompit. Ils contractèrent peu-à-peu l'habitude de se montrer rarement aux peuples, d'abandonner le soin des affaires à leurs généraux et à leurs ministres. Cette conduite, qui a partout amené la ruine des empires, préparoit la leur. Les gouverneurs de Visapour, de Carnate,

de Golconde, d'Orixa, se rendirent indépendans sous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaor, de Mayssur, de Gingi, et quelques autres, usurpèrent aussi l'autorité souveraine, mais sans quitter leur ancien titre de Naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorsque les Européens se montrèrent sur la côte de Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de chose. Il se réduisoit aux diamans de Golconde, qui étoient portés à Calicut, à Surate, et de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandoient en Europe ou en Asie. Mazulipatnam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes et Malais qui fréquentoient sa rade, et par des caravanes qui y venoient de loin. Ces toiles avoient la même destination que les diamans.

XXIV. *Comment les Européens ont établi leur commerce à la côte de Coromandel, et quelle extension ils lui ont donnée.*

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures de Coromandel,

inspira la résolution de s'y établir, à toutes les nations Européennes qui fréquentoient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres, qui n'offroient pas un fleuve navigable; ni par la privation totale de ports, dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année; ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes et inhabitées; ni par la tyrannie et l'instabilité du gouvernement. On pensa que l'industrie viendroit chercher l'argent; que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices; et le Bengale, des grains pour la subsistance; que neuf mois d'une navigation paisible seroient plus que suffisans pour les chargemens; qu'il n'y auroit qu'à se fortifier, pour se mettre à couvert des vexations des foibles despotes, qui opprimoient ces contrées.

Les premières colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes durent leur origine à la force; la plupart se formèrent du consentement des souverains: toutes eurent un terrein très-resserré. Leurs limites étoient fixées par une haie de plantes épineuses qui formoit toute leur défense. Avec le tems, on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuroient

curoient, et la douceur du gouvernement, multiplièrent en peu de tems le nombre des colons. L'éclat et l'indépendance de ces établissemens, blessèrent plus d'une fois les princes dans les états desquels ils s'étoient formés : mais leurs efforts pour les anéantir, furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités, selon la mesure des richesses et de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilège exclusif au-delà du cap de Bonne-Espérance, n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers ; et par degrés, il tomba tout entier entre les mains des Anglais, ou des Juifs et des Arméniens qui vivoient sous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe et d'industrie est peu de chose. Les révolutions arrivées dans l'Indostan, ont écarté les hommes de ces riches mines ; et l'anarchie, dans laquelle est plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'espérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte de Coromandel, se réduisent à l'achat des toiles de coton.

On y achète des toiles blanches, dont la fabrication n'est pas assez différente de la

nôtre, pour que ses détails puissent nous intéresser ou nous instruire. On y achète des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés et perfectionnés par notre industrie. On y achète enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a seule empêchés d'adopter ce genre d'industrie, sont dans l'erreur. La nature ne nous a pas donné les matières qui entrent dans la composition de ces brillantes et ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes: elle nous a sur-tout refusé les eaux nécessaires pour les mettre heureusement en œuvre.

Les Indiens ne suivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles; soit qu'il y ait des pratiques minutieuses, particulières à certaines provinces; soit que les différens sols produisent des drogues différentes, propres aux mêmes usages.

Ce seroit abuser de la patience de nos lecteurs, que de leur tracer la marche lente et pénible des Indiens dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité, qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui semble autoriser cette conjecture, c'est

qu'ils se sont arrêtés dans la carrière des arts, sans y avoir avancé d'un seul pas depuis plusieurs siècles ; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, et que nous voyons, avec une émulation pleine de confiance, l'intervalle immense qui nous sépare encore du terme. A ne considérer même que le peu d'invention des Indiens, on seroit tenté de croire que, depuis un tems immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent de quelque peuple plus industrieux : mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport exclusif avec les matières, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y sont nés.

Une chose qui pourroit surprendre, c'est la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guère plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut observer que les marchands du pays vendent à la fois, à toutes les compagnies, une quantité considérable de toiles ; et que, dans les assortimens qu'ils fournissent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs ; parce qu'elles ne sont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indostan, qui

s'étend depuis le cap Camorin jusqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les espèces ; on peut dire que les belles se fabriquent dans la partie orientale, les communes au milieu, et les grossières à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes et sur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou six lieues de la mer, où le coton est plus beau et plus cultivé, où les vivres sont à meilleur marché. On y fait des achats, qu'on pousse trente ou quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens, établis dans nos comptoirs, sont toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité et de la qualité des marchandises qu'on veut. On en règle le prix sur des échantillons, et on leur donne, en passant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elle doivent coûter. Cet arrangement tire son origine de la nécessité où ils sont eux-mêmes de faire, par le ministère de leurs associés ou de leurs agens, répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les surveiller pour la sûreté de ces fonds, et d'en diminuer successivement la masse, en retirant des ateliers tout ce qui est fini. Sans ces précautions, l'Europe ne recevroit jamais

ce qu'elle demande. Les tisserands fabriquent à la vérité, pour leur compte, ce qui sert à la consommation intérieure. Ces entreprises, qui n'exigent qu'un foible capital et un capital qui rentre toutes les semaines, sont rarement au-dessus des facultés au plus grand nombre : mais peu d'entr'eux ont des moyens suffisans pour exécuter sans secours les toiles fines destinées à l'exportation ; et ceux qui le pourroient ne se le permettoient pas, dans la crainte bien fondée des exactions trop ordinaires sous un gouvernement si oppresseur.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établissemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur assure, pour le tems le plus convenable, la quantité de marchandises dont elles ont besoin, et de la qualité qu'elles les desirent. D'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne sont pas un instant sans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent et de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaisseaux. Elles n'ont que cinq ou six mois, au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandises sont fa-

briquées, examinées avec précipitation ; on est même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaises, et qu'on auroit rebutées dans un autre tems. La nécessité de compléter les cargaisons, et d'expédier les bâtimens avant le tems des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On se tromperoit, en pensant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'espérance de vendre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils sont attachés. Outre qu'ils ne sont pas la plupart assez riches pour former un projet si vaste, ils ne seroient pas sûrs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la compagnie, qui les occupe, de faire ses armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nuls débouchés pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement, par sa forme, exige d'autres largeurs, d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas ; et les autres compagnies Européennes se trouvent pourvues ou assurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, et de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour

lever cet embarras, n'a été, ni ne pouvoit être utile.

C'est un usage immémorial dans l'Indostan, que tout citoyen qui emprunte, donne un titre écrit à son créancier. Cet acte n'est admis en justice, qu'autant qu'il est signé de trois témoins, et qu'il porte le jour, le mois, l'année de l'engagement, avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorsque le débiteur manque à ses obligations, il peut être arrêté par le prêteur lui-même. Jamais il n'est enfermé; parce qu'on est bien assuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne se permettroit pas même de manger, sans en avoir obtenu la permission de son créancier.

Les Indiens distinguent trois sortes d'intérêts; l'un, qui est péché; l'autre, qui n'est ni péché, ni vertu; un troisième, qui est vertu: c'est leur langage. L'intérêt, qui est péché, est de quatre pour cent par mois; l'intérêt, qui n'est ni péché, ni vertu, est de deux pour cent par mois; l'intérêt qui est vertu, est d'un pour cent par mois. Le dernier est, à leurs yeux, un acte de bienfaisance qui n'appartient qu'aux ames les plus héroïques. Quoique ce traitement soit celui qu'obtiennent les nations Européennes, qui son

réduites à emprunter, on sent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité, sans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'est point dans les mains des naturels du pays. Seulement, dans la partie occidentale, il y a des Mahométans connus sous le nom de Choulias, qui font à Naour et à Porto-Novo, des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côte de l'Est. Outre les bâtimens assez considérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations, pour le cabotage de la côte, pour Ceylan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatnam emploient leur industrie d'une autre manière. Ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment, et vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent, dans les lieux mêmes d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaisons qui sont bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux Européens qui n'ont pour associés que quelques Banians, quelques Arméniens fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à trois mille cinq cents balles la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes

échelles de l'Inde. Les Français en portent huit cents au Malabar, à Moka, à l'île de France. Les Anglais, douze cents à Bombay, au Malabar, à Sumatra et aux Philippines. Les Hollandais, quinze cents à leurs divers établissemens. A l'exception de cinq cents balles, destinées pour Manille, qui coûtent chacune 2400 livres, les autres sont composées de marchandises si communes, que leur valeur primitive ne s'élève pas au-dessus de 720 livres. Ainsi, la totalité de trois mille cinq cents balles ne passe pas 3,360,000 livres.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cents balles, huit cents par les Danois, deux mille cinq cents par les Français, trois mille par les Anglais, trois mille deux cents par les Hollandais. Parmi ces toiles, il s'en trouve une assez grande quantité de teintes en bleu ou de rayées en rouge et bleu, propres pour la traite des noirs. Les autres sont de belles bétilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Mazulipatnam ou de Paliacate. L'expérience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que 960 livres, c'est donc 8,160,000 livres qu'elles doivent rendre aux ateliers dont elles sortent.

Ni l'Europe, ni l'Asie, ne paient entiérement avec des métaux. Nous donnons en échange des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail et quelques autres articles moins considérables. L'Asie, de son côté, donne des épiceries, du riz, du sucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à 4,800,000 livres. Il résulte de ce calcul, que le Coromandel reçoit en argent, 6,720,000 livres.

XXV. *Possessions Anglaises à la côte de Coromandel.*

L'Angleterre qui a acquis sur cette côte la même supériorité qu'elle a prise ailleurs, y a formé plusieurs établissemens.

Divicoté se présente le premier. Ce fut le colonel Lawence qui s'en empara en 1749. Des considérations politiques déterminèrent le roi de Tanjaor à céder ce qu'on lui avoit pris, et à y ajouter un territoire de trois milles de circonférence. La place passa en 1758 sous la domination Française, mais pour rentrer bientôt après sans fortifications, sous le joug des premiers conquérans. Ils se flattoient d'en faire un poste important. C'étoit une opinion assez généralement reçue que le Colram, qui baigne ses

murs, pouvoit être mis en état de recevoir de grands vaisseaux. La côte de Coromandel n'auroit plus été sans port ; et la puissance en possession de la seule rade qui s'y seroit trouvée, auroit eu un puissant moyen de guerre et de commerce dont auroient été privées les nations rivales. Il faut que des obstacles imprévus aient rendu le projet impraticable, puisque ce poste a été abandonné et remis à un fermier pour une redevance de quarante-cinq à cinquante mille livres.

Les Anglais achetèrent, en 1686, Goudelour, avec un territoire de huit milles le long de la côte, et de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition, qu'ils avoient obtenue d'un prince Indien, pour la somme de 742,500 livres, leur fut assurée par les Mogols, qui s'emparèrent du Carnate peu de tems après. Faisant réflexion dans la suite que la place, qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, et qu'on pouvoit lui couper les secours qui lui seroient destinés ; ils bâtirent, à une portée de canon, la forteresse de Saint-David, à l'entrée d'une rivière et sur le bord de l'Océan Indien. Il s'est élevé, dans la suite, trois aldées, qui, avec la ville et la

forteresse, forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, et de fabriquer pour quinze cents mille francs, des plus beaux basins de l'univers. Le ravage que les Français portèrent, en 1758, dans cet établissement, et la destruction de ses fortifications, ne lui firent qu'un mal passager. Son activité paroît même augmentée, quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David, et qu'on se soit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Un revenu de 144,000 liv. couvre tous les frais que peut occasionner cette colonie. Mazulipatnam présente des utilités d'un autre genre.

Cette ville, située à l'embouchure du Krisna, sert de port aux provinces qui formoient autrefois le royaume de Golconde, et à d'autres contrées avec qui elle entretient un commerce facile par de très-beaux chemins et par la rivière. C'étoit anciennement le marché le plus actif, le plus peuplé, le plus riche de l'Indostan. Les grands établissemens que formèrent successivement les Européens sur la côte de Coromandel, lui firent beaucoup perdre de son importance. Il parut possible aux

aux Français de lui redonner quelque chose de son premier éclat, et ils s'en rendirent les maîtres en 1756. Neuf ans après, elle passa de leurs mains dans celles de l'Angleterre, qui en est encore en possession.

Ces derniers souverains n'ont pas réussi, et ne réussiront jamais à rendre Mazulipatnam ce qu'il étoit très-anciennement : mais leurs efforts n'ont pas été tout-à-fait perdus. Comme les plantes qui servent à la teinture des toiles, sont plus abondantes et de meilleure qualité sur son territoire que par-tout ailleurs, on est parvenu à ressusciter quelques manufactures, et à en étendre d'autres. Cependant cette acquisition sera toujours moins utile aux Anglais par les marchandises qu'ils y achèteront, que par celles qu'ils y pourront vendre. De tems immémorial, les peuples de l'intérieur venoient en caravanes se pourvoir de sel sur cette côte. Ils y accourent aujourd'hui de plus loin et en plus grand nombre que jamais, et emportent, avec cette denrée d'absolue nécessité, beaucoup de lainages, beaucoup d'autres ouvrages de l'industrie Européenne. Ce mouvement, qui a procuré aux douanes une augmentation considérable croîtra nécessairement, à moins qu'il ne soit arrêté

par quelqu'une de ces révolutions qui changent si souvent et si cruellement la face de cette riche partie du globe.

La Grande-Bretagne y possède encore les provinces de Condavir, de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendri et de Chicakol, qui s'étendent six cents milles sur la côte, et qui s'enfoncent depuis trente jusqu'à quatre-vingt-dix milles dans les terres. Les Français, qui se les étoient fait céder durant leur courte prospérité, les perdirent à l'époque de leurs imprudences et de leurs malheurs. Elles redevinrent, mais pour peu de tems, une portion de la soubahie du Décan, dont on les avoit comme arrachées. En 1766, il fallut les céder aux Anglais, dont l'insatiable ambition étoit soutenue par des intrigues adroitement conduites, et par des forces redoutables. On respecta les colonies que les nations rivales avoient formées dans ce grand espace: mais Vizagapatnam et les autres comptoirs du peuple dominateur, reçurent une activité nouvelle, et on en augmenta le nombre. Le pays sortit un peu de l'état d'anarchie où une foule de petits tyrans le tenoient plongé. Il donne 9,000,000 liv. de revenu, dont on ne rend que 2,025,000 liv. au prince Indien, qui en a

été dépouillé. Ses exportations sont actuellement cinq fois plus considérables qu'elles ne l'étoient il y a dix années.

La masse du travail augmente à mesure que les Zémindars, qui n'étoient originairement que des fermiers, sont dépouillés de l'autorité absolue qu'ils avoient usurpée durant les troubles de leur patrie; à mesure qu'on les réduit à l'impossibilité de se faire mutuellement la guerre; à mesure que les districts soumis à leur jurisdiction souffrent moins de leurs vexations. Les prospérités seroient plus rapides et plus éclatantes, si le gouvernement Anglais vouloit préserver des inondations du Krisna et du Guadavery un territoire immense qu'ils couvrent six mois de l'année; si ces eaux étoient sagement distribuées pour l'arrosement des campagnes; si ces deux fleuves étoient joints par un canal de navigation. Les anciens Indiens eurent l'Idée de ces travaux. Peut-être même furent-ils commencés. Les gens éclairés les jugent au moins peu dispendieux et très-praticables.

Mais combien seroit vain l'espoir de cette amélioration! on ne craindra pas d'être accusé d'injustice en soupçonnant que la compagnie s'occupe bien davantage de l'acquisi-

tion de l'Orixa, province qui s'étend, sur les bords de la mer, depuis ses possessions de Golconde jusqu'aux rives du Gange, qui lui sont également soumises.

Avant 1736, cette contrée faisoit partie du Bengale. A cette époque, les Marattes s'en emparèrent, et en sont encore les maîtres. Ils respectèrent les comptoirs Européens et s'établirent dans l'intérieur des terres. C'est Naagapour qui est leur capitale. Quarante mille chevaux composent leurs forces militaires. Leurs peuples s'occupent spécialement à filer du coton qu'ils vont vendre sur la côte. Un si grand démembrement du riche empire qu'ils ont conquis dans cette partie du globe, déplaît aux Anglais; et leur ambition est de l'y rejoindre.

Quoi qu'il en soit, les marchandises achetées ou fabriquées dans les établissemens formés par cette nation entre le cap Comorin et le Gange, sont toutes réunies à Madras.

Cette ville fut bâtie, y il a plus d'un siècle, par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate et sur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrein sablonneux, tout-à-fait aride, et entièrement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiser à plus d'un mille; on chercha les

raisons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit espéré, ce qui est en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé; et ses ennemis l'accusèrent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtresse qu'il avoit dans cette colonie Portugaise.

Madras est divisé en ville blanche et en ville noire. La première, plus connue en Europe sous le nom de Fort Saint-George, n'est habitée que par les Anglais. Elle n'eut pendant long-tems que pou ot de mauvaises fortifications; mais on y a ajouté depuis peu des ouvrages considérables. La ville noire, autrefois entièrement ouverte, a été, après 1767, entourée d'une bonne muraille et d'un large fossé rempli d'eau. Cette précaution et la ruine de Pondicheri y ont réuni trois cent mille hommes, Juifs, Arméniens, Maures ou Indiens.

A nn mille de ce grand établissement est Chepauk, où la cour du nabab d'Arcate est fixée depuis 1769.

Le territoire de Madras n'étoit rien anciennement. Il s'étend actuellement cinquante milles à l'Ouest, cinquante milles au Nord, et cinquante milles au Sud. On voit sur ce vaste espace des manufactures considérables

qui augmentent chaque jour, des cultures assez variées qui deviennent de jour en jour plus florissantes. Ces travaux occupent cent mille ames.

Ces concessions furent le prix du plan que les Anglais avoient formé de donner le Carnate à Mamet-Ali-kan, des combats qu'ils avoient livrés pour le maintenir dans le poste où ils l'avoient élevé, du bonheur qu'ils avoient eu de détruire la puissance Française, toujours disposée à renverser leur ouvrage.

L'heureux nabab ne tarda pas à recueillir le fruit de sa reconnoissance. Pour leur intérêt et pour le sien, ses protecteurs entreprirent de reculer les bornes de son autorité et de ses états. Avant que le gouvernement Mogol eût dégénéré en anarchie, plusieurs princes Indiens, plusieurs princes Maures devoient faire passer leurs tributs au Carnate, qui lui-même devoit les verser dans le trésor de l'Empire. Depuis que tous les ressorts s'étoient relâchés, cette double obligation n'étoit plus remplie. Les Anglais affermirent l'indépendance du pays qu'ils regardoient comme leur apanage : mais ils voulurent que les provinces qui lui avoient été subordonnées rentrassent dans leurs premiers liens. Les plus foibles obéirent.

D'autres plus puissantes osèrent résister. Elles furent asservies.

Ces moyens réunis ont formé à Mamet-Ali-kan une domination très-étendue et un revenu de 31,500,000 livres. Il ne cède de cette somme que 9,000,000 livres aux Anglais, chargés de la défense de ses forteresses et de ses états; de sorte qu'il lui reste 22,500,000 livres pour ses dépenses personnelles et pour son gouvernement civil.

La compagnie Anglaise avoit sur la côte de Coromandel des possessions précieuses, dix-huit mille Cipayes bien disciplinés et trois mille cinq cents hommes de troupes blanches. Elle disposoit librement de toutes les forces du Carnate. La seule nation Européenne, qui auroit pu lui donner de l'ombrage, étoit écrasée. La jouissance paisible de tant d'avantages lui paroissoit assurée; lorsqu'en 1767, elle se vit attaquée par Hayder-Ali-kan, soldat de fortune qui, après avoir appris de nous l'art militaire, avoit fait de grandes conquêtes, et s'étoit rendu maître du Mayssour. Cet aventurier hardi et actif, à la tête de la meilleure armée qu'eût jamais commandée un général Indien, entra fièrement dans les contrées que la valeur Britannique étoit chargée de défendre. La

guerre se tourna en ruses, comme le vouloit ce génie artificieux. L'expérience lui ayant appris à redouter l'infanterie et l'artillerie destinées à le combattre ; il se refusa le plus qu'il lui fut possible à des actions régulières, et se contenta de roder autour de son ennemi, de le harceler, d'enlever ses fourrageurs, de lui couper les vivres ; tandis que sa cavalerie ravageoit les campagnes, pilloit les provinces, portoit la désolation jusqu'aux portes de Madras. Ces calamités firent desirer aux Anglais un accommodement ; et ils réussirent à l'obtenir après deux ans d'une guerre destructive et peu honorable.

Depuis cette époque, la compagnie a eu pour principe d'empêcher que Hayder-Ali-kan, les Marattes, et le soubab du Décan, les trois principales puissances de la péninsule, ne fissent des conquêtes ou ne formassent entre elles une union étroite. Tant que cette politique lui réussira, elle conservera sa prépondérance sur la côte de Coromandel : mais il lui faudra augmenter son revenu qui, en 1773, ne s'élevoit pas au-dessus de 24,196,680 liv. ou diminuer ses dépenses qui, à la même époque, étoient de 26,397,585 livres. Ce ne sera qu'après ce changement qu'elle sera en

état de protéger efficacement ses établissemens de Sumatra.

XXVI. *Etablissement Anglais dans l'île de Sumatra.*

Quoique cette île très-étendue eût vu ses rades fréquentées par les Anglais depuis leur arrivée aux Indes, ce ne fut qu'en 1688 qu'elle reçut une colonie de cette nation. Les navigateurs, expédiés de Madras, avoient ordre de placer le comptoir à Indapoura, la partie du pays la plus abondante en or; mais le destin en décida autrement. Les vents ayant poussé les navires à Bencouli, on jugea devoir s'y fixer.

Les deux peuples firent d'abord leurs échanges avec beaucoup de franchise et de confiance. Cette harmonie ne dura pas long-tems. Bientôt, les agens de la compagnie se livrèrent à cet esprit de rapine et de tyrannie que les Européens portent si généralement en Asie. Des nuages s'élevèrent entr'eux et les naturels du pays. Ils grossirent peu-à-peu. L'animosité étoit déjà extrême, lorsqu'on vit sortir comme de dessous terre, à deux lieues de la ville, les fondemens d'une forteresse. A cet aspect, les habitans de Bencouli pren-

nent les armes. Toute la contrée se joint à eux. Les magasins sont brûlés, et les Anglais réduits à s'embarquer précipitamment. Leur proscription ne fut pas longue. On les rappella ; et ils tirèrent de leur désastre l'avantage d'achever sans contradiction le fort Marlborough.

Leur tranquillité n'y fut plus troublée jusqu'en 1759. A cette époque, les Français le prirent et le détruisirent avec tous les bâtimens civils et militaires. Le butin fut très-peu de chose, parce que tout ce qui pouvoit être de quelque valeur avoit été détourné à tems. Avant même la fin des hostilités, les Anglais rentrèrent dans cette possession ; mais ils n'en relevèrent pas les ouvrages. Alors, le fort Marlborough sortit de la dépendance où il avoit été jusqu'alors de Madras, et forma une direction particulière.

Les Chinois, les Malais et les esclaves amenés du Mozambique, forment la population de l'établissement Anglais. Quatre cents Européens et quelques Cipayes le défendent. Tout le commerce, qui s'y fait, appartient aux négocians libres, à l'exception de celui du poivre. La compagnie en tire annuellement quinze cents tonneaux qu'elle obtient

à un prix excessivement borné. La moitié de ce produit est porté dans la Grande-Bretagne par un seul bâtiment; le reste s'embarque sur deux navires expédiés d'Europe qui le portent à la Chine où on le vend avec avantage. En 1773, le revenu de ce comptoir s'élevoit à 4,982,895 liv., et ses dépenses à 3,165,480 livres.

XXVII. *Vue des Anglais sur Balambangan. Leur expulsion de cette île.*

Cette colonie n'est pas jugée assez utile. Aussi devoit-elle être abandonnée, mais seulement après le succès d'un grand projet qu'on méditoit. Depuis long-tems les Anglais désiroient une possession qui pût devenir un entrepôt, où les marchandises, les denrées de la Chine et des îles orientales seroient échangées contre les denrées, les marchandises de l'Indostan et de l'Europe. Leur plan étoit d'en faire le marché le plus considérable de l'Asie. L'île de Balambangan, située à la pointe septentrionale de Bornéo, leur parut propre à remplir leurs vues, et le roi de Solon la leur abandonna en 1766. Ils y arborèrent leur pavillon l'année suivante; mais ce ne fut qu'en 1772 qu'ils formèrent leur établissement.

Quelques commis, trois cents soldats blancs ou noirs, un vaisseau et deux petits bâtimens : tels furent les premiers matériaux d'un édifice qui devoit, avec le tems, s'élever à une hauteur immense. Malheureusement les chefs se brouillèrent ; le peu de troupes qui avoit échappé à des maladies destructives fut trop dispersé ; les navires allèrent ouvrir le commerce avec les états voisins. Dans ces circonstances fâcheuses, le nouveau comptoir fut attaqué, pris et détruit.

Les Anglais ignorent encore, ou feignent d'ignorer d'où vient un acte de violence qui leur coûta 9,000,000 livres. Leurs soupçons ont paru se porter successivement sur les Hollandais, toujours alarmés pour les Moluques; sur les Espagnols, qui pouvoient craindre pour les Philippines ; sur les barbares des parages voisins, dont la liberté sembloit menacée : quelquefois même sur une conspiration de tous ces ennemis, qui avoient uni leurs haines et leurs intérêts. De quelque main que soit parti un trait inattendu, le mal n'est pas sans remède. La nation Britannique pourra retrouver à Queda, sur une autre partie du continent de Malaca, ou dans quelqu'une des nombreuses îles répandues dans ce détroit, ce qu'elle a perdu à Ba-

lambangan. Si des obstacles trop puissans rendoient encore une fois ses efforts inutiles, elle trouveroit cent motifs de consolation dans le Bengale.

XXVIII. *Révolutions arrivées dans le Bengale.*

C'est une vaste contrée de l'Asie, bornée à l'Orient par le royaume d'Asham et d'Aracan; au couchant, par plusieurs provinces du Grand-Mogol; au Nord, par des rochers affreux; au midi, par la mer. Elle s'étend sur les deux rives du Gange, qui se forme de diverses sources dans le Thibet, erre quelque tems dans le Caucase, et entre dans l'Inde en traversant les montagnes qui sont sur la frontière. Cette rivière, après avoir formé dans son cours un grand nombre d'îles vastes, fertiles et bien peuplées, va se perdre dans l'Océan par plusieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues et de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit si ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'assurer qu'elle avoit été bâtie par cet Hercule à qui les Grecs attribuoient tout ce qui s'étoit fait de grand et de prodigieux dans le monde. Ses richesses, du tems de

Pline, étoient célèbres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient situés en-deçà et au-delà du fleuve qui baignoit ses murs.

L'histoire des révolutions, dont le Bengale a été le théâtre, est mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper. On y entrevoit seulement que cet empire a été tantôt plus tantot moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux, et des périodes malheureux; qu'il forma tour-à-tour un seul royaume et plusieurs états. Un seul maître lui donnoit des loix, lorsqu'un despote plus puissant, Ègbar, grand-père d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, et elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas cessé de reconnoître les Mogols pour ses souverains. Le gouverneur chargé de le régir, tenoit d'abord sa cour à Raja-Mahol : il la transféra dans la suite à Daca. Depuis 1718, elle est à Moxudabad, grande ville située dans les terres à deux lieues de Cassimbazar. Plusieurs nababs, plusieurs rajas sont subordonnés à ce vice-roi nommé Souba.

Ce furent long-tems les fils du Grand-Mogol qui occupèrent ce poste important. Ils abusèrent si souvent, pour troubler l'empire, des

forces et des richesses dont ils disposoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités et plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la cour de Delhy; mais ils se montrèrent peu exacts à envoyer au trésor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce désordre augmenta encore, après l'expédition de Kouli-kan, et les choses furent portées si loin, que l'empereur, qui étoit hors d'état de payer aux Marattes ce qu'il leur devoit, les autorisa, en 1740, à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands, partagés en trois armées, ravagérent ce beau pays pendant dix ans, et n'en sortirent qu'après s'être fait donner des sommes immenses.

XXIX. *Mœurs anciennes des Indiens retrouvées dans le Bisnapore.*

Dans tous ces mouvemens, le gouvernement despotique, qui est malheureusement celui de toute l'Inde, s'est maintenu dans le Bengale: mais aussi un petit district qui y avoit conservé son indépendance, la conserve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent soixante milles d'étendue, se nomme Bisnapore. Il est conduit de tems immémorial par un brame Ra-

jepouje. C'est là qu'on retrouve, sans altération, la pureté et l'équité de l'ancien système politique des Indiens. On a vu jusqu'ici, avec trop d'indifférence, ce gouvernement unique : le plus beau monument et le plus intéressant qu'il y ait dans le monde. Il ne nous reste des anciens peuples que de l'airain et des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination et à la conjecture, interprètes peu fidèles des mœurs et des usages qui ne sont plus. Le philosophe, transporté dans le Bisnapore, se trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient, il y a plusieurs milliers d'années, les premiers habitans de l'Inde ; il converseroit avec eux ; il suivroit les progrès de cette nation, qui fut célèbre, pour ainsi dire, au sortir du berceau ; il verroit se former un gouvernement qui, n'ayant pour base que des préjugés heureux, que des mœurs simples et pures, que la douceur des peuples, que la bonne-foi des chefs, a survécu à cette foule innombrable de législations qui n'ont fait que paroître sur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus solide, plus durable que ces édifices politiques, qui, formés par l'imposture et l'enthousiasme, sont les fléaux du genre humain, et destinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés ;

le gouvernement de Bisnapore, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre et aux lois de la nature, s'est établi, s'est maintenu sur des principes qui ne changent point, et n'a pas souffert plus d'altération que ces mêmes principes. La position singulière de cette contrée, a conservé ses habitans dans leur bonheur primitif et dans la douceur de leur caractère, en les garantissant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le sang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs possessions; il ne faut pour cela qu'ouvrir les écluses des rivières. Les armées envoyées pour les réduire ont été si souvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les asservir. On a pris le parti de se contenter d'une apparence de soumission.

La liberté et la propriété sont sacrées dans le Bisnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il soit, n'y est pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix, qui se chargent de sa sûreté. On lui donne gratuitement des guides, qui le conduisent d'un lieu à un autre, et qui répondent de sa personne et de ses effets. Lorsqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relèvent une attestation de

leur conduite, qui est enregistrée et envoyée ensuite au raja. Tout le tems qu'il est sur le territoire, il est nourri et voituré avec ses marchandises aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permission de séjourner plus de trois jours dans la même place. Il est alors obligé de payer sa dépense, s'il n'est pas retenu par quelque maladie, ou par un autre accident forcé. Cette bienfaisance pour des étrangers, est la suite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils sont si éloignés de se nuire, que celui qui trouve une bourse ou quelque autre effet de prix, les suspend au premier arbre, et en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au son du tambour. Ces principes de probité sont si généralement reçus, qu'ils dirigent jusqu'aux opérations du gouvernement. De sept à huit millions qu'il reçoit annuellement, sans que la culture ni l'industrie en souffrent, ce qui n'est pas consommé par les dépenses indispensables de l'état, est employé à son amélioration. Le raja peut se livrer à des soins si humains, parce qu'il ne donne aux Mogols que le tribut qu'il juge à propos, et lorsqu'il le juge à propos.

Lecteurs, dont les ames sensibles viennent

de s'épanouir de joie au récit des mœurs simples et de la sagesse du gouvernement de Bisnapore : vous qui, fatigués des vices et des désordres de votre contrée ; vous êtes, sans doute, expatriés plus d'une fois par la pensée, pour devenir les témoins de la vertu et partager le bonheur de ce recoin du Bengale, c'est avec regret que je vais peut-être détruire la plus douce des illusions, et répandre de l'amertume dans vos cœurs. Mais la vérité m'y contraint. Hélas ! ce Bisnapore et tout ce que je vous en ai raconté, pourroit bien n'être qu'une fable.

Je vous entends. Vous vous écriez avec douleur. Une fable ? quoi ! il n'y a donc que le mal qu'on dit de l'homme qui soit vrai ? Il n'y a que sa misère et sa méchanceté qui ne puissent être contestées. Cet être, né pour la vertu, dont il s'efforceroit inutilement d'étouffer le germe qu'il en a reçu, qu'il ne blesse jamais sans remords, qu'il est forcé de respecter lors même qu'elle l'afflige ou l'humilie, et donc méchant par-tout. Cet être qui soupire sans cesse après le bonheur, la base de ses vrais devoirs et de sa félicité, est donc malheureux par-tout. Par-tout il gémit sous des maîtres impitoyables. Par-tout il tourmente ses égaux, et il en est tourmenté. Par-tout l'éducation le

corrompt, et le préjugé l'empoisonne en naissant. Par-tout il est livré à l'ambition, à l'amour de la gloire, à la passion de l'or, aux mêmes bourreaux qui se relaient pour nous déchirer; nous, leurs tristes victimes, qu'elles n'abandonnent qu'au bord du tombeau. Quoi! le crime s'est emparé de toute la terre. Ah! laissez du moins à l'Innocence cette étroite enceinte sur laquelle vous avez attaché nos regards; et que notre imagination, franchissant l'intervalle immense qui nous en sépare, se plaisoit à parcourir.

La peine que vous avez éprouvée, je l'ai ressentie, lecteur. Vos réflexions, je les ai faites, lorsque je me suis trouvé entre deux autorité presque d'un poids égal; l'une pour, l'autre contre l'existence du Bisnapore. Nous avons en notre faveur le témoignage d'un voyageur Anglais, qui a demeuré trente ans dans le Bengale. Le témoignage opposé est d'un voyageur de la même nation, qui a fait aussi un séjour assez long dans cette contrée. Voyez, choisissez.

XXX. *Production, manufactures, exportations du Bengale.*

Quoique le reste du Bengale soit bien éloigné de la félicité réelle ou fabuleuse du

Bisnapore, il ne laisse pas d'être la province la plus riche et la plus peuplée de l'empire Mogol. Indépendamment de ses consommations, qui nécessairement sont considérables, il se fait des exportations immenses. Une partie des marchandises va dans l'intérieur des terres. Il passe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer et des draps apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, et les paient avec du musc et de la rhubarbe.

Le musc est une production particulière au Thibet. Il se forme dans un petit sac de la grosseur d'un œuf de poule, qui croît en forme de vessie sous le ventre d'une espèce de chevreuil, entre le nombril et les parties naturelles. Ce n'est, dans son origine, qu'un sang putride qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie, ne produit qu'une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que dans l'usage ordinaire il faut nécessairement la tempérer, en y mêlant des parfums plus doux. Pour grossir leurs profits, les chasseurs avoient imaginé d'ôter des vessies une partie du musc, et de remplir ce vuide avec du foie et du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Le gouvernement, qui vouloit

arrêter ces mélanges frauduleux, ordonna que toutes les vessies, avant que d'être cousues, seroient visitées par des inspecteurs qui les fermeroient eux-mêmes, et les scelleroient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui altéroient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre subtilement les vessies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'est rien en comparaison de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les provinces voisines de ces superbes capitales. On leur porte du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, des mousselines en particulier. Ces objets réunis, montoient autrefois à plus de quarante millions par an. Une somme si considérable ne passoit pas sur les bords du Gange: mais elle y faisoit rester une somme à-peu-égale qui en seroit sortie pour payer les tributs, ou pour d'autres usages. Depuis que les lieutenans du Mogol se sont rendus comme indépendans; depuis qu'il ne lui envoient de ses revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder, le luxe de la cour est fort diminué, et la branche d'exportation dont on vient de parler, n'est plus si forte.

Le commerce maritime du Bengale exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution, mais aussi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviser en deux branches, dont le Catek fait la meilleure partie.

Le Catek est un district assez étendu, un peu au-dessous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balassor, situé sur une rivière navigable, lui sert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglais et les Français d'abandonner, s'est concentrée dans cette rade. On y charge pour ces îles du riz, de grosses toiles, quelques soieries; et l'on y reçoit en échange des cauris qui servent de monnoie dans le Bengale, et qui sont vendus aux Européens.

Les habitans du Catek, et quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaisons plus considérables avec le pays d'Asham. Ce royaume, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, et qui n'en est séparé que par une rivière qui se jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'assure, que l'invention de la poudre à canon lui est due; qu'elle a passé d'Asham au Pégu, et du Pégu à la Chine. Ses mines d'or,

d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à sa célébrité, si elles eussent été bien exploitées. Au milieu de ces richesses dont il faisoit peu d'usage, le sel, dont il sentoit un besoin très-vif, lui manquoit. On étoit réduit à ce qu'on pouvoit s'en procurer par la décoction de quelques plantes.

Au commencement du siècle, quelques brames de Bengale allèrent porter leurs superstition à Asham, où on avoit le bonheur de ne suivre que la religion naturelle. Ils persuadèrent à ce peuple, qu'il seroit plus agréable à Brama, s'il substituoit le sel pur et sain de la mer, à ce qui lui en tenoit lieu. Le souverain consentit à le recevoir; à condition que le commerce exclusif en seroit dans ses mains; qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalis et que les bateaux qui le conduiroient, s'arrêteroient à la frontière du royaume. C'est ainsi que se sont introduites toutes ces religions factices, par l'intérêt et pour l'intérêt des prêtres qui les prêchoient, et des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous les ans du Gange à Asham, une quarantaine de petits bâtimens, dont les cargaisons de sel donnent près de deux cents pour cent de bénéfice. On reçoit en paiement un peu d'argent

gent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-laque, et sur-tout de la soie.

Cette soie, unique en son espèce, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés, renouvellent la semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répètent douze fois dans l'année; mais moins utilement dans les tems de pluie que dans les tems secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup de lustre et peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulières ont conservées aux naturels du pays, les Bengalis se sont vu ravir toutes les autres par les Européens, et il étoit impossible que ce fût autrement. Comment un peuple foible, circonspect, opprimé, ne voguant que lentement, le long des côtes, avec de très-petits bâtimens, auroit-il pu lutter avec succès contre ces étrangers, d'un caractère entreprenant, jouissant des prérogatives particulières dans le Gange même et sur toutes les autres plages, bravant

l'élément des tempêtes sur de grands vaisseaux ? Mais, dans une région qui refuse généralement ce qu'exige la construction des navires, quelles ressources a-t-on imaginées ? les chantiers du Pégu.

Le Pégu est situé sur le golfe de Bengale, entre les royaumes d'Aracan et de Siam. Les révolutions, si fréquentes dans tous les empires despotiques de l'Asie, s'y sont répétées plus souvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement le centre d'une grande puissance et la province de plusieurs états qui ne l'égaloient pas en étendue. Il est aujourd'hui dans la dépendance d'Ava, où les Arméniens seuls achètent tout ce que le Pégu fournit de topazes, de saphirs, d'améthistes et de rubis.

Le seul port du Pégu où il soit permis d'aborder, s'appelle Syriam. Les Portugais en furent assez long-tems les maîtres. Il avoit alors un éclat qui disparut avec les propérités de cette nation brillante. On le vit se ranimer, lorsque les Européens établis dans le Bengale imaginèrent d'y faire construire les nombreux bâtimens qu'exigeoit l'étendue de leurs liaisons maritimes ; mais les matériaux qui y étoient employés s'étant trouvés de mauvaise qualité, il fallut y renoncer ; et la rade retom-

ba encore dans l'obscurité. Tout s'y réduit aujourd'hui à l'échange de quelques toiles communes des rives du Gange ou de la côte de Coromandel, contre de la cire, du bois, de l'étain et de l'ivoire.

Une branche plus considérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reste de l'Inde, c'est celui de l'opium. L'opium est le produit du pavot blanc des jardins, dont toutes les parties rendent un suc laiteux. Cette plante qui périt tous les ans, a des feuilles oblongues, sinuées, de couleur de vert de mer, disposées alternativement sur une tige lisse, peu rameuse, et de trois pieds de hauteur. Chaque rameau est preque nu, terminé par une seule fleur assez grande, composée d'un calice à deux feuilles, quatre pétales blancs ou roses, et beaucoup d'étamines attachéessous le pistil qu'elles entourent. Celui-ci devient une coque ou tête sphérique, garnie d'un chapiteau rayonné et rempli d'un nombre prodigieux de semences arrondies, blanches et huileuses. Lorsque le pavot est dans la force de sa sève et que la tête commence à grossir, on lui fait une ou plusieurs incisions d'où découlent quelques larmes de la liqueur laiteuse qu'elle contient, et que l'on recueille

lorsqu'elle est figée. L'opération se répète jusqu'à trois fois ; mais le produit va toujours en diminuant, pour la quantité et pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte et on le pétrit avec de l'eau ou du miel, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance, la viscosité, et l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On estime celui qui est un peu mou, qui obéit sous le doigt, qui est inflammable, d'une couleur brune et noirâtre, d'une odeur forte et puante. Celui qui est sec, friable, brûlé, mêlé de terre et de sable, doit être rejetté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne et les doses qu'on en prend, il assoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Le méconium, ou opium commun, se prépare en exprimant les têtes déjà incisées. Le suc qui en sort, mêlé avec les larmes les moins belles, est pétri, arrosé d'eau et figuré en pain que l'on apporte en Europe. Comme il est souvent mêlangé, on le purifie avant de l'employer.

La province de Bahar, est le pays de l'univers où le pavot est le plus cultivé. Ses campagnes en sont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en sort tous les ans par mer, six cent mille livres pesant.

Cet opium n'est pas raffiné, comme celui de Syrie et de Perse, dont nous nous servons en Europe. Ce n'est qu'une pâte sans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'autre.

Les peuples, qui sont à l'Est de l'Inde, ont tous le goût le plus vif pour l'opium. Vainement les loix de la Chine ont condamné au feu, les vaisseaux qui en porteroient dans l'empire, les maisons qui le recevroient; la consommation n'en a pas été moins forte. Elle est encore plus considérable à Malaca, à Bornéo, dans les Moluques, à Java, à Macassar, à Sumatra, dans toutes les îles de cet archipel immense. Ces Insulaires le fument avec le tabac. Ceux d'entr'eux qui veulent tenter quelque action désespérée, s'enivrent de cette fumée. Dans leur ivresse, ils se jettent sur le premier objet qui se présente, sur un homme qu'ils n'ont jamais vu, comme sur l'ennemi le plus implacable. Ces atrocités n'ont pas convaincu les Hollandais, maîtres des lieux où l'opium a de plus dangereuses influences, de l'obligation d'en arrêter ou même d'en borner l'usage. Plutôt que de se priver du bénéfice très-considérable que sa vente leur procuroit, ils ont autorisé tous les citoyens à massacrer ceux de ces furieux qui courroient les rues avec des armes.

Ainsi certaines législations introduisent ou nourrissent des passions ou des opinions dangereuses ; et quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne sait d'autre remède que la mort ou des supplices.

Les Anglais, qui prennent à cet odieux commerce autant de part qu'il leur est possible, ont d'autres branches qui leur sont plus particulières. Ils portent à la côte de Coromandel du riz et du sucre, qui leur sont payés avec des métaux. Ils portent au Malabar des toiles qu'ils échangent contre des épiceries, et à Surate des soies qu'ils échangent contre du coton. Ils portent du riz, de la gomme-laque, des toileries dans le golfe Persique, d'où ils retirent des fruits secs, de l'eau-rose et surtout de l'or. Ils portent des cargaisons riches et variées à la mer Rouge qui ne fournit guère que de l'argent. Toutes ces liaisons avec les différentes échelles de l'Inde font entrer chaque année vingt-cinq à trente millions dans le Bengale.

Quoique ce commerce passe par les mains des Européens et s'opère sous leur pavillon, il n'est pas tout entier pour leur compte. A la vérité les Mogols, communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement

intérêt dans ces armemens : mais les Arméniens qui, depuis les révolutions de Perse, se sont fixés sur les bords du Gange où ils ne faisoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y sont encore plus considérables. L'impossibilité où sont les naturels du pays de jouir de leurs richesses, sous un gouvernement oppresseur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de risque à faire le négoce à découvert, ils sont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un Européen, les Gentils qui se connoissent mieux en hommes qu'on ne pense, l'étudient; et s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers et pour caissiers; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la grosse ou à intérêt. Cet intérêt, qui est ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort, lorsqu'on est réduit à emprunter des Chetz.

C'est une famille d'Indiens, puissante de tems immémorial sur le Gange. Ses richesses ont mis long-tems dans ses mains la banque de la cour, la ferme générale du pays et la direction des monnoies, qu'elle frappe

tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveller tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis, l'ont mise en état de prêter à la fois au gouvernement, quarante, soixante, et jusqu'à cent millions. Lorsqu'on n'a pas pu ou voulu les lui rendre, il lui a été permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse et si soutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'est pas possible de comprendre, comment cet édifice a pu s'élever, comment sur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce mystère, il faut savoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la cour de Delhy; que les nababs, les rajas de Bengale se sont mis dans sa dépendance; que ce qui entoure le souba, lui a été constamment vendu; que le souba lui-même s'est soutenu, ou a été précipité par les intrigues de cette famille. Ajoutons que ses membres, ses trésors étant dispersés, il n'a jamais été possible de lui faire qu'un demi-mal, qui lui auroit laissé plus de ressources qu'il n'en falloit pour pousser sa vengeance aux derniers excès. Son despotisme s'étendit jusques sur les Européens, qui avoient formé des comp-

toirs dans cette région. Ils se présentèrent d'eux-mêmes au joug, en empruntant de ces avides financiers des sommes immenses à un intérêt apparent de dix pour cent, mais en effet de plus de douze, par la différence des monnoies qu'on en recevoit, et de celles qu'il leur falloit rendre.

Les Portugais qui abordèrent au Bengale long-tems avant les autres navigateurs de l'Europe, s'établirent à Chatigan, port situé sur la frontière d'Aracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandais, qui sans se commettre avec des ennemis alors redoutables, vouloient avoir part à leur fortune, cherchèrent la rade qui, sans nuire à leur projet, les exposoit le moins aux hostilités. En 1603, ils jettèrent les yeux sur Balassor; et tous leurs rivaux, plutôt par imitation que par des combinaisons bien raisonnées, suivirent cet exemple. L'expérience apprit à ces négocians qu'il leur convenoit de se rapprocher des différens marchés d'où sortoient leurs riches cargaisons; et ils remontèrent le bras du Gange qui, après s'être séparé du corps du fleuve à Morchia, se perd dans l'Océan sous le nom de rivière d'Ougly. Le gouvernement du pays

leur permit de placer des loges dans tous les lieux abondans en manufactures ; il leur accorda même très-imprudemment la liberté d'élever des fortifications sur les bords de cette rivière.

En la remontant, on trouva d'abord l'établissement Anglais de Calcutta, où l'air est mal sain et l'ancrage très-peu sûr. Malgré ces inconvéniens, cette ville où la liberté et la sûreté avoient successivement attiré beaucoup de riches négocians, Arméniens, Maures et Indiens, a vu sa population s'élever à six cent mille ames dans les derniers tems. Du côté de terre elle seroit absolument ouverte aux ennemis, s'il en existoit ou s'ils étoient à craindre : mais le fort William, qui n'en est éloigné que d'un demi-mille, la défendroit contre des forces arrivées d'Europe pour l'attaquer ou pour la bombarder. C'est un octogone régulier, avec huit bastions, plusieurs contre-gardes et quelques demi-lunes, sans glacis ni chemin couvert. Le fossé de cette place, dont la construction a coûté plus de vingt millions, peut avoir cent soixante pieds de large sur dix-huit de profondeur.

Six lieues au-dessus, se voit Frédéric-Na-

nor, fondé en 1756 par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne, où ils n'avoient pu se soutenir. Cet établissement n'a encore acquis aucune consistance, et tout porte à croire qu'il ne sera jamais grand' chose.

Chandernagor, situé deux lieues et demie plus haut, appartient aux Français. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'Ouest : mais son port est excellent, et l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la solidité, il faut, comme dans tout le reste du Bengale, bâtir sur pilotis; parce qu'il est impossible de creuser la terre, sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. On voit sur son territoire, qui n'a guère qu'une lieue de circonférence, quelques manufactures, que la persécution y a poussées comme dans les autres comptoirs Européens.

A un mille de Chandernagor, est Chinchura, plus connu sous le nom d'Ougly, parce qu'il est situé près des faubourgs de cette ville autrefois célèbre. Les Hollandais n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations dont il est environné, dé-

pendent du gouvernement du pays, qui souvent s'y fait sentir par ses extorsions. Un autre inconvénient de cet établissement; c'est qu'un banc de sable empêche que les vaisseaux ne puissent y arriver : ils s'arrêtent vingt milles au-dessous de Calcutta, à Fulta, ce qui multiplie les frais d'administration.

Les Portugais avoient autrefois établi leur commerce à Bandel, à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Gange, à un quart de lieue au-dessus d'Ougly. On y voit encore leur pavillon avec un petit nombre de misérables qui ont oublié leur patrie, après en avoir été oubliés.

Si l'on en excepte les mois d'octobre, de novembre et de décembre, où des ouragans fréquens, presque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaisseaux Européens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnoissent auparavant la Pointe des Palmiers. Ils y sont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balassor. L'argent qu'ils portent est mis dans des chaloupes nommées bots, du port de soixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les navires. Ils arrivent par un canal étroit, entre deux bancs de

de sable, dans la rivière d'Ougly. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy : mais avec le tems ils ont osé braver les courans, les bancs mouvans et élevés qui sembloient fermer la navigation du fleuve; et ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages, dont le nombre a diminué à mesure qu'on a acquis de l'expérience, et que l'esprit d'observation s'est étendu. Il faut espérer que l'exemple de l'amiral Watson, qui, avec un vaisseau de soixante-dix canons, est remonté jusqu'à Chandernagor, ne sera pas perdu. Si l'on en sait profiter, on épargnera beaucoup de tems, de soins et de dépenses.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandises, des lieux mêmes qui les produisent, au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes, composées de quatre-vingts, cent bateaux, ou même davantage, servent à cet usage. Jusqu'à ces derniers tems on y plaçoit des soldats, noirs ou blancs nécessaires pour réprimer l'avidité insatiable des nababs et des rajas, qu'on trouvoit sur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Cassimbazar, descend par la rivière d'Ougly. Les marchan-

dise des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres et communiquant les unes aux autres, sur-tout vers le bas du Gange, entrent dans la rivière d'Ougly par Rangafoula et Baratola à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent de-là, au principal établissement de chaque nation.

Il sort du Bengale pour l'Europe, du musc, de la laque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu considérables, qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui sont propres, sont le borax, le salpêtre, la soie et les soieries, les mousselines, et cent espèces de toiles différentes.

Le borax, qui se trouve dans la province de Patna, est une substance saline, que les chymistes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entr'eux le regardent comme un sel alkali, qui se trouve tout formé dans cette riche partie de l'Indostan; d'autres veulent qu'il soit le produit des volcans ou des incendies souterreins.

Quoi qu'il en soit, le borax sert très-utilement dans le travail des métaux, dont il facilite la fusion et la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu,

cette substance se charge des parties étrangères avec lesquelles ces métaux sont combinés, et les réduit en scories. Le borax est même d'une nécessité indispensable pour les essais des mines, et pour la soudure des métaux. Il n'y a que les Hollandais qui sachent le purifier. Ce secret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allèrent chercher dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas sous le joug de leur aristocratie.

Le salpêtre vient aussi de Patna. Il est tiré d'une argile tantôt noire, tantôt blanchâtre, et quelquefois rousse. On la rafine, en creusant une grande fosse, dans laquelle on met cette terre nitreuse, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, et qu'on remue, jusqu'à ce qu'elle soit devenue un bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les sels, et la matière la plus épaisse s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides, qu'on verse dans une autre fosse plus petite que la première. Cette matière s'étant de nouveau purifiée, on enlève le plus clair qui surnage, et qui forme une eau toute nitreuse. On la fait bouillir dans des chaudières; on l'écume à mesure qu'elle cuit, et l'on en tire au bout de quelques heures, un

sel de nitre infiniment supérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour les besoins de leurs colonies d'Asie ou de leurs métropoles, environ dix millions pesant. La livre s'achète sur les lieux trois sols au plus, et nous est revendue dix sols, au moins.

Cassimbazar, qui s'est enrichi de la ruine de Malde et de Rajamohol, est le marché général de la soie de Bengale, et c'est son territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y sont élevés et nourris comme ailleurs : mais la chaleur du climat les y fait éclore et prospérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de soie pure, de coton et de soie. Les premières se consomment la plupart à Delhy, ou dans nos régions septentrionales; les autres habillent plusieurs contrées de l'Asie. A l'égard de la soie en nature, on pouvoit évaluer autrefois à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en employoit dans ses manufactures : mais depuis quelques années, les Anglais en portent une grande quantité pour leur usage et pour celui des autres nations. En général, elle est très-commune, mal filée, et ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guère

l'employer que pour la trame, dans les étoffes brochées.

Le coton a plus de perfection. Il est propre à tout. On l'emploie utilement dans cent espèces de toiles, qui sont consommées sur le globe entier. Celle qui est d'un usage plus universel, et qui est plus particulière au Bengale, c'est la mousseline unie, rayée ou brodée. La fabrication en est facile dans la saison pluvieuse, parce qu'alors les matières prêtent plus et cassent moins. Durant le reste de l'année, les tisserands, remplacent, autant qu'il et possible, cette humidité de l'air, par des vases d'eau qu'ils ne manquent jamais de mettre sous leurs métiers.

Quoique les ateliers d'où sortent les toiles, soient répandus dans la majeure partie du Bengale, Daca peut en être regardé comme le marché général. Jusqu'à ces derniers tems, Delhy et Moxudabad en tiroient les toiles nécessaires à leur consommation. Chacune des deux cours y entretenoit un agent, chargé de les faire fabriquer. Il avoit une autorité indépendante du magistrat sur tous les ouvriers dont l'industrie avoit quelque rapport à l'objet de sa commission. C'étoit un malheur pour eux de paroître trop habiles, parce qu'on les for-

çoit à ne travailler que pour le gouvernement, qui les payoit mal, et les tenoit dans une sorte de captivité. Lorsque les caprices de la tyrannie étoient satisfaits, il étoit permis aux Européens, aux autres étrangers, aux régnicoles, de commencer leurs achats : encore étoient-ils obligés d'employer des courtiers établis par le ministère, et aussi corrompus que lui. Ces gênes et ces rigueurs étouffoient l'industrie, fille de la nécessité, mais compagne de la liberté.

Les révolutions qui ont donné de nouveaux souverains au Bengale, ont dû introduire d'autres maximes. Cependant, nous ne voyons pas que les ouvrages qui en arrivent, soient moins imparfaits qu'ils l'étoient avant cette époque. Ne se pourroit-il pas que ceux qui les fabriquent n'eussent pas réellement changé de condition ? En cessant d'être les esclaves de leurs nababs, peut-être ont-ils reçu des chaînes tout aussi pesantes.

Vingt millions payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandais, couvroient à-peu-près le tiers de ces valeurs : on soldoit le reste avec

de l'argent. Depuis que les Anglais se sont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ses exportations, et diminuer sa recette; parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandises, et qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut présumer que cette révolution dans le commerce de Bengale n'est pas à son terme, et qu'elle aura tôt ou tard des suites et des effets plus considérables.

XXXI. *Quelle idée il faut se former de la colonie Anglaise de Sainte-Hélène.*

Pour entretenir ses liaisons avec cette vaste région et ses autres établissemens d'Asie, la compagnie Anglaise a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélène. Cette île qui n'a qu'environ vingt-huit milles de circonférence, est située au milieu de l'Océan Atlantique, à quatre cents lieues des côtes d'Afrique, et à six cents de celles d'Amérique. C'est un amas informe de rochers et de montagnes, où l'on trouve à chaque pas les traces évidentes d'un volcan éteint. Il fut découvert en 1502 par les Portugais, qui le dédaignèrent. Les Hollandais y formèrent, dans la suite, un petit

établissement : mais ils en furent chassés par les Anglais qui y sont fixés depuis 1673.

Sur ce sol, stérile et sauvage, s'est formée successivement une population de vingt mille hommes, libres ou esclaves. Il y naît, ainsi qu'au cap de Bonne-Espérance, un beaucoup plus grand nombre de filles que de mâles. S'il étoit prouvé, par des calculs exacts, que la nature suit la même marche dans tous les pays chauds, cette connoissance donneroit la raison des mœurs publiques et des usages domestiques des peuples qui les habitent.

A l'exception du pêcher, aucun des arbres fruitiers, portés de nos contrées à Sainte-Hélène, n'a prospéré. La vigne n'a pas eu une destinée plus heureuse. Les légumes ont été constamment la proie des insectes. Peu de grains échappent aux souris. Il a fallu se borner à l'éducation des bêtes à corne ; et ce n'est même qu'après en avoir vu périr un grand nombre, qu'on est parvenu à les multiplier.

Le climat devoroit les diverses espèces de gramen que semoit le cultivateur. On imagina de planter des arbustes, qui ne craignoient ni la chaleur, ni la sécheresse ; et bientôt naquit, à leur ombre, un gazon frais et sain. Cette herbe, cependant, n'a jamais pu

nourrir à la fois plus de trois mille bœufs, nombre insuffisant pour les besoins de l'habitant et des navigateurs. Pour obtenir ce qui manque, il suffiroit peut-être de recourir aux prairies artificielles, que des voyageurs intelligens trouvent praticables dans l'état actuel des choses : mais ce moyen sera difficilement employé, à moins que le monopole ne se détache des meilleurs terreins qu'on a réservés en apparence pour son service, et réellement pour l'utilité ou les fantaisies de ses employés.

Les maisons qui entourent le port, jettées comme au hasard, donnent plutôt l'idée d'un camp que d'une ville. Les fortifications qui les entourent sont peu considérables ; et la garnison, chargée de le défendre, n'est que de cinq cents soldats, tous mécontens de leur situation. La colonie n'a que peu de rafraîchissemens et quelques bœufs à donner aux navires, en échange des denrées et des marchandises qu'ils lui portent d'Europe et d'Asie. Aussi le poisson est-il la nourriture ordinaire des noirs, et entre-t-il pour beaucoup dans celle des blancs.

Telle est, dans la plus exacte vérité, l'état de Sainte-Hélène, où relâchent tous les bâti-

mens qui reviennent des Indes en Angleterre, et où en tems de guerre ils trouvent des vaisseaux d'escorte. Les vents et les courans en écartent même ceux qui vont d'Angleterre aux Indes. Plusieurs d'entr'eux, pour éviter les inconvéniens d'un si long voyage fait sans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Espérance : les autres, particuliérement ceux qui sont destinés pour le Malabar, vont prendre des rafraîchissemens aux îles de Comore.

XXXII. *A quel usage les Anglais font servir les îles de Comore.*

Ces îles, situées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar et Madagascar, sont au nombre de quatre. Comore qui est la principale, et qui a donné son nom à ce petit archipel, est peu connue. Les Portugais, qui dans leurs premières expéditions, la découvrirent, y firent tellement détester, par leurs cruautés, le nom des Européens, que tous ceux qui ont osé s'y montrer depuis ont été ou massacrés, ou fort mal reçus : aussi l'a-t-on entiérement perdue de vue. Celles de Mayotte et de Mœly, ne sont pas plus fréquentées, parce que les approches en sont difficiles, et que le mouillage n'y est pas sûr.

Les Anglais ne relâchent qu'à l'île d'Anjouan.

C'est là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute sa richesse avec toute sa simplicité. Des côteaux toujours verts, des vallées toujours riantes, y forment par-tout des paysages variés et délicieux. Trente mille habitans, distribués en soixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue est l'arabe ; leur religion, un mahométisme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale, plus épurés qu'ils ne le sont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait et de végétaux, leur a donné une aversion insurmontable pour le travail. De cette paresse, est né un certain air de grandeur, qui consiste, pour les gens distingués, à laisser croître excessivement leurs ongles. Pour se faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant sur le jaune, que leur fournit un arbrisseau.

Ce peuple né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit, sans doute, venu chercher d'un continent voisin, dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un siècle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme Portugais, se jetta dans un bateau que

le hasard conduisit à Anjouan. Cet étranger se servit si bien de la supériorité de ses lumières, et du secours de quelques-uns de ses compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité absolue que son petit-fils exerce encore aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement, ne diminua rien de la liberté et de la sûreté que trouvoient les Anglais qui abordoient dans l'île. Ils continuoient à mettre paisiblement leurs malades à terre, où la salubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres et de l'eau, les rétablissoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les provisions dont on avoit besoin ; et voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une île où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes ; et comme des cauris, des noix de coco, et les autres denrées qu'ils y prenoient en échange, ne suffisoient pas pour payer le luxe, les Insulaires ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chèvres, leurs volailles, qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre, et d'autres bagatelles d'un aussi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglais d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop éloigné de nos parages.

XXXIII. *La compagnie Anglaise abandonne aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde.*

Un pareil inconvénient ne pouvoit pas empêcher la compagnie Anglaise de donner une grande extension à son commerce. Celui qu'on peut faire au-delà du cap de Bonne-Espérance et d'un port de l'Inde à l'autre, ne l'occupa pas long-tems. Elle fut de bonne heure assez éclairée pour comprendre que cette navigation ne lui convenoit pas. Ses agens l'entreprirent, de son aveu, pour leur propre compte ; et tous les Anglais furent invités à le partager sous la condition qu'ils fourniroient une caution de 45,000 liv., qui garantiroit leur sagesse. Pour faciliter et accélérer des succès qui devoient un jour augmenter les siens, la compagnie encouragea ces négocians, en prenant part à leurs expéditions, en leur cédant des intérêts dans ses propres armemens, souvent même en se chargeant de leurs marchandises pour un fret modique. Cette conduite généreuse, inspirée par un esprit national si opposé en tout au caractère du monopole, donna promptement de l'activité, de la force, de la considération aux colonies Anglaises.

Le commerce particulier a augmenté avec les prospérités de la puissance qui lui sert d'appui, et a contribué à son tour à lui donner plus de solidité. Il emploie actuellement de très-grands capitaux et occupe environ deux cents bâtimens, depuis cinquante jusqu'à deux cents tonneaux, tous montés par des matelots Indiens. Le nombre s'en seroit accru davantage, si la compagnie n'avoit exigé dans tous ses comptoirs un droit de cinq pour cent sur toutes les marchandises du commerce libre, et un droit de huit et demi pour cent sur toutes les remises que les agens de ce trafic voudroient faire passer dans la métropole. Lorsque ses besoins ne la forcèrent pas à se relâcher de ce dernier arrangement, ces fonds particuliers furent livrés aux autres négocians Européens ou aux officiers Anglais qui, n'étant pas proprement attachés à la compagnie, pouvoient travailler pour eux en navigant pour elle.

XXXIV. *Gênes que la compagnie a éprouvées dans son commerce. Fonds qu'elle y a mis. Etendue qu'elle lui a donnée.*

Si le monopole vexoit les particuliers, il étoit gêné à son tour par des loix fiscales. Ses navires ont dû faire toujours leur retour

dans une rade Anglaise ; et ceux qui portoient des marchandises prohibées, dans le port de Londres. Par un réglement bizarre, indigne d'un peuple commerçant et dont il falloit s'écarter sans cesse, il ne lui étoit permis d'envoyer en argent aux Indes que 6,750,000 liv. On l'obligeoit à exporter en marchandises du pays le dixième de ce qu'elle faisoit partir en métaux. Tous les produits de l'Asie qui étoient consommés par la nation, devoient au trésor public vingt-cinq pour cent, et quelques-uns beaucoup davantage.

Quoique l'ignorance et la capacité des administrateurs, la paix et la guerre, les succès et les malheurs de la métropole, l'indifférence et la passion de l'Europe pour les manufactures des Indes, le plus et le moins de concurrence des autres nations, aient beaucoup influé dans le nombre et l'utilité des expéditions de la compagnie ; on peut dire que son commerce s'est étendu et a prospéré à mesure que ses capitaux ont augmenté. Ils ne furent d'abord que de 1,620,000 livres. Ce foible fonds s'accrut avec le tems, et par la partie des bénéfices qu'on ne partageoit pas, et par les sommes plus ou moins considérables qu'y ajoutoient successivement de nou-

veaux associés. Il étoit monté à 8,322,547 liv. 10 sols, lorsqu'en 1676, les intéressés jugèrent plus sage de le doubler que d'ordonner une immense répartition que leurs prospérités permettoient de faire. Ce capital augmenta encore, lorsque les deux compagnies, qui s'étoient fait une guerre si destructive, unirent leurs richesses, leurs projets et leurs espérances. Il fut depuis porté à 67,500,000 livres.

Avec ces fonds étoient achetées les denrées et les marchandises que fournissent si abondamment les Indes. La consommation s'en faisoit dans la Grande-Bretagne, dans ses comptoirs d'Afrique, dans ses colonies du nouveau-monde et dans plusieurs contrées de l'Europe. Le thé devint avec le tems un des grands objets de ce commerce.

Les lords Arlington et Ossori l'introduisirent en Angleterre. Ils y en apportèrent de Hollande en 1666, et leurs femmes le mirent à la mode chez les personnes de leur rang. La livre pesant se vendoit alors près de soixante-dix livres à Londres, quoiqu'elle n'eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminua que très-lentement, n'empêcha pas que le goût de cette boisson ne fît

des progrès. Cependant, elle ne devint d'un usage commun que vers 1715. Alors seulement, on commença à prendre du thé vert : car jusqu'à cette époque, on n'avoit connu que le thé bouy. Depuis, la passion pour cette feuille asiatique est devenue générale. Peut-être cette manie n'est-elle pas sans inconvénient : mais on ne sauroit nier que la nation ne lui doive plus de sobriété que n'en avoient pu obtenir les loix les plus sévères, les déclamations éloquentes des orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il fut porté de la Chine en 1766, six millions pesant de thé par les Anglais ; quatre millions cinq cent mille livres par les Hollandais ; deux millions quatre cent mille livres par les Suédois ; autant par les Danois ; et deux millions cent mille livres par les Français. Ces quantités réunies formoient un total de dix-sept millions quatre cent mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boissons ; des observations suivies avec soin pendant plusieurs années ; des calculs les plus exacts qu'il soit possible de faire dans des matières si compliquées : tout nous décide à

penser que la consommation de l'Europe entière ne s'élevoit pas alors au-dessus de cinq millions quatre cents mille livres. En ce cas, celle de la Grande-Bretagne devoit être de douze millions.

On comptoit à cette époque deux millions d'hommes dans la métropole et un million dans les colonies qui faisoient un usage habituel du thé. Chacun en consommoit environ quatre livres par an ; et la livre, en y comprenant les droits, étoit vendue l'une dans l'autre six livres dix sols. Suivant ce calcul, le prix de cette denrée se seroit élevé à soixante-douze millions ; mais il n'en étoit pas tout-à-fait ainsi ; parce que la moitié entroit en fraude, et coûtoit beaucoup moins à la nation.

La guerre de la Grande-Bretagne avec le Nord de l'Amérique, a forcé la compagnie de diminuer ses importations de thé. Son commerce n'en a pas cependant souffert. Le vuide a été rempli par une plus grande quantité de soie que la Chine et le Bengale lui ont fournie, et par l'extension qu'elle a donnée aux ventes qu'elle faisoit ordinairement des productions, des manufactures du Coroman del

et du Malabar. Après tout, sa principale ressource a été la conquête assez récente du Bengale.

XXXV. *Conquête du Bengale. Comment et par qui elle a été faite.*

Cette révolution prodigieuse, qui a influé, d'une manière si sensible, et sur la destinée des habitans de cette partie de l'Asie, et sur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet et le résultat d'une suite de combinaisons politiques? Est-ce encore un de ces événemens, dont la prudence ait droit de s'enorgueillir? Non: le hasard seul en a décidé; et les circonstances qui ont ouvert aux Anglais cette carrière de gloire et de puissance, loin de leur promettre les succès qu'ils ont eus, sembloient, au contraire, leur annoncer les revers les plus funestes.

Depuis quelque tems, il s'étoit introduit dans ces contrées un usage pernicieux. Tout gouverneur de quelque établissement Européen, se permettoit de donner asyle aux naturels du pays, qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les sommes, souvent très-considérables, qu'il recevoit pour prix de sa

protection, lui faisoient fermer les yeux sur le danger auquel il exposoit les intérêts de ses commettans. Un des principaux officiers du Bengale, qui connoissoit cette ressource, se réfugia chez les Anglais à Calcutta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le souba offensé, comme il devoit l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place, et s'en empara. Il fit jetter la garnison dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en resta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui étoit à la porte de leur prison, pour qu'on fît avertir le prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissemens l'apprenoient au peuple qui en étoit touché; mais personne ne vouloit aller parler au despote. IL DORT, disoit-on aux Anglais mourans; et il n'y avoit pas peut-être un seul homme dans le Bengale qui pensât que, pour sauver la vie à cent cinquante infortunés, il fallut ôter un moment de sommeil au tyran.

Qu'est-ce donc qu'un tyran? ou plutôt qu'est-ce qu'un peuple accoutumé au joug de la tyrannie? Est-ce le respect, est-ce la crainte qui le tient courbé? Si c'est la crainte, le tyran est

donc plus redoutable que les dieux, à qui l'homme adresse sa prière ou sa plainte dans les tems de la nuit ou dans les heures du jour. Si c'est le respect, on peut donc amener l'homme jusqu'à respecter les auteurs de sa misère, prodige que la superstition seule peut opérer. Qu'est-ce qui vous étonne le plus, ou de la férocité du nabab qui dort, ou de la bassesse de celui qui n'ose le réveiller?

L'amiral Watson, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, et le colonel Clive, qui s'étoit si fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tardèrent pas à venger leur nation. Ils ramassèrent les Anglais dispersés et fugitifs; ils remontèrent le Gange, dans le mois de décembre 1756, reprirent Calcutta, s'emparèrent de plusieurs autres places, et remportèrent enfin une victoire complette sur le Souba.

Un succès si étendu et si rapide, devient en quelque sorte inconcevable, lorsqu'on pense que c'étoit avec un corps de cinq cents hommes que les Anglais luttoient ainsi contre toutes les forces du Bengale: mais s'ils durent en partie leurs avantages à la supériorité de leur discipline et à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les nations Indiennes;

ils furent encore servis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des ministres, et par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres ressorts que l'intérêt du moment et la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances, qu'ils surent profiter dans cette première entreprise, et dans toutes celles qui la suivirent. Le souba étoit détesté de ses peuples, comme le sont presque toujours les despotes; ses principaux officiers vendoient leur crédit aux Anglais; il fut trahi à la tête de son armée, dont la plus grande partie refusa de combattre; et il tomba lui même au pouvoir de ses ennemis, qui le firent étrangler en prison.

Ils disposèrent de la soubabie en faveur de Jaffer-Ali-kan, chef de la conspiration. Il céda à la compagnie quelques provinces; et il lui accorda tous les privilèges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais, bientôt las du joug qu'il s'étoit imposé, il chercha sourdement les moyens de s'en affranchir. Ses desseins furent pénétrés; et il fut arrêté au milieu de sa propre capitale.

Kossim-Ali-kan, son gendre, fut proclamé à sa place. Il avoit acheté cette usurpation par

des sommes immenses. Mais il n'en jouit pas long-tems. Impatient du joug, comme l'avoit été son prédécesseur, il se montra indocile, et refusa de recevoir la loi. Aussi-tôt la guerre se rallume. Ce même Jaffer-Ali-kan, que les Anglais tenoient prisonnier, est proclamé de nouveau souba du Bengale. On marche contre Kossim-Ali-kan ; on parvient à corrompre ses généraux ; il est trahi et entièrement défait : trop heureux, en perdant ses états, de sauver les immenses richesses qu'il avoit accumulées!

Au milieu de cette révolution, Kossim-Alikan ne perdit pas l'espoir de la vengeance. Il alla porter son ressentiment et ses trésors chez le nabab de Bénarès : premier visir de l'empire Mogol. Ce nabab, et tous les princes voisins, se réunirent contre l'ennemi commun : mais ce n'étoit plus à une poignée d'Européens, venue de la côte de Coromandel, qu'il avoient à faire, c'étoit à toutes les forces du Bengale, que les Anglais tenoient sous leur puissance. Fiers de leurs succès, ils n'attendirent point qu'on vint les attaquer ; ils marchèrent les premiers au-devant de cette ligue formidable, et ils marchèrent avec la confiance que leur inspiroit Clive, ce général dont le nom sembloit être devenu le garant de la victoire. Ce-

pendant, Clive ne voulut rien hasarder. Une partie de la campagne se passa en négociations : mais enfin les richesses que les Anglais avoient déjà tirées du Bengale, servirent à leur assurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus ; et lorsque le nabab de Bénarès voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des siens, sans même avoir pû combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarès aux Anglais ; et il sembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contentèrent de lever huit millions de contribution ; et ils offrirent la paix au nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuissance de leur nuire ; mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ses états.

Parmi ses désastres, Kossim-Ali-kan trouva encore le moyen de sauver une partie de ses trésors, et il se retira chez les Seiks, peuples situés aux environs de Delhy, d'où il chercha à se faire des alliés et à susciter des ennemis aux Anglais.

Pendant que ses choses se passoient dans le Bengale, l'empereur Mogol, chassé de Delhy par

par les Patanes, qui avoient proclamé son fils à sa place, erroit de province en province, cherchant un asyle dans ses propres états, et demandant vainement du secours à tous ses vassaux. Abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée, il fut frappé de la puissance des Anglais, et il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, et de le rétablir sur son trône : mais ils commencèrent par se faire céder, d'avance, le Bengale en toute souveraineté. Cette cession fut faite par un acte authentique, et revêtue de toutes les formalités usitées dans l'empire Mogol.

Les Anglais munis de ce titre, qui légitimoit, en quelque sorte, leur usurpation aux yeux des peuples, oublièrent bientôt leurs promesses. Ils firent entendre à l'empereur, que les circonstances ne leur permettoient pas de se livrer à une pareille entreprise ; qu'il falloit attendre des tems plus heureux ; et ils lui assignèrent une résidence, et un revenu pour y subsister. Alors l'empire Mogol se trouva partagé entre deux empereurs ; l'un, qui étoit reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Anglaise avoit des établissemens et de l'autorité ; l'autre,

qui l'étoit dans les provinces qui environnent Delhy, et dans les pays où cette compagnie n'avoit point d'influence.

Les Anglais ainsi devenus souverains du Bengale, crurent devoir conserver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, et peut-être le seul pouvoir qui soit sûr et durable. C'étoit sous le nom d'un souba qu'ils gouvernoient ce royaume, et qu'ils en percevoient les revenus. Ce souba, qui étoit à leur nomination, à leurs gages, sembloit donner des ordres. C'est de lui que paroissoient émanés les actes publics, les décrets qui avoient été réellement délibérés dans le conseil de Calcutta; de manière qu'après avoir changé de maîtres, ces peuples purent croire, pendant long-tems, qu'ils étoient encore courbés sous le même joug.

Etrange indignité, de vouloir exercer des vexations, sans paroître injuste; de vouloir retirer le fruit de ses rapines, et d'en rejetter l'odieux sur un autre; de ne pas rougir de la tyrannie, et de rougir du nom de tyran. Oh! combien l'homme est méchant, et combien l'homme le seroit davantage s'il pouvoit avoir la conviction que ses forfaits se-

ront ignorés, et qu'un innocent en subira l'ignominie et le châtiment.

La conquête du Bengale, dont les bornes ont été encore depuis reculées jusqu'aux monts entassés qui séparent le Thibet et la Tartarie de l'Indostan, sans apporter aucun changement sensible à la forme extérieure de la compagnie Anglaise, en a changé essentiellement l'objet. Ce n'est plus une société commerçante; c'est une puissance territoriale qui exploite ses revenus, à l'aide d'un commerce qui faisoit autrefois toute son existence; et qui, malgré l'extension qu'il a reçu, n'est plus qu'un accessoire dans les combinaisons de sa grandeur actuelle.

XXXVI. *Mesures prises par les Anglais pour se maintenir dans le Bengale.*

Les arrangemens imaginés, pour donner de la stabilité à une situation si favorable, sont peut-être les plus raisonnables qu'il fut possible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui, dans l'Inde, le fonds de neuf mille huit cents hommes de troupes Européennes; elle y a cinquante-quatre mille Cipayes, bien payés, bien armés, bien disciplinés. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces Ci-

payes sont dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable de ces troupes a été placé à Bénarès, autrefois le berceau des sciences Indiennes, et encore aujourd'hui la plus fameuse académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne respecte rien. On a choisi cette position, parce qu'elle a paru favorable pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient descendre des montagnes du Nord, et qu'en cas d'attaque, il seroit moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au Midi, l'on a occupé, autant qu'il étoit possible, tous les défilés par lesquels un ennemi actif et entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Daca, qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable, toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendroit nécessaire. Tous les nababs, tous les rajas, qui dépendent de la soubahie de Bengale, sont désarmés, entourés d'espion, pour découvrir les conspirations, et de troupes pour les dissiper.

En cas d'une révolution malheureuse, qui réduiroit le conquérant à lever ses quartiers et à abandonner ses postes, on a construit,

près de Calcutta, le fort Williams, qui, au besoin, serviroit d'asyle à l'armée forcée de se replier et qui lui donneroit le tems d'attendre les secours nécessaires pour recouvrer sa supériorité.

Malgré la sagesse des précautions que les Anglais ont prises, ils ne sont, et ils ne sauroient être sans inquiétude. La puissance Mogole peut s'affermir, et chercher à délivrer d'un joug étranger la plus belle de ses provinces. On doit craindre que des nations barbares ne soient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les princes divisés mettront peut-être fin à leurs discordes, et se réuniront pour leur liberté commune. Il n'est pas impossible que les soldats Indiens qui font actuellement la force de l'Anglais conquérant, tournent un jour contre lui les armes dont il leur a enseigné l'usage. Sa grandeur uniquement fondée sur l'illusion, peut même s'écrouler, sans qu'il soit chassé de sa possession. Personne n'ignore que les Marattes jettent toujours leurs regards sur ce beau pays, et le menacent continuellement d'une irruption. Si l'on ne réussit pas à détourner, par la corruption ou par l'intrigue, ce dangereux orage, le Bengale sera pillé, ravagé, quelques mesures

qu'on puisse prendre contre une cavalerie légère, dont la célérité est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. Les courses de ces brigands pourront se répéter, et il y aura alors nécessairement moins de tributs et plus de dépenses.

XXXVII. *L'Angleterre peut-elle se flatter de voir continuer la prospérité du Bengale ?*

Supposons cependant qu'aucun des malheurs que nous osons prévoir, n'arrivera ; est-il vraisemblable que les revenus du Bengale qui, en 1773, s'élevoient à 71,004,465 liv. mais dont le brigandage ou les dépenses nécessaires en absorboient 61,379,437 l. 10 sols, puissent rester toujours les mêmes ? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Anglaise ne porte plus d'argent dans le pays, elle en tire même pour ses comptoirs. Ses agens font des fortunes incroyables ; et les négocians particuliers d'assez grandes fortunes, dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations Européennes trouvent dans les trésors de la puissance, dominante, des facilités qui les dispensent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaisons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées, un

vuide, qui, tôt ou tard, se fera sentir dans le recouvrement des deniers publics ?

Cette époque s'éloigneroit sans doute, si les Anglais, respectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppression sous laquelle elles gémissent depuis tant de siècles. Alors Calcutta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendroit un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux que la tyrannie oseroit poursuivre. La propriété seroit si respectée, que l'or enseveli depuis tant d'années, sortiroit des entrailles de la terre pour remplir sa destination. On encourageroit tellement l'agriculture et les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus considérables; et que la compagnie, ensuivant de pareilles maximes, au lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés établis, pourroit peut-être concilier leur augmentation avec l'aisance universelle. Et qu'on ne dise pas que ce plan est une chimère. La compagnie Anglaise, elle-même, en a prouvé la possibilité.

La plupart des nations Européennes, qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choisissent pour leurs fermiers des naturels du pays, dont elles exigent des avances si consi-

dérables, que pour les payer, ils sont obligés d'emprunter à un intérêt exorbitant. L'état violent où ces fermiers avides se sont mis volontairement, les réduit à la nécessité d'exiger des habitans, auxquels ils sous-louent quelques portions de terre, un prix si considérable, que ces malheureux abandonnent leurs aldées, et les abandonnent pour toujours. Le traitant, ruiné par cette fuite qui le rend insolvable, est renvoyé pour faire place à un successeur, qui a communément la même destinée; de sorte qu'il arrive le plus souvent qu'il n'y a de payé que les premières avances, ou fort peu de chose au-delà.

On avoit suivi une marche différente dans les possessions Anglaise, à la côte de Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par plusieurs familles, qui, la plupart tenoient les unes aux autres; et cette observation avoit fait bannir l'usage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle; et le chef de la famille étoit caution pour ses parens, pour ses alliés. Cette méthode lioit les colons les uns aux autres, et leur donnoit la volonté, les moyens de se soutenir réciproquement. Telle étoit la cause qui avoit élevé les établissemens de cette nation

au degré de prospérité dont ils étoient susceptibles; tandis que ceux de ses rivaux languissoient, sans culture, sans manufactures, et par conséquent sans population.

Pourquoi faut-il qu'une administration qui fait tant d'honneur à la raison et à l'humanité, ne se soit point étendue au-delà du petit territoire de Madras? Seroit-il donc vrai que la modération est une vertu uniquement attachée à la médiocrité? La compagnie Anglaise avoit eu jusqu'à ces derniers tems une conduite supérieure à celles des autres compagnies. Ses agens, ses facteurs étoient bien choisis. Les principaux étoient des jeunes gens de famille, qui ne craignoient point d'aller servir leur patrie au-dela des mers, de ces mers immenses que la nation regarde comme une partie de son empire. La compagnie avoit vu le plus souvent le commerce en grand, et l'avoit presque toujours fait comme une société de vrais politiques, autant que comme une société de négocians. Enfin, ses colons, ses marchands, ses militaires avoient conservé plus de mœurs, plus de de discipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

XXXVIII. *Vexations et cruautés commises par les Anglais dans le Bengale.*

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite et de système, en viendroit bientôt au point de faire regretter aux peuples du Bengale, le despotisme de leurs anciens maîtres ? Cette funeste révolution n'a été que trop prompte et trop réelle. Une tyrannie méthodique a succédé à l'autorité arbitraire. Les exactions sont devenues générales et régulières ; l'oppression a été continuelle et absolue. On a perfectionné l'art destructeur des monopoles ; on en a inventé de nouveaux. En un mot, on a altéré, corrompu toutes les sources de la confiance, de la félicité publiques.

Sous le gouvernement des empereurs Mogols, les soubas, chargés de l'administration des revenus, étoient forcés par la nature des choses d'en abandonner la perception aux nababs, aux paleagars, aux zemindars, qui les sous-affermoient à d'autres Indiens, et ceux-ci à d'autres encore ; de manière que le produit de ces terres passoit et se perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le trésor du

souba, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'empereur. Cette administration vicieuse à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix les fermes étoit toujours le même, parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette chaîne ou chacun trouvoit graduellement son profit, auroit infailliblement causé une révolte : ressource terrible, mais la seule qui reste en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le despotisme.

Peut-être, qu'au milieu de cet ordre de choses, il y avoit une foule d'injustices et de vexations particulières. Mais du moins la perception des deniers publics se faisant toujours sur un taux fixe et modéré, l'émulation n'étoit point absolument éteinte. Les cultivateurs, sûrs de conserver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme, secondoient par leur travail la fécondité du sol. Les tisserands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choisir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner et à étendre leurs manufactures. Les uns et les autres tranquilles sur leur subsistance, se livroient avec joie aux plus doux

penchans de la nature, au penchant dominant dans ces climats ; et ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richesses. Telles sont évidemment les causes de ce haut dégré auquel l'industrie, l'agriculture et la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il sembloit qu'elles dussent encore s'accroître sous le gouvernement d'un peuple libre et ami de l'humanité. Mais la soif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les passions, a produit une administration destructive.

Les Anglais, souverains du Bengale, peu contens de percevoir les revenus sur le même pied que les anciens soubas, ont voulu tout-à-la-fois augmenter le produit des fermes, et s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce doux objet, la compagnie Anglaise, cette compagnie souveraine, est devenue la fermière de son propre souba, c'est-à-dire, d'un esclave auquel elle venoit de conférer ce vain titre, pour en imposer plus sûrement aux peuples. La suite de ce nouveau plan, a été de dépouiller les fermiers, pour leur substituer des agens de la compagnie. Elle s'est encore emparée, toujours sous le nom, et en apparence pour le compte du Souba, de la vente exclusive

exclusive du sel, du tabac, du bétel, objets de première nécessité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en sa faveur, par ce même souba, un privilège exclusif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix excessif. Elle a fait augmenter les douanes; et elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale, à tout particulier Européen, et qui le permet aux seuls Anglais.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il semble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuiser tous les moyens de nuire à ce malheureux pays, dont la compagnie Anglaise, pour son seul intérêt, auroit dû chercher la prospérité. Au reste, il est aisé de voir que la cupidité personnelle des membres du conseil de Calcuta, a dicté cette loi honteuse. Ils ont voulu s'assurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer ensuite les négocians des autres nations, qui voudroient commercer d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix excessifs, ou à renoncer à leurs entreprises.

Cependant, au milieu de cette tyrannie si contraire à l'avantage de leurs commettans,

ces agens infidèles ont essayé de se couvrir de l'apparence du zèle. Ils ont dit que, dans la nécessité de faire passer en Angleterre une quantité de marchandises proportionnée à l'étendue de son commerce, la concurrence des particuliers nuisoit aux achats de la compagnie.

C'est sous le même prétexte, et pour étendre indirectement l'exclusif jusqu'aux autres compagnies, en paroissant respecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernières années plus de marchandises que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même tems aux tisserands de travailler pour les autres nations, jusqu'à ce que les ordres de la compagnie Anglaise fussent exécutés. Ainsi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choisir entre plusieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés ? C'est ici que la raison se confond, et qu'on cherche en vain des excuses ou des prétextes. Les Anglais, vainqueurs du Bengale, possesseurs des trésors immenses que la fécondité du sol et l'industrie des habitans y avoient rassemblés, osèrent se permettre

d'altérer le titre des espèces. Ils donnèrent l'exemple de cette lâcheté, inconnue aux despotes de l'Asie; et c'est par cet acte déshonorant qu'ils annoncèrent leur souveraineté aux peuples. Il est vrai qu'une opération si contraire à la foi du commerce et à la foi publique, ne put se soutenir long-tems. La compagnie elle-même en ressentit les pernicieux effets; et il fut résolu de retirer toutes les espèces fausses pour y substituer une monnoie parfaitement semblable à celle qui avoit eu toujours cours dans ces contrées. Mais voyons de quelle manière se fit cet échange si nécessaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale : mais qui ne représentoient effectivement que neuf millions; parce qu'on y avoit mêlé quatre dixièmes d'alliage, et même quelque chose de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui se trouveroient avoir de ces roupies d'or, de faux-aloi, de les rapporter au trésor de Calcutta, où on les rembourseroit en roupies d'argent. Mais au lieu de dix roupies et demie d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, suivant sa dénomination, on n'en donna que six; de

manière que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppression si générale devoit nécessairement être accompagnée de violence : aussi fallut-il recourir souvent à la force des armes, pour faire exécuter les ordres du conseil de Calcuta. On ne se borna pas à en faire usage contre les Indiens. Le tumulte et l'appareil de la guerre se renouvellèrent de toutes parts, dans le sein même de la paix. Les Européens furent aussi exposés à des actes d'hostilité, et particulièrement les Français, qui, malgré leur abaissement et leur foiblesse, excitoient encore la jalousie de leurs anciens rivaux.

Si, au tableau des vexations publiques, nous ajoutions celui des exactions particulières, on verroit presque par-tout les agens de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, et levant des contributions pour eux avec la dernière cruauté. On les verroit portant l'inquisition dans toutes les familles, sur toutes les fortunes; dépouiller indifféremment l'artisan et le laboureur; souvent faire un crime à un homme, et le punir, de n'être pas assez riche. On les verroit vendant leur faveur et leur crédit, pour opprimer

l'innocent ou pour sauver le coupable. On verroit à la suite de ces excès, l'abattement gagnant tous les esprits, le désespoir s'emparant de tous les cœurs, et l'un et l'autre arrêtant par-tout les progrès et l'activité du commerce, de la culture, de la population.

On croira, sans doute, après ces détails, qu'il étoit impossible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant, comme si les élémens d'accord avec les hommes eussent voulu réunir à la fois, et sur un même peuple, toutes les calamités qui désolent succesivement l'univers, une sécheresse, dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, vint préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en avril, l'autre en octobre. La première, qu'on appelle la petite récolte, est formée par des monus grains; la seconde, désignée sous le nom de grande récolte, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies, qui commencent régulièrement au mois d'août et finissent au milieu d'octobre, qui sont la source de ces productions diverses; et c'est la sécheresse arrivée en 1769, dans la saison où l'on atten-

doit les pluies, qui fit manquer la grande récolte de 1769, et la petite récolte de 1770. Le riz, qui croît sur les montagnes, souffrit peu, il est vrai, de ce dérangement des saisons; mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en assez grande quantité, pour nourrir tous les habitans de cette contrée. Les Anglais, d'ailleurs, occupés d'avance à assurer leur subsistance, et celle de leurs Cipayes, ne manquèrent pas de faire enfermer dans leurs magasins une partie de cette récolte, déjà insuffisante.

On les accusa d'avoir abusé de cette précaution nécessaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Il se peut bien que cette manière horrible de s'enrichir tentât quelques particuliers: mais que les principaux agens de la compagnie, que le conseil de Calcutta eût adopté, eût ordonné cette opération destructive; que pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il dévouât froidement des millions d'hommes à la mort, et à la mort la plus cruelle. Non, nous ne le croirons jamais. Nous osons même dire que cela est impossible, parce qu'une pareille atrocité ne sauroit entrer tout à la fois

dans la tête et dans le cœur de plusieurs hommes, qui délibèrent et qui agissent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau ne tarda pas à se faire sentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un sol les trois livres, augmenta graduellement au point de se vendre jusqu'à quatre sols la livre. Il valut même jusqu'à cinq ou six sols : encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris soin d'en ramasser pour leurs besoins.

Dans cette disette, les malheureux Indiens sans moyen, sans ressource, périssoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir se procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim ; les uns couchés par terre et attendant la mort ; les autres se traînant avec peine, pour chercher quelques alimens autour d'eux, et embrassant les pieds des Européens, en les suppliant de les recevoir pour esclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeans pour elle ; que l'imagination se les exagère,

s'il est possible ; que l'on se représente encore des enfans abandonnés, d'autres expirant sur le sein de leurs mères ; par-tout les gémissemens de la douleur et les larmes du désespoir ; et l'on aura une foible idée du spectacle horrible qu'offrit le Bengale pendant six semaines.

Durant tout ce tems, le Gange fut couvert de cadavres ; les campagnes et les chemins en furent jonchés ; des exhalaisons infectes remplirent l'air ; les maladies se multiplièrent. Peu s'en fallut qu'un fléau succédant à l'autre, la peste n'enlevât le reste des habitans de ce malheureux royaume. Il paroît, suivant des calculs assez généralement avoués, que la famine en fit périr un quart, c'est-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y eut de vraiment remarquable, ce qui caractérise la douceur, ou plutôt l'inertie morale et physique de ces peuples ; c'est qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, pressée par le plus impérieux de tous les besoins, resta dans une inaction absolue, et ne tenta rien pour sa propre conservation. Tous les Européens, les Anglais sur-tout, avoient des magasins, et ces magasins furent respectés Les maisons particulières le furent également. Aucune ré-

volte, point de meurtres, pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un désespoir tranquille, se bornoient à implorer des secours qu'ils n'obtenoient pas, et ils attendoient paisiblement la mort.

Que l'on se figure maintenant une semblable calamité affligeant une partie de l'Europe. Quel désordre ! Quelle fureur ! Que d'atrocités ! Que de crimes ! Comme on verroit nos Européens se disputer leur subsistance un poignard à la main, se chercher, se fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres ! Comme on les verroit, tournant ensuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, et, dans leur désespoir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raison et la nature !

Si les Anglais avoient eu de pareils événemens à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale et moins meurtrière. Car si nous avons cru devoir rejetter loin d'eux toute accusation de monopole, nous n'entreprendrons pas de les défendre sur le reproche de négligence et d'insensibilité. Et dans quelle circonstance méritèrent-ils ce reproche ! C'est dans le moment où ils avoient à choisir entre

la vie et la mort de plusieurs millions d'hommes. Il semble que dans une pareille alternative, l'amour de l'humanité, ce sentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inspirer des ressources. Eh quoi ! auroient pu leur crier les infortunés expirant sous leurs yeux.

« Ce n'est donc que pour nous opprimer que » vous êtes féconds en moyens ? Les trésors » immenses qu'une longue suite de siècles » avoient accumulés dans cette contrée, vous » en avez fait votre proie ; vous les avez trans- » portés dans votre patrie ; vous avez augmenté » les tributs ; vous les faites percevoir par vos » agens ; vous êtes les maîtres de notre com- » merce intérieur ; vous faites seuls le com- » merce du dehors. Vos nombreux vaisseaux » chargés des productions de notre industrie » et de notre sol, vont enrichir vos comptoirs » et vos colonies. Toutes ces choses, vous les » ordonnez, vous les exécutez pour votre seul » avantage. Mais qu'avez-vous fait pour notre » conservation ? Quelles mesures avez-vous » prises, pour éloigner de nous le fléau qui » nous menaçoit ? Privés de toute autorité, » dépouillés de nos biens, accablés sous un » pouvoir terrible, nous n'avons pu que lever » les mains vers vous, pour implorer votre

» assistance. Vous avez entendu nos gémisse-
» mens, vous avez vu la famine s'avancer à
» grands pas : alors, vous vous êtes éveillés ;
» vous avez moissonné le peu de subsistances
» échappées à la stérilité ; vous en avez rempli
» vos magasins ; vous les avez distribuées à
» vos soldats. Et nous, tristes jouets de votre
» cupidité ; malheureux tour-à-tour, et par
» votre tyrannie, et par votre indifférence,
» vous nous traitez comme des esclaves, tant
» que vous nous supposez des richesses ; et
» quand nous n'avons plus que des besoins,
» vous ne nous regardez pas même comme des
» hommes. De quoi nous sert-il que l'adminis-
» tration des forces publiques soit toute entière
» dans vos mains ? Où sont ces loix et ces
» mœurs dont vous êtes si fiers ? Quel est donc
» ce gouvernement dont vous nous vantez la
» sagesse ? Avez-vous arrêté l'exportation
» prodigieuse de vos négocians particuliers ?
» Avez-vous changé la destination de vos
» vaisseaux ? Ont-ils parcouru les mers qui
» nous environnent, pour y chercher des sub-
» sistances ? En avez-vous demandé aux con-
» trées voisines ? Ah ! pourquoi le ciel a-t-il
» permis que vous ayez brisé la chaîne qui
» nous attachoit à nos anciens souverains ?

» Moins avides et plus humains que vous, ils » auroient appellé l'abondance de toutes les » parties de l'Asie ; ils auroient facilité les » communications; ils auroient prodigué leurs » trésors ; ils auroient cru s'enrichir en con- » servant leurs sujets ».

Cette dernière réflexion, du moins, étoit de nature à faire impression sur les Anglais, en supposant même que, par un effet de la corruption, tout sentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La stérilité avoit été annoncée par la sécheresse ; et l'on ne sauroit douter que, si au lieu de penser uniquement à eux, et de demeurer dans l'inaction pour tout le reste, ils eussent pris dès les premiers momens toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fussent parvenus à sauver la vie à la plupart de ceux qui la perdirent.

Il faut en convenir, la corruption à laquelle les Anglais se livrèrent dès les premiers momens de leur puissance ; l'oppression qui en fut la suite ; les abus qui se multiplioient de jour en jour ; l'oubli profond de tous les principes : tout cela forma un contraste révoltant avec leur conduite passée dans l'Inde, avec la constitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette espèce de problème moral se résou-

dra facilement, si l'on considère avec attention l'effet naturel des événemens et des circonstances.

Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il étoit bien difficile que les Anglais n'abusassent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de sa patrie, l'on n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de sa vigueur, l'ame doit perdre de sa force. Dans un pays où la nature et les usages conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner. Dans des contrées où l'on est venu pour s'enrichir, on oublie aisément d'être juste.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une position si périlleuse, les Anglais auroient conservé, du moins, quelque apparence de modération et de vertu, s'ils eussent été retenus par le frein des loix : mais il n'en existoit aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie, pour l'exploitation de son commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de choses ; et le gouvernement Anglais ne considérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter

numérairement les revenus de la grande-Bretagne, avoit abandonné, pour 9,000,000 par an, la destinée de douze millions d'hommes.

Ces malheureuses victimes d'une insatiable cupidité, furent accablées de tous les fléaux que la tyrannie peut rassembler; et le corps qui ordonnoit ou qui souffroit tant de forfaits, n'en fut pas moins menacé d'une ruine totale. Elle alloit être consommée, lorsqu'en 1773, l'autorité vint à son secours, et le mit en état de faire face aux engagemens téméraires qu'il avoit contractés. Mais le parlement ordonna que tous les détails d'une administration si corrompue, seroient mis sous ses yeux; que les abus multipliés et crians qu'on avoit commis, seroient publiquement dévoilés; que les droits d'un peuple entier seroient pesés dans la balance de la liberté et de la justice.

« Oui, vous remplirez notre attente, législateurs augustes! Vous rendrez à l'humanité ses droits; vous mettrez un frein à la » cupidité; vous briserez le joug de la tyrannie. L'autorité inébranlable des loix prendra » par-tout la place d'une administration purement arbitraire. A l'aspect de cette autorité, » le monopole, ce tyran de l'industrie, dis-

» paroitra pour jamais. Les entraves que l'in-
» térêt particulier a mises au commerce, vous
» les ferez céder à l'intérêt général.

» Vous ne vous bornerez pas à cette réforme
» momentanée. Vous porterez vos vues vers
» l'avenir ; vous calculerez l'influence du cli-
» mat, le danger des circonstances, la con-
» tagion de l'exemple, et vous en préviendrez
» les effets. Des hommes choisis, sans liaisons,
» sans passions dans ces contrées éloignées,
» partiront du sein de la métropole pour aller
» parcourir ces provinces, pour écouter les
» plaintes, pour étouffer les abus, pour ré-
» parer les injustices ; en un mot, pour main-
» tenir et pour resserrer les liens de l'ordre
» dans toutes les parties.

» En exécutant ce plan salutaire, vous
» aurez beaucoup fait, sans doute, pour le
» bonheur de ces peuples ; mais vous n'aurez
» point assez fait pour votre gloire. Il vous
» restera un préjugé à vaincre, et cette vic-
» toire est digne de vous. Osez faire jouir
» vos nouveaux sujets des douceurs de la pro-
» priété. Partagez-leur les campagnes qui les
» ont vu naître ; ils apprendront à les cul-
» tiver pour eux. Enchaînés par ce bienfait,
» plus encore qu'ils ne l'étoient par la crainte,

» ils paieront avec joie des tributs qui seront » imposés avec modération. Ils instruiront » leurs enfans à chérir, à admirer votre gou- » vernement; et les générations successives » se transmettront, avec leurs héritages, les » sentimens de leur félicité et celui de leur » reconnoissance ».

» Alors, les amis de l'humanité applaudiront » à vos succès; ils se livreront à l'espérance » de voir renaître la prospérité sur un sol que » la nature embellit, et que le despotisme » n'a cessé de ravager. Il leur sera doux de » penser, que les calamités qui affligeoient » ces riches contrées, en seront écartées pour » jamais. Ils vous pardonneront des usurpa- » tions qui n'ont dépouillé que des tyrans; » et ils vous inviteront à de nouvelles con- » quêtes, en voyant l'influence de votre cons- » titution sublime s'étendre jusqu'aux extré- » mités de l'Asie, pour y faire éclore la li- » berté, la propriété, le bonheur ».

XXXIX. *Mesures prises par le gouvernement et par la compagnie elle-même, pour faire finir les déprédations de tous les genres.*

Ces espérances, fondées sur la haute opinion que devoit inspirer la législation Britannique,

furent-elles enfin réalisées ? On en jugera.

D'abord, pour prévenir une banqueroute inévitable, et dont le contre-coup se seroit étendu au loin, le gouvernement permit que la compagnie empruntât 31,500,000 livres, à un intérêt de quatre pour cent. Cette somme a été successivement remboursée, et le dernier paiement a été fait au mois de décembre 1776.

Le parlement déchargea ensuite la compagnie du tribut annuel de 9,000,000 liv. que, depuis 1769, elle payoit au fisc. L'époque du renouvellement de cette contribution ne fut pas fixée. On arrêta seulement que les intéressés ne pourroient pas toucher un dividende de plus de huit pour cent, sans partager le surplus avec le gouvernement.

Le sort des intéressés occupa aussi l'autorité. Le commerce des Indes étoit mal connu, et conduit sur des principes très-variables dans le dernier siècle. Il arrivoit de-là que, dans quelques circonstances, on y faisoit d'énormes bénéfices, et d'autres fois d'assez grandes pertes. Les répartitions que recevoient les actionnaires, suivoient le cours de ces irrégularités. Avec le tems, elles se rapprochèrent davantage, mais sans être jamais égales.

En 1708, le dividende n'étoit que de cinq pour cent. On le porta à huit en 1709, et à neuf en 1710. Il fut de dix les onze années suivantes, et de huit seulement depuis 1721 jusqu'en 1731. De 1781 à 1743, il ne passa pas sept pour cent. De 1743 à 1756, il s'éleva à huit, mais pour retomber à six depuis 1756 jusqu'en 1766. En 1767, il monta à dix et augmenta de deux successivement les années suivantes. En 1771, on le poussa jusqu'à douze et demi : mais dix-huit mois après, le parlement le réduisit à six, pied sur lequel il devoit rester jusqu'au paiement de l'emprunt de trente-un millions cinq cents mille livres. La compagnie ayant rempli cet engagement, haussa son dividende à sept; et ensuite à huit, lorsqu'elle eut éteint la moitié de sa dette, connue sous le titre de billets d'engagement, et qui étoit de 67,500,000 livres.

Depuis l'origine de la compagnie, les intéressés avoient toujours choisi chaque année vingt-quatre d'entr'eux, pour conduire leurs affaires. Quoique ses agens pussent être réélus jusqu'à trois fois de suite, et que les plus accrédités réussissent assez souvent à se procurer cet avantage, ils étoient dans une trop grande dépendance de leurs commettans, pour for-

mer des plans bien suivis, et avoir une conduite courageuse. Le parlement ordonna que dans la suite, tout directeur le seroit quatre ans, et que le quart de la direction seroit renouvellé chaque année.

La confusion qui régnoit dans les délibérations, donna l'idée d'un autre réglement. Jusqu'alors les assemblées publiques avoient été tumultueuses, parce que le droit d'opiner appartenoit à tout possesseur de 11,250 liv. On arrêta que, dans la suite, le suffrage ne seroit accordé qu'à ceux qui auroient le double de cette somme. Ils furent même astreints à affirmer, sous serment, qu'ils étoient véritablement propriétaires de ce capital, et qu'ils l'étoient depuis un an entier.

Le gouvernement avoit, disoit-on, des vues ultérieures. Il se proposoit de réduire le nombre des directeurs à quinze, de porter leurs appointemens de 22,500 liv. à 45,000 l. et de les affranchir de la surveillance des actionnaires. Si ce plan, qui devoit donner une si grande influence au ministère, a été réellement formé, il faut que des circonstances imprévues en aient empêché l'exécution.

Indépendamment des changemens ordonnés

par le parlement, la compagnie fit elle-même un arrangement d'une utilité sensible.

Ce grand corps conçut, dès son origine, l'ambition d'avoir une marine. Elle n'existoit plus, lorsqu'il reprit son commerce, au tems du protectorat. Pressé alors de jouir, il se détermina à se servir des bâtimens particuliers; et ce qu'il avoit fait par nécessité, il le continua depuis par économie. Des négocians lui frétoient des vaisseaux, tout équipés, tout avitaillés, pour porter dans l'Inde et pour en reporter le nombre des tonneaux dont on étoit convenu. Le tems qu'ils devoient s'arrêter dans le lieu de leur destination, étoit toujours fixé. Ceux auxquels on n'y pouvoit pas donner des cargaisons, étoient communément occupés par quelque marchand libre, qui se chargeoit volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils devoient être expédiés, les premiers, l'année suivante, afin que leurs agrès ne s'usassent pas trop. Dans un cas de nécessité, la compagnie leur en fournissoit de ses magasins; mais elle se les faisoit payer aux prix stipulés, de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens, employés à cette naviga-

tion, portoient depuis six cents jusqu'à huit cents tonneaux. La compagnie n'y prenoit, à leur départ, que la place dont elle avoit besoin pour son fer, son plomb, son cuivre, ses étoffes de laine et des vins de Madère, les seules marchandises qu'elle envoyât aux Indes. Les propriétaires pouvoient remplir ce qui restoit d'espace dans le navire des vivres nécessaires pour un si grand voyage, et de tous les objets dont le corps qu'ils servoient ne faisoit pas commerce. Au retour, ils avoient aussi le droit de disposer de l'espace de trente tonneaux que, par leur contrat, ils n'avoient pas cédé. Ils étoient même autorisés à y placer les mêmes choses que recevoit la compagnie : mais avec l'obligation de lui payer trente pour cent de la valeur de ces marchandises.

Ce droit, en 1773, fut réduit à la moitié, dans l'espérance que cette faveur engageroit les armateurs et leurs agens à mieux remplir leurs obligations, et qu'elle feroit cesser les importations frauduleuses. Le nouvel arrangement n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit, la compagnie a pris enfin le parti de s'approprier toute la capacité des bâtimens. Depuis cette résolution, elle importe la même quantité de marchandises sur un plus petit

nombre de vaisseaux, et fait annuellement une économie de 2,250,000 livres. En 1777, elle n'a expédié que quarante-cinq navires, formant trente-trois mille cent soixante et un tonneaux, et montée par quatre mille cinq cents hommes d'équipage.

Le chirurgien de chaque bâtiment arrivé des Indes, reçoit, outre ses appointemens, vingt-quatre livres de gratification pour chacun des individus qu'il ramène en Europe. On a pensé avec raison que ce chirurgien, mieux récompensé, prendroit plus de soin de ceux qu'on lui confioit, et que la vie d'un matelot valoit mieux qu'une guinée. Si le même usage ne s'est pas établi ailleurs, c'est qu'on y estime plus le chirurgien, ou qu'on y fait moins cas de l'homme.

La réforme, introduite en Europe dans le régime de la compagnie, étoit sage et nécessaire : mais c'étoit sur-tout aux Indes que l'humanité, que la justice, que la politique étoient outragées. Ces terribles vérités n'échappèrent pas au gouvernement; et l'on va voir quels moyens il imagina pour rétablir l'ordre.

Les membres les plus hardis ou les plus ambitieux de l'administration, pensoient qu'il

falloit engager le corps législatif à décider que les acquisitions territoriales faites en Asie n'appartenoient pas à la compagnie, mais à la nation qui s'en mettroit en possession sans retardement. Ce système, de quelques raisonnemens qu'on l'eût étayé, auroit été sûrement rejetté. Les citoyens les moins éclairés auroient vu que cet ordre de choses devoit donner trop d'influence à la couronne; il auroit alarmé jusqu'à ces âmes vénales qui, jusqu'alors avoient été les plus favorables à l'autorité royale.

Le parlement crut donc devoir se borner à établir pour le Bengale un conseil suprême composé de cinq membres dont les places, à mesure qu'elles deviendront vacantes, seront remplies par la compagnie, mais avec l'approbation du monarque. L'administration absolue de toutes les provinces conquises dans cette région, fut déférée à ce conseil. Sa juridiction s'étend même sur toutes les autres contrées de l'Inde où les Anglais ont des possessions. Ceux qui y exercent l'autorité ne peuvent faire, sans son aveu, ni la guerre, ni la paix, ni aucun traité avec les princes du pays. Il doit obéir aux ordres qui lui viennent de la direction, qui de son côté est

obligée de remettre au ministère toutes les informations qu'elle reçoit. Quoique les opérations du commerce ne soient pas assujetties à son inspection, il en est réellement l'arbitre ; parce qu'ayant seul la disposition des revenus publics, il peut, à son gré, accorder ou refuser des avances.

Après avoir mis les rives du Gange sous une forme de gouvernement plus supportable, il fallut s'occuper du soin de punir ou même de prévenir les atrocités qui souilloient de plus en plus cette riche partie de l'Asie. On permit que dans les autres établissemens la justice civile et criminelle continuât à être rendue par les principaux agens de la compagnie : mais il fut créé par le parlement, pour le Bengale, un tribunal composé de quatre magistrats, dont la nomination appartient au trône, et dont les arrêts ne peuvent être cassés que par le roi en son conseil privé. Tout commerce est interdit à ces juges, ainsi qu'aux membres du conseil suprême. Pour les consoler de cette privation, on leur a assigné des honoraires trop considérables, au gré des actionnaires obligés de les payer, sans les avoir, ni réglés, ni accordés.

Un abus et un grand abus s'étoit introduit

aux

aux Indes. On y élevoit de tous côtés des fortifications sans nécessité, quelquefois même sans une utilité apparente. C'étoit la cupidité seule des agens de la compagnie qui décidoit de ces constructions. Elles avoient coûté plus de cent millions en très-peu d'années. La direction arrêta ce désordre affreux, en réglant sagement la somme qu'on pourroit employer dans la suite à ce genre de défense.

L'esprit d'ordre s'étendit au recouvrement des revenus publics, à la solde des troupes, à la marine militaire, aux opérations du commerce, à tous les objets d'administration.

Le Grand-Mogol s'étoit réfugié dans le Bengale. On lui avoit assigné une pension de 6,240,000 livres pour sa subsistance. Il fut replacé sur le trône par les Marattes, et les Anglais se virent déchargés d'une espèce de tribut qu'ils ne supportoient pas sans impatience, depuis qu'ils n'avoient plus besoin de ce foible appui. Le hasard ne les servit pas si heureusement pour dépouiller le Souba de cette contrée ; et cependant ils réduisirent à 7,680,000 livres le revenu de 12,720,000 liv., que par le traité de 1765 ils s'étoient obligés de lui faire. Son successeur fut même borné, en 1771, à 3,840,000 livres, sous prétexte

qu'il étoit mineur. Il doit s'attendre encore à une nouvelle diminution, parce qu'on n'emploie plus son nom dont, jusqu'en 1772, on avoit cru devoir se servir dans tous les actes de souveraineté.

Il étoit impossible que toutes ces réformes ne comblassent le précipice que la présomption, la négligence, les factions, le brigandage, les délires de tous les genres avoient creusé à la compagnie. On jugera à quel point sa situation s'est améliorée.

XL. *Situation actuelle de la compagnie.*

Au 31 Janvier 1774, ce corps, dont les prospérités apparentes étonnoient l'univers entier, n'avoit que 255,240,742 livres 10 sols. Il devoit 250,847,842 livres 10 sols. La balance n'étoit donc en sa faveur que de 4,392,900 livres.

Son capital, au 31 Janvier 1776, étoit de 256,518,067 livres 10 sols, et sa dette de 195,248,655 livres. Sa richesse étoit par conséquent augmentée, en deux ans, de 56,876,512 livres 10 sols.

Il a depuis remboursé 11,506,680 l. qui restoient dues de l'emprunt de 31,500,000 livres. Il a retiré pour 11,250,000 liv. de

ses billets d'engagement. Il a éteint plusieurs dettes anciennement contractées aux Indes ; de sorte qu'au 31 Janvier 1778, la compagnie avoit la disposition entièrement libre de 102,708,112 livres 10 sols, sans compter ses magasins, ses navires, ses fortifications, tout ce qui servoit à l'exploitation de ses divers établissemens.

Cette psospérité augmentera à mesure que l'immense territoire acquis par les Anglais aux Indes sera mieux régi. En 1773, ces possessions rendoient 113,791,252 livres 10 sols : mais les frais de perception en absorboient 81,153,652 livres 10 sols. A cette époque, le produit net se réduisoit à 32,660,100 livres. Il s'est accru graduellement, parce que quelques désordres ont été attaqués avec succès ; il augmentera encore, parce qu'il reste beaucoup de désordres à détruire.

L'extension qu'a prise le commerce sera une nouvelle source de fortune. La vente de 1772 fut de 79,214,872 livres 10 sols. Celle de 1773, de 71,992,552 livres 10 sols. Celle de 1774, de 82,665,405 livres. Celle de 1775 de 78,627,712 livres 10 sols. Celle de 1776, de 74,400,457 liv. 10 sols.

Ajoutez à ces grandes opérations de la

compagnie, la somme de 11,250,000 livres, à laquelle on évalue les marchandises qui arrivent tous les ans clandestinement des Indes. Ajoutez-y 4,500,000 livres pour les diamans. Ajoutez-y les fonds plus ou moins étendus, mais toujours très-considérables, dont les Anglais, répandus dans les différens comptoirs d'Asie, ont fourni la valeur aux nations étrangères. Ajoutez-y les richesses que ces négocians portent eux-mêmes à la fin de leur carrière, pour en jouir dans le sein de leur patrie. Observez que dans ces vastes spéculations, qui rendent tributaires de la Grande-Bretagne tous les peuples de l'Afrique, de l'Europe et de l'Amérique, ne font sortir annuellement de cet empire pour les Indes, que 2,250,000 livres, tout au plus 3,375,000 livres; et vous aurez une idée des avantages immenses que ses colonies, si éloignées, procurent à ses heureux possesseurs.

XLI. *Le privilège de la compagnie sera-t-il renouvelé?*

En 1780 doit expirer le privilège exclusif de la compagnie. Sera-t-il renouvelé? Tout paroît l'annoncer. Après s'être assuré de la majeure partie du produit des conquêtes, le

gouvernement livrera de nouveau ces régions au génie oppresseur du monopole.

« Malheureux Indiens ! tâchez de vous accoutumer à vos fers. En vain on avoit porté » vos supplications au ministère, au sénat, au » peuple. Le ministère ne pense qu'à lui ; le » sénat est en délire ; la portion sage du peuple est muette, ou parle en vain. L'avide » et féroce association de commerçans, qui » a causé vos malheurs, les aggrave et en » jouit tranquillement. Brigands privilégiés, » vous qui tenez depuis si long-tems une » grande partie du globe sous les chaînes de » la prohibition, et qui l'avez condamnée à » une éternelle pauvreté, cette tyrannie ne » vous suffisoit-elle pas ? Falloit-il l'aggraver » par des forfaits qui rendissent exécrable le » nom de votre patrie ?

» Qu'ai-je dit, votre patrie ! Est-ce que » vous en avez une ? Mais si la voix de l'intérêt particulier est la seule à laquelle votre » oreille puisse s'ouvrir, écoutez-la donc. » C'est elle qui vous crie par ma bouche : » Vous vous perdez, vous vous perdez, vous » dis-je. Votre tyrannie touche à sa fin. Après » l'usage monstrueux que vous avez fait de » votre autorité, renouvelée ou non, elle

» finira. Croyez-vous que la nation, dont il
» faudra que la démence et l'ivresse finissent,
» ne vous demandera pas compte de vos ve-
» xations? qur la perte de vos criminelles
» richesses, et peut-être l'effusion de votre
» sang impur, n'expieront pas vos forfaits?
» Si vous vous en promettez l'oubli, vous vous
» trompez. Le spectacle de tant de vastes
» contrées pillées, ravagées, reduites à la
» plus cruelle servitude, reparoîtra. La terre
» couverte de cadavres de trois millions d'hom-
» mes que vous avez laissé ou fait périr: mais
» ils seront exhumés; ils demanderont ven-
» gence au ciel et à terre; et ils l'obtien-
» dront. Le tems et les circonstances n'auront
» que suspendu votre châtiment. Oui, je vois
» arriver le tems de votre rappel et de votre
» terreur. Je vous vois traîner dans les cachots
» que vous méritez. Je vous en vois sortir.
» Je vous vois pâles et tremblans devant vos
» Juges. J'entends les cris d'un peuple fu-
» rieux rassemblé autour de leurs tribunaux.
» Le discours de l'orateur intimidé est inter-
» rompu. La pudeur et la crainte l'ont saisi;
» il a abandonné votre défense; la confisca-
» tion de vos biens, l'arrêt de votre mort sont
» prononcés. Peut-être vous souriez de mé-

» pris à ma menace. Vous vous êtes persuadés
» que celui qui peut jetter des masses d'or
» dans la balance de la justice, la fait pen-
» cher à son gré. Peut-être même vous pro-
» mettez-vous que la nation corrompue, en
» prorogeant votre octroi, s'avouera coupable
» des crimes que vous avez commis, et com-
» plice de ceux que vous commettriez encore ».

Non, non, il faut que, tôt ou tard, la justice soit faite. S'il en arrivoit autrement, je m'adresserois à la populace. Je lui dirois : Peuples, dont les rugissemens ont fait trembler tant de fois vos maîtres, qu'attendez-vous ? pour quel moment réservez-vous vos flambeaux et les pierres qui pavent vos rues ? Arrachez-les.... Mais les citoyens honnête, s'il en reste quelques-uns, s'élèveront enfin. On verra que l'esprit du monopole est petit et cruel. On verra qu'il est insensible au bien public. On verra qu'il n'est contenu, ni par le blâme présent, ni par le blâme à venir. On verra qu'il n'apperçoit rien au-delà du moment. On verra que dans son délire il a prononcé cet arrêt, et qu'il l'a prononcé dans tous les tems et chez toutes les nations.

« Périsse mon pays, périsse la contrée où
» je commande. Périssent le citoyen et l'é-

» tranger. Périsse mon associé, pourvu que
» je m'enrichisse de sa dépouille. Tous les
» lieux de l'univers me sont égaux. Lorsque
» j'aurai dévasté, succé, exténué une région,
» il en restera toujours une autre, où je
» pourrai porter mon or et en jouir en paix ».

Fin du troisième Livre.

LIVRE QUATRIEME.

Voyages, établissemens, guerres et commerce des Français dans les Indes Orientales.

En commençant cet ouvrage, je fis le serment d'être vrai; et jusqu'ici j'ai la conscience de ne l'avoir pas oublié. Puisse ma main se dessécher, s'il arrivoit que, par une prédilection qui n'est que trop commune, je m'en imposasse à moi-même et aux autres sur les fautes de ma nation. Je n'atténuerai ni le bien, ni le mal que nos ancêtres ont fait; et ce sont les Portugais, les Hollandais, les Anglais même, que j'attesterai de mon impartialité. Qu'ils me lisent et me jugent. S'ils découvrent que je me sois relâché avec les Français de la sévérité avec laquelle je les ai traités; je consens qu'ils me rangent au nombre des flatteurs qui, depuis deux mille ans, ont empoisonné les peuples et leurs souverains; qu'ils ajoutent mes volumes à la multitude des monumens de la bassesse dans le même genre; qu'ils me soupçonnent d'avoir

ouvert l'entrée de mon ame à la terreur ou aux espérances. Je m'abandonne à tout leur mépris.

I. *Anciennes révolutions du commerce de France.*

Les anciens Gaulois, presque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient entr'eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des peuples sauvages, dont les besoins sont toujours très-bornés. Leurs liaisons au-dehors étoient encore plus resserrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la Grande-Bretagne de la poterie, qu'ils échangeoient contre des chiens, des esclaves, de l'étain et des fourrures. Ceux de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans la Gaule même, passoient à Marseille, où ils étoient payés avec des vins, des étoffes, des épiceries, que les négocians de l'Italie ou de la Grèce y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans César que les habitans de la Belgique avoient proscrit chez eux les productions étrangères, comme capables de corrompre les mœurs : ils pensoient que leur sol étoit assez fertile pour suffire à

tous leurs besoins. La police de Celtes et des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandises que leur offroit la Méditerranée, et dont la passion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples se livrèrent à un travail dont il ne s'étoient pas avisés jusqu'alors : ils ramassèrent avec soin les paillettes d'or que plusieurs de leurs rivières charrioient avec leurs sables.

Quoique les Romains n'aimassent ni n'estimassent le commerce, il devint nécessairement plus considérable dans la Gaule, après qu'ils l'eurent soumise, et en quelque sorte policée. On vit se former des ports de mers à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'autres lieux encore. Il fut construit de toutes parts de grandes et magnifiques voies, dont les débris nous causent encore de l'étonnement. Toutes les rivières navigables eurent des compagnies de marchands, auxquelles on avoit accordé de grands privilèges, et qui, sous le nom général de *Nautes*, étoient les agens, les ressorts d'un mouvement continuel.

Les invasions des Francs et des autres barbares, arrêtèrent cette activité naissante. Elle ne reprit pas même son cours, lorsque ces

brigands se furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité succéda une aveugle passion des richesses. Pour la satisfaire, on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville, devoit payer un droit pour son entrée, un droit pour le salut, un droit pour le pont, un droit pour approcher du bord, un droit d'ancrage, un droit pour la liberté de décharger, un droit pour le lieu où il devoit placer ses marchandises. Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout, les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent poussés au point que quelquefois le prix des effets conduits au marché, n'étoit pas suffisant pour payer les frais préliminaires à la vente. Un découragement universel devenoit la suite nécessaire de pareils désordres.

Bientôt il n'y eut plus d'industrie, de manufactures que dans le cloître. Les moines n'étoient pas alors des hommes corrompus par l'oisiveté, par l'intrigue et par la débauche. Des soins utiles remplissoient tous les instans d'une vie édifiante et retirée. Les plus humbles, les plus robustes d'entr'eux, partageoient avec leurs serfs les travaux de l'agri-

culture

culture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des ateliers les arts fugitifs et abandonnés. Les uns et les autres servoient, dans le silence et la retraite, une patrie, dont leurs successeurs n'ont jamais cessé de dévorer la substance, et de troubler la tranquillité.

Quand ces solitaires n'auroient employé aucune des voies iniques qui les ont conduits au degré d'opulence que nous leur voyons et qui nous indigne, il falloit qu'ils y arrivassent avec le tems. C'étoit une des suites nécessaires de leur régime. Les fondateurs des Monastères ne pensèrent point à une des conséquences assez simples de l'austérité qu'ils imposoient aux moines : je veux dire à un accroissement de richesses, dont il est impossible de fixer la limite, du moment où le revenu excède la dépense d'une année commune. Cette dépense restant toujours la même, et ne subissant de variation que celle des circonstances qui font hausser ou baisser le prix des denrées, ce surplus du revenu s'entassant continuellement, quelque foible qu'on le suppose, doit, à la longue, former une grande masse. Les loix prohibitives, publiées contre les gens de main-morte, peuvent d'autant

lentir, mais ne peuvent jamais arrêter les progrès de l'opulence monastique. Il n'en est pas ainsi des familles des citoyens, qui ne sont assujettis à aucune règle. Un fils dissipateur succède à un père avare. Les dépenses ne sont jamais les mêmes, ou la fortune s'écoule, ou elle se refait. Ceux qui dictèrent les constitutions religieuses, ne se proposèrent que de faire des saints, et ils tendirent et plus directement et plus sûrement à faire des riches.

Dagobert réveilla un peu les esprits au septième siècle. Aussitôt on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons avec l'étain et le plomb de l'Angleterre; les Juifs, avec des bijoux et des vases d'argent ou d'or; les Esclavons, avec tous les métaux du Nord; les Lombards, les Provençaux, les Espagnols, avec les marchandises de leur pays, et celles qui leur arrivoient d'Afrique, d'Egypte et de Syrie; les négocians de toutes les provinces du royaume, avec ce que pouvoit fournir leur sol et leur industrie. Malheureusement cette prospérité fut courte. Elle disparut sous les rois fainéans, pour renaître sous Charlemagne.

Ce prince, que l'histoire pourroit placer sans flatterie à côté des plus grands hommes,

s'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur sanguinaire et un tyran persécuteur, parut suivre les traces de ces premiers Romains, que les travaux champêtres délassoient des fatigues de la guerre. Il s'occupa du soin de ses vastes domaines, avec une suite et une intelligence qu'on attendroit à peine du particulier le plus appliqué. Tous les grands de l'état se livrèrent, à son exemple, à l'agriculture, et aux arts qui la précèdent ou qui la suivent. Dès-lors les Français eurent beaucoup de productions à échanger, et une facilité extrême à les faire circuler dans l'immense empire qui recevoit leurs loix.

Une situation si florissante offrit un nouvel attrait au penchant qu'avoient les Normands à la piraterie. Ces barbares accoutumés à chercher dans le pillage des biens que leur sol ne pouvoit pas leur procurer, sortirent en foule de leur âpre climat, pour amasser du butin. Ils se jettèrent sur toutes les côtes, mais plus avidement sur celles de France, qui leur offroient une plus riche proie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce qu'ils se permirent de cruautés, ce qu'ils allumèrent d'incendies pendant un siècle entier dans ces fertiles provinces, ne se peut imaginer sans hor-

reur. Durant ce funeste période, on ne songeoit qu'à éviter l'esclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peuples, et il n'y avoit point par conséquent de commerce.

Cependant les seigneurs, chargés de l'administration des provinces, s'en étoient insensiblement rendus les maîtres, et avoient réussi à rendre leur autorité héréditaire. Ils n'avoient pas rompu tout lien avec le chef de l'empire; mais sous le nom modeste de vassaux, ils n'étoient guère moins redoutables à l'état, que les rois voisins de ses frontières. On les confirma dans leurs usurpations, à l'époque mémorable qui fit passer le sceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès-lors il n'y eut plus d'assemblée nationale, plus de tribunaux, plus de loix, plus de gouvernement. Dans cette confusion meurtrière, le glaive tenoit lieu de justice; et ceux des citoyens qui n'étoient pas encore serfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impossible que le commerce prospérât sous les chaînes de l'esclavage, et au milieu des troubles continuels qu'enfantoit

la plus cruelle des anarchies. L'industrie ne se plaît qu'à l'ombre de la paix : elle craint sur-tout la servitude. Le génie s'eteint lorsqu'il est sans espérance, sans émulation ; et il n'y a ni espérance, ni émulation où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté ; et ne prouve mieux les droits de l'homme, que l'impossibilité de travailler avec succès pour enrichir des maîtres barbares.

Aucun des rois de France ne soupçonna cette importante vérité; mais la jalousie d'une autorité sans cesse génée suppléa au défaut de lumières. Ils travaillèrent à donner un frein à ces tyrans subalternes, qui, en ruinant leurs malheureux vassaux, perpétuoient les calamités de la monarchie. Saint Louis fut le premier qui fit entrer dans le système du gouvernement, le commerce, qu'jusqu'alors n'avait eté que l'ouvrage du hasard et des circonstances. Il lui donna des loix constantes : il dressa lui-même des statuts, qui ont servi de modèle à ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduisirent à de plus grandes opérations. Il existoit depuis bien long-tems une défense formelle de transporter,

hors du royaume aucune de ses denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le sage monarque abattit des barrières si funestes. Il espéra avec raison que la liberté des exportations feroit rentrer dans l'état, les trésors que son imprudente expédition d'Asie en avoit fait sortir.

Des événemens politiques secondèrent ces vues salutaires. Jusqu'à Saint Louis, les rois avoient eu peu de ports sur l'Océan, aucun sur la Méditerranée. Les côtes septentrionales étoient partagées entre les comtes de Flandres, les ducs de Bourgogne, de Normandie et de Bretagne : le reste avoit subi le joug Anglais. Les côtes méridionales appartenoient aux comtes de Toulouse, aux rois de Majorque, d'Aragon et de Castille. Par cette disposition des choses, les provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement s'ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers. La réunion du comté de Toulouse à la couronne, leva ce puissant obstacle, du moins pour une partie du territoire dont elle jouissoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette espèce de conquête, voulut attirer à Nismes, ville de sa

dépendance, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Aragon. Les privilèges qu'il accorda, produisirent l'effet qu'il en attendoit: mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un si grand bonheur. Les Italiens remplirent la France d'épiceries, de parfums, de soieries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas assez avancés dans le royaume, pour donner leurs ouvrages en échange; et les produits de l'agriculture ne suffisoient pas pour payer tant d'objets de luxe. Une consommation si chère n'auroit pu se soutenir qu'avec des métaux; et la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, sur-tout depuis les croisades.

Philippe-le-Bel démêla ces vérités. Il réussit à donner aux travaux champêtres assez d'accroissement, pour payer les importations étrangères, en même tems qu'il en diminuoit la quantité, par l'établissement de nouvelles manufactures, et par le degré de perfection où il éleva les anciennes. Sous ce règne, le ministère entreprit pour la première fois de guider la main de l'artiste, de diriger ses ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt

des draps furent fixés. On défendit la sortie des laines que les nations voisines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'étoit ce que dans ces siècles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraisonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie féodale. Cependant le goût des Français ne commença à se former que durant leurs expéditions en Italie. Gènes, Venise, Florence, leur offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'austérité que maintenoit Anne de Bretagne, sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, empêcha d'abord les conquérans de se livrer à l'attrait qu'ils se sentoient pour l'imitation. Mais aussitôt que François I eut appellé les femmes à la cour, aussitôt que Catherine de Médicis eut passé les Alpes, les grands affectèrent une magnificence inconnue depuis la fondation de la monarchie. La nation entière se laissa entraîner à ce luxe séduisant, et ce fut une nécessité que les manufactures se perfectionnassent.

Depuis Henri II jusqu'à Henri IV, les guerres civiles, les méprisables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'esprit de finance qui commençoit à s'introduire

dans le conseil, la barbare et dévorante cupidité des gens d'affaires, à qui la protection donnoit un nouvel essor : toutes ces causes retardèrent les progrès de l'industrie, et ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat sous le ministère économe de Sully. On la vit presque s'anéantir sous ceux de Richelieu et de Mazarin, livrés tous deux aux traitans; occupés, l'un de sa domination et de ses vengeances, l'autre d'intrigues et de brigandages.

II. *Premiers voyages des Français aux Indes.*

Aucun roi de France n'avoit pensé sérieusement aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes ; et l'éclat qu'il donnoit aux autres nations, n'avoit pas réveillé l'émulation des Français. Ils consommoient plus de productions orientales que les autres peuples; ils étoient aussi favorablement situés pour les aller chercher à leur source, et ils se bornoient à payer à l'activité étrangère, une industrie qu'il ne tenoit qu'à eux de partager. A la vérité, quelques négocians de Rouen avoient hasardé en 1503 un foible armement : mais Gonneville qui le commandoit, fut accueilli au cap de Bonne-Espé-

rance par de violentes tempêtes, qui le jetèrent sur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601, une société formée en Bretagne, expédia deux navires, pour prendre part, s'il étoit possible, aux richesses de l'Orient, que les Portugais, les Anglais et les Hollandais se disputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, et ne revit sa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureuse.

Une nouvelle compagnie, dont Girard le Flamand étoit le chef, fit partir de Normandie en 1616 et en 1619 quelques vaisseaux pour l'île de Java. Ils en revinrent avec des cargaisons suffisantes pour dédommager les intéressés, mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entreprises.

Le capitaine Reginon voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après plusieurs négocians de Dieppe à entrer dans une carrière, qui pouvoit donner de grandes richesses à quiconque sauroit la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de Madagascar, méprisé jusqu'alors par les

Portugais, par les Hollandais et par les Anglais qui n'y avoient trouvé aucun des objets qui les attiroient dans l'Orient.

L'idée avantageuse que les Français avoient prise de cette île, donna, en 1642, naissance à une compagnie qui vouloit y former un grand établissement pour assurer à ses vaisseaux la facilité d'aller plus loin. Son octroi devoit durer vingt ans : mais les cruautés, les perfidies, les infidélités de ses agens ne lui permirent pas de fournir sa carrière entière. Ses capitaux étoient consommés; et elle n'avoit pour prix de ses dépenses que quatre ou cinq bourgades, situées sur la côte, construites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, et décorées du nom imposant de forts, parce qu'on y voyoit quelques batteries. Les défenseurs de ces misérables habitations étoient réduits à une centaine de brigands qui, par leur tyrannie, ajoutoient tous les jours à la haîne qu'on avoit jurée à leur nation. Quelques districts abandonnés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus, dont la violence arrachoit un tribut en denrées : c'étoient tous les avantages qu'on avoit obtenus.

Le maréchal de la Meilleraie s'empara de

ces débris, et conçut le dessein de relever pour son utilité particulière une entreprise si mal conduite. Il y réussit si peu que sa propriété ne fut vendue que vingt mille francs; et c'étoit tout ce qu'elle pouvoit valoir.

III. *On établit en France une compagnie pour les Indes. Encouragemens accordés à cette société.*

Enfin, Colbert entreprit, en 1664, de donner le commerce des Indes à la France. Cette liaison avec l'Asie présentoit de grands inconvéniens. Elle ne pouvoit guère procurer que des objets de luxe; elle retardoit le progrès des arts qu'on travailloit à établir si heureusement; elle ne procuroit que peu de débouchés aux denrées, aux manufactures nationales; elle devoit occasionner une grande exportation de métaux. Des considérations de cette importance étoient bien propres à faire balancer un administrateur dont les travaux n'avoient pour but que d'étendre l'industrie, que de multiplier les richesses du royaume. Mais à l'exemple des autres peuples de l'Europe, les Français montroient un goût décidé pour les superfluités de l'Orient. On pensa qu'il seroit plus utile, plus honorable même de les aller chercher, à travers un océan im-

mense, que de les recevoir de ses rivaux, peut-être de ses ennemis.

La manière de fournir cette carrière étoit toute tracée. Il étoit alors si généralement reçu qu'un privilège exclusif pouvoit seul conduire des opérations si délicates et si compliquées, que le spéculateur le plus hardi ne se seroit pas permis un début. Il fut donc créé une compagnie avec tous les privilèges dont jouissoient celles de Hollande et d'Angleterre. On alla même plus loin. Colbert considérant qu'il y a naturellement pour les grandes entreprises de commerce une confiance dans les républiques, qui ne se trouve pas dans les monarchies, eut recours à tous les expédiens propres à la faire naître.

Le privilège exclusif fut accordé pour cinquante ans, afin que la compagnie fût enhardie à former de grands établissemens dont elle auroit le tems de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres devenoient régnicoles, sans avoir besoin de se faire naturaliser.

Au même prix, les officiers, à quelques corps qu'ils fussent attachés, étoient dis-

pensés de résidence, sans rien perdre des droits et des gages de leurs places.

Ce qui devoit servir à la construction, à l'armement, à l'avitaillement des vaisseaux, étoit déchargé de tous les droits d'entrée et de sortie, ainsi que des droits de l'amirauté.

L'état s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau de marchandises qu'on porteroit de France aux Indes, et soixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à soutenir les établissemens de la compagnie par la force des armes, à escorter ses convois et ses retours, par des escadres aussi nombreuses que les circonstances l'exigeroient.

La passion dominante de la nation fut intéressée à cet établissement. On promit des honneurs et des titres héréditaires à tous ceux qui se distingueroient au service de la compagnie.

Comme le commerce ne faisoit que de naître en France, et qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fond de la nouvelle société, le ministère s'engagea à en prêter jusqu'à trois. Les grands, les magistrats, les citoyens de tous les ordres, furent invités à prendre part au reste. La na-

tion jalouse de plaire à son prince qui ne l'avoit pas encore écrasée du poids de sa fausse grandeur, s'y porta avec un empressement extrême.

Madagascar fut encore destiné à être le berceau de la nouvelle association. Les malheurs répétés qu'on y avoit éprouvés n'empêchèrent pas de penser que c'étoit là meilleure base pour le vaste édifice qu'on travailloit à élever. Pour juger sainement de ces vues, il faut prendre de cette île célèbre la connoissance la plus approfondie qu'il sera possible.

IV. *Les Français forment des colonies à Madagascar. Description de cette île.*

Madagascar, séparé du continent de l'Afrique, par le canal de Mozambique, est situé à l'entrée de l'océan Indien, entre le douzième et le vingt-cinquième degrés de latitude, entre le soixante-deuxième et le soixante-dixième de longitude. Il a trois cent trente-six lieues de long, cent vingt dans sa plus grande largeur, et environ huit cents de circonférence.

Les côtes de cette grande île sont généralement mal saines. Ce malheur tient à des causes physiques qu'on pourroit changer. La

terre que nous habitons n'est devenue salubre que par les travaux de l'homme. Dans son origine, elle étoit couverte de forets et de marécages, qui corrompoit l'air. C'est l'état actuel de Madagascar. Les pluies, comme dans les autres pays situés entre les Tropiques, y ont des tems marqués. Elles forment des rivières qui, cherchant à se dégorger dans l'Océan, trouvent leur embouchure fermée par des sables que le mouvement de la mer y a poussés durant la saison sèche : c'est-à-dire, lorsque les eaux n'avoient pas assez de volume et de vîtesse pour se faire jour. Arrêtées par cette barrière, elles refluent dans la plaine, y sont quelque tems stagnantes, et remplissent l'horison d'exhalaisons meurtrières, jusqu'à ce que surmontant l'obstacle qui les retenoit, elles se ménagent enfin une issue. Ce système paroîtra d'une vérité sensible, si l'on fait attention que les côtes ne sont mal saines que dans la mousson pluvieuse ; que la colonne d'air corrompu ne s'étend jamais bien loin ; que le ciel est toujours pur dans l'intérieur des terres ; et que le rivage est constamment salubre dans tous les lieux où par des circonstances locales, le cours des rivières est libre sans interruption.

Par quelque vent que le navigateur arrive à Madagascar, il n'apperçoit qu'un sable aride. Cette stérilité finit à une ou deux lieues. Dans le reste de l'île, la nature, toujours en végétation, produit seule dans les forêts ou sur les terres découvertes le coton, l'indigo, le chanvre, le miel, le poivre blanc, le sagou, les bananes, le chou caraïbe, le ravensera, épicerie trop peu connue, mille plantes nutritives étrangères à nos climats. Tout est rempli de palmiers, de cocotiers, d'orangers, d'arbres gommiers, de bois propres à la construction et à tous les arts. Il n'y a proprement de culture à Madagascar que celle du riz. On arrache le jonc qui croît dans les marais. La semence y est jettée à la volée. Des troupeaux les traversent ensuite, et par leur piétinement enfoncent le grain dans la terre. Le reste est abandonné au hasard. Une autre espèce de riz est cultivée dans la saison des pluies sur les montagnes avec la même négligence. Ces contrées ne sont pas fécondées par les sueurs de l'homme. La fertilité du sol et des eaux bienfaisantes y doivent tenir lieu de tous les travaux.

Des bœufs, des moutons, des porcs, des chèvres paissent jour et nuit dans les prairies

sans cesse renaissantes que la nature a formées à Madagascar. On n'y voit ni chevaux, ni buffles, ni chameaux, ni aucune espèce de bêtes de charge ou de monture, quoique tout annonce qu'elles y dussent prospérer.

On a cru trop légèrement que l'or et l'argent étoient des productions de l'isle. Mais il est prouvé que non loin de la baie d'Antongil, il se trouve des mines de cuivre assez abondantes, et des mines d'un fer très-pur dans l'intérieur des terres.

L'origine des Madecasses se perd, comme celles de la plupart de peuples, dans des fables extravagantes. Sont-ils indigènes ? ont-ils été transplantés ? C'est vraisemblablement ce qui ne sera jamais éclairci. Cependant on ne peut s'empêcher de penser qu'ils ne sont pas tous sortis d'une souche commune, quand on réfléchit aux différentes formes qui les distinguent.

Cette variété tient sans doute à la formation générale des isles. Toutes ont été liées à quelque continent dans les tems antérieurs à l'origine de la navigation, et en ont été séparées par ces bouleversemens qui ne se renouvellent que trop souvent. Si la rupture a été subite, l'isle ne vous offrira qu'une seule race d'hommes. Si les contrées adjacentes ont été menacées

long-tems avant le déchirement, alors le péril mit les differens peuples en mouvement. Chacun courut en tumulte vers le lieu où il se promettoit quelque sécurité. Cependant le terrible phénomène s'exécuta; et l'espace entouré d'eaux renferma des races qui n'avoient, ni la même couleur, ni la même stature, ni la même langue.

Tout porte à croire qu'il en a été ainsi à Madagascar. A l'Ouest de l'isle, on trouve un peuple appellé Quimosse, qui n'a communément que quatre pieds, et qui ne s'élève jamais à plus de quatre pieds quatre pouces. On le croit réduit à quinze mille ames. Il devoit être plus nombreux, avant la guerre meurtrière et malheureuse qui lui fit quitter ses premiers foyers. Forcé de s'expatrier, il se réfugia dans une vallée très-fertile et entourée de hauteurs escarpées, où il vit sans communication avec ses voisins. Lorsque ses anciens vainqueurs se réunissent pour l'attaquer dans cette position heureuse, il lâche un grand nombre de bœufs sur la croupe de ses montagnes. Les assaillans, qui n'avoient que ce butin en vue, s'emparent des troupeaux et quittent les armes pour les reprendre, lorsqu'ils peuvent encore réussir à former une confédération assez puissante pour

déterminer les Quimosses à acheter de nouveau la paix.

Cet expédient, qui convient aux foibles et timides Quimosses, ne conviendroit nullement à une nation puissante. Le souverain ou le ministre pusillanime qui achète la paix invite son ennemi à la guerre, et se fortifie de tout l'argent qu'il lui accorde et dont il s'affoiblit. C'est un mauvais politique, qui se conduit comme s'il ne lui restoit que quelques années à vivre, et qui se soucie fort peu de ce que l'empire deviendra après sa mort.

Madagascar est divisé en plusieurs peuplades, plus ou moins nombreuses, mais indépendantes les unes des autres. Chacune de ces foibles associations habite un canton qui lui est propre, et se gouverne elle-même par ses usages. Un chef, tantôt électif, tantôt héréditaire, et quelquefois usurpateur, y jouit d'une assez grande autorité. Cependant, il ne peut entreprendre la guerre que de l'aveu des principaux membres de l'état, ni la soutenir qu'avec les contributions et les efforts volontaires de ses peuples.

Le dépouillement des champs ensemencés, le vol des troupeaux, l'enlèvement des femmes et des enfans : telles sont les sources ordinaires

de leurs divisions. Ces peuples agrestes sont tourmentés de la rage de jouir par l'injustice et la violence, aussi vivement que les nations les plus policées. Leurs hostilités ne sont pas meurtrières ; mais les prisonniers deviennent toujours esclaves.

On n'a pas à Madagascar une idée fort étendue de ce droit de propriété, d'où dérive le goût du travail, le motif de la défense et la soumission au gouvernement. Aussi les peuples y montrent-ils peu d'attachement pour les lieux qui les ont vu naître. Des raisons de mécontentement, de convenance ou de nécessité, leur font aisément quitter leur demeure pour une autre contrée plus abondante ou plus éloignée de leurs ennemis. Souvent même, par pure inconstance, un Madécasse se choisit une autre patrie, pour en changer encore, lorsqu'il aura un nouveau caprice, ou qu'il craindra quelque châtiment pour un acte de fureur ou pour un larcin. Il est assuré de trouver par-tout des terres à cultiver. Jamais, elles ne sont partagées. C'est ordinairement la commune qui les ensemence et qui en partage ensuite les productions. Ainsi le droit civil est peu de chose dans ces régions : mais le droit politique y est encore moins étendu.

Quoique les Madécasses admettent confusément la doctrine, si répandue, des deux principes, ils n'ont point de culte. Ils ne soupçonnent pas l'existence d'une autre vie, et cependant ils croient aux revenans : mais doit-on chercher des idées mieux liées parmi des barbares qu'on n'en trouve chez les nations les plus éclairées? Le plus funeste de leurs préjugés est celui qui a établi des jours heureux et malheureux. On fait inhumainement mourir les enfans nés sous des hospices peu favorables. C'est une erreur cruelle qui empêche ou détruit la population.

Peu de nations supportent la douleur et les événemens fâcheux avec autant de patience que les Madécasses. La vue même de la mort, dont l'éducation ne les a pas accoutumés à redouter les suites, ne les trouble pas. Ils attendent avec une résignation qu'on a peine à comprendre le moment de leur destruction, si désespérant pour nous. C'est, peut-être, une consolation pour eux d'avoir la certitude qu'ils ne seront pas oubliés, lorsqu'ils auront cessé d'exister. Le respect pour les ancêtres est poussé très-loin dans ces régions sauvages. Il est ordinaire d'y voir des hommes de tous les âges aller pleurer sur le tombeau de leurs pères, et

eur demander des conseils dans les actions les plus intéressantes de la vie.

Ces Insulaires robustes et assez bien faits n'ont pas la même indifférence pour le présent que pour l'avenir. Comme ils ne sont jamais gênés dans leurs goûts par le frein de la morale ou de la religion, ni par cette police éclairée qui arrête les penchans de l'homme pour établir l'ordre de la société, ils sont tous entiers à leurs passions. Ils aiment avec transport les fêtes, le chant, la danse, les liqueurs fortes, et surtout les femmes. Tous les instans d'une vie oisive, sédentaire et abondante, s'écoulent dans les plaisirs des sens, refusés par la nature aux sauvages du Nord qui épuisent leurs facultés physiques dans la recherche des alimens nécessaires à leur misérable et précaire existence. Outre la compagne qu'ils épousent en cérémonie, les Madecasses prennent autant de concubines qu'ils peuvent en avoir. Le divorce est commun chez eux, quoique rien n'y soit plus rare que la jalousie. La plupart se tiennent même honorés d'avoir des enfans adultérins, quand ils sont de race blanche. L'illustration de l'origine fait passer sur l'irrégularité de la naissance.

On apperçoit un commencement de lumière

et d'industrie chez ces peuples. Avec de la soie, du coton, du fil d'écorce d'arbre, ils fabriquent quelques étoffes. L'art de fondre et de forger le fer ne leur est pas entièrement inconnu. Leurs poteries sont assez agréables. Dans plusieurs cantons, ils pratiquent la manière de peindre la parole par le moyen de l'écriture. Ils ont même des livres d'histoire, de médecine, d'astrologie sous la garde de leurs *Ombis*, qu'on a pris mal à-propos pour des prêtres, et qui ne sont réellement que des imposteurs qui se disent et peut-être se croient sorciers. Ces connoissances, plus répandues à l'Ouest que dans le reste de l'île, y ont été portées par des Arabes qui, de tems immémorial, y viennent trafiquer.

On a calomnié les Madecasses, lorsque sur un petit nombre d'actes isolés d'emportement et de rage, commis dans l'accès de quelque passion violente, on n'a pas craint d'accuser la nation entière de férocité. Ils sont naturellement sociables, vifs, gais, vains, et même reconnoissans. Tous les voyageurs, qui ont pénétré dans l'intérieur de l'île, y ont été accueillis, secourus dans leurs besoins, traités comme des hommes, comme des frères. Sur les côtes, où la défiance est communément

plus

plus grande, les navigateurs n'ont que rarement éprouvé des violences et des perfidies. Vingt-quatre familles Arabes, qui très-anciennement avoient usurpé l'empire dans la province d'Anossi, en ont long-tems joui sans trouble, et l'ont perdu en 1771, sans être ni chassées, ni massacrées, ni opprimées. Enfin la langue de ces Insulaires se prête aisément à l'expression des sentimens les plus tendres; et c'est un préjugé très-favorable de la douceur de leurs mœurs, de leur sociabilité.

V. *Conduite des Français à Madagascar. Ce qu'ils pouvoient et devoient y faire.*

Tel étoit Madagascar, lorsqu'en 1665, il y arriva quatre vaisseaux Français. Le corps qui les avoit expédiés étoit résolu à former un établissement solide dans cette île. Ce projet étoit sage, et l'exécution n'en devoit pas être fort coûteuse.

Toutes les colonies que les Européens ont établies en Amérique pour en obtenir des productions, ou au cap de Bonne-Espérance, dans les îles de France, de Bourbon, de Sainte-Hélène pour l'exploitation de leur commerce aux Indes, ont exigé des dépenses énormes, un très-long-tems et des travaux

considérables. Plusieurs de ces régions étoient entiérement désertes, et l'on ne voyoit dans les autres que des habitans qu'il n'étoit pas possible de rendre utiles. Madagascar offroit au contraire un sol naturellement fertile, et un peuple nombreux, docile, intelligent, qui n'avoit besoin que d'instruction pour seconder efficacement les vues qu'on se proposoit.

Ces insulaires étoient fatigués de l'état de guerre et d'anarchie où ils vivoient continuellement. Ils soupiroient après une police qui pût les faire jouir de la paix, de la liberté. Des dispositions si favorables ne permettoient pas de douter qu'ils ne se prêtassent facilement aux efforts qu'on voudroit faire pour leur civilisation.

Rien n'étoit plus aisé que de la rendre très-avantageuse. Avec des soins suivis, Madagascar devoit produire beaucoup de denrées convenables pour les Indes, pour la Perse, pour l'Arabie et pour le continent de l'Afrique. En y attirant quelques Indiens et quelques Chinois, on y auroit naturalisé tous les arts, toutes les cultures de l'Asie. Il étoit facile d'y construire des navires, parce que les matériaux s'y trouvoient de bonne qualité et en abondance; de les armer même, parce que

les hommes s'y montroient propres à la navigation. Toutes ces innovations auroient eu une solidité que les conquêtes des Européens n'auront pas aux Indes, où les naturels du pays ne prendront jamais nos loix, nos mœurs, notre culte, ni par conséquent cette disposition favorable qui attache les peuples à une domination nouvelle.

Une si heureuse révolution ne devoit pas être l'ouvrage de la violence. Un peuple brute, nombreux et brave n'auroit pas présenté ses mains aux fers dont une poignée de féroces étrangers auroient voulu le charger. C'étoit par la voie de la persuasion ; c'étoit par l'appât si séduisant du bonheur ; c'étoit par l'attrait d'une vie tranquille ; c'étoit par les avantages de notre police, par les jouissances de notre industrie, par la supériorité de notre génie, qu'il falloit amener l'île entière à un but également utile aux deux nations.

La législation qu'il convenoit de donner à ces peuples devoit être assortie à leurs mœurs, à leur caractère, à leur climat. Elle devoit s'éloigner en tout de celle de l'Europe, corrompue et compliquée par la barbarie des coutumes féodales. Quelque simple qu'elle fût, les points divers n'en pouvoient être proposés

que successivement, et à mesure que l'esprit de la nation se seroit éclairé, qu'il se seroit étendu. Peut-être même n'auroit-il pas fallu songer à y amener les hommes dont l'âge auroit fortifié les habitudes ; peut-être auroit-il fallu s'attacher uniquement aux jeunes gens qui, formés par nos institutions, seroient devenus, avec le tems, des missionnaires politiques qui auroient multiplié les prosélytes du gouvernement.

Le mariages des filles Madecasses avec les colons Français, auroit encore plus avancé le grand système de la civilisation. Ce lien, si cher et si sensible, auroit éteint ces distinctions odieuses qui nourrissent des haînes éternelles et qui séparent à jamais des peuples, habitant la même région, vivant sous les mêmes loix.

Il eût été contre toute justice, contre toute politique de prendre arbitrairement des terres pour y placer les nouvelles familles. On auroit demandé à la nation assemblée celles qui n'auroient pas été occupées ; et pour assurer plus de consistance à l'acquisition, le gouvernement en auroit donné un prix qui pût plaire à ces Insulaires. Ces champs, légitimement acquis, auroient eu pour la pre-

mière fois des maîtres. Le droit de propriété se seroit établi de proche en proche. Avec le tems, toutes les peuplades de Madagascar auroient librement adopté une innovation, dont aucun préjugé ne peut obscurcir les avantages.

Plus les colonies qu'il s'agissoit de fonder à Madagascar pouvoient réunir des genres d'utilité, mieux il falloit choisir les situations propres à les faire éclorre, à les multiplier, à les vivifier, à les conserver. Indépendamment d'un établissement qu'il étoit peut-être convenable de placer dans l'intérieur de l'île, pour obtenir de bonne heure la confiance des Madecasses; il étoit indispensable d'en former quatre sur les côtes. L'un à la baie de Saint-Augustin, qui auroit ouvert une communication facile au continent d'Afrique; le second à Louquez, où une chaleur vive et continue devoit faire prospérer toutes les plantes de l'Inde; le troisième au fort Dauphin, qu'une température douce et saine rendoit propre au bled et à la plupart des productions de l'Europe; le quatrième enfin à Tametave, la contrée la plus fertile la plus peuplée, la plus cultivée du pays. Cette dernière position méritoit même d'être

choisie pour être le chef-lieu de la colonie ; et voici pourquoi.

Il n'y a point de port connu à Madagascar. C'est une erreur de croire qu'il seroit possible d'en former un au fort Dauphin, en élevant un mole sur des récifs qui s'avancent dans la mer. Les travaux d'une si grande entreprise ne seroient pas seulement immenses ; la dépense en seroit encore inutile. Jamais un mole ne mettroit à l'abri des ouragans des vaisseaux que les montagnes elles-mêmes n'en garantissent pas. D'ailleurs, ce port factice, ouvert en partie à la fureur des vagues, auroit nécessairement peu d'étendue. Les navires n'y auroient point de chasse. Un seul démarré les feroit tous échouer ; et ils périroient sans ressource sur une côte où la mer est toujours agitée, où les sables sont mouvans par-tout.

Il n'en est pas ainsi à Tametave. La baie débarrassée de cette incommode barre qui s'étend sur toute la côte de l'Est de Madagascar, est très-spacieuse. Le mouillage y est bon. Les vaisseaux y sont à l'abri des plus fortes brises. Le débarquement y est facile. Il suffiroit de faire creuser l'espace d'une lieue et demie la grande rivière qui s'y jette, pour

faire arriver les plus gros bâtimens à l'étang de Nosse-Bé, où la nature a formé un excellent port. Au milieu est une île, dont l'air est très-pur et dont la défense seroit aisée. Cette position a cela d'heureux; qu'avec quelques précautions on en pourroit fermer l'entrée aux escadres ennemies.

Tels étoient les avantages que la compagnie de France pouvoit retirer de Madagascar. La conduite de ses agens ruina malheureusement ces brillantes espérances. Ils détournèrent sans pudeur une partie des fonds dont ils avoient l'administration; ils consumèrent en dépenses folles ou inutiles des sommes plus considérables; ils se rendirent également odieux, et aux Européens dont ils devoient encourager les travaux, et aux naturels du pays qu'il falloit gagner par la douceur et par des bienfaits. Les crimes et les malheurs se multiplièrent à un tel excès, qu'en 1670, les associés crurent devoir remettre au gouvernement une possession qu'ils tenoient de lui. Le changement de domination n'amena pas un meilleur esprit. La plupart des Français qui étoient restés dans l'île furent massacrés deux ans après. Ceux qui avoient échappé à cette mémorable boucherie,

s'éloignèrent pour toujours d'une terre qui étoit moins souillée par leur sang que par leurs forfaits.

La cour de Versailles a jetté de loin en loin quelques regards sur Madagascar, mais sans en sentir jamais vivement le prix. Il falloit que cette puissance perdît tout son commerce, et toute sa considération dans l'Inde, pour se pénétrer de l'importance d'une île dont la possession lui auroit vraisemblablement épargné ces calamités. Depuis cette funeste époque, on l'a vue occupée du desir de s'y établir. Les deux tentatives de 1770 et 1773, ne doivent pas l'avoir découragée, parce qu'elles ont été faites sans plan, sans moyens; et qu'au lieu d'y employer le superflu des habitans de Bourbon, hommes pacifiques, sages et acclimatés, on n'y a envoyé que des vagabonds ramassés dans les boues de l'Europe. Des mesures plus sages et mieux combinées la conduiront sûrement au but qu'elle se propose. Ce n'est pas seulement la politique qui veut qu'on se roidisse contre les difficultés inséparables de cette entreprise. L'humanité doit parler plus haut, plus énergiquement encore que l'intérêt.

Quelle gloire ce seroit pour la France de

retirer un peuple nombreux des horreurs de la barbarie ; de lui donner des mœurs honnêtes, une police exacte, des loix sages, une religion bienfaisante, des arts utiles et agréables ; de l'élever au rang des nations instruites et civilisées ! Hommes d'état, puissent les vœux de la philosophie, puissent les vœux d'un citoyen aller jusqu'à vous ! S'il est beau de changer la face du monde pour faire des heureux ; si l'honneur qui en revient appartient à ceux qui tiennent les rênes des empires ; sachez qu'ils sont comptables à leur siècle et aux générations futures, non-seulement de tout le mal qu'ils font, mais de tout le bien qu'ils pourroient faire et qu'ils ne font pas. Vous êtes jaloux d'une véritable gloire parmi vos contemporains ; et quelle plus grande gloire que celle que je vous propose ? Vous desirez que votre nom s'immortalise : songez que les monumens élevés en bronze sont plus ou moins rapidement détruits par le tems. Confiez le soin de votre réputation à des êtres qui se perpétueront, en se régénérant. Le marbre est muet ; l'homme parle. Faites-le donc parler de vous avec éloge. Si la corruption s'introduit dans la législation sage que vous aurez instituée, c'est

principale du Guzurate que devoient partir les ordres pour les établissemens subalternes ; c'étoit-là que devoient se réunir les différentes marchandises destinées pour l'Europe.

Le Guzurate forme une presqu'isle entre l'Indus et le Malabar. Il a soixante milles de long sur une largeur presque égale. Les montagnes d'Arva le séparent du royaume d'Agra. L'Indostan n'a pas de province où le sol soit aussi fertile, mieux arrosé, et coupé par un plus grand nombre de rivières. On desireroit qu'un vent du Sud, des plus violens, n'en embrasât pas le climat trois mois chaque année. Cette contrée jouissoit déjà de grands avantages, lorsqu'une colonie étrangère vint encore augmenter ses prospérités.

Dans le septième siècle, le dernier roi de Perse, de la dynastie des Sanasides, fut détrôné par les Mahométans. Plusieurs de ses sujets, mécontens du peuple vainqueur, se réfugièrent dans le Kohestan, d'où, cent ans après, ils descendirent à l'isle d'Ormuz. Bientôt ils firent voile pour l'Inde, et abordèrent heureusement à Diu. Peu satisfaits encore de cet asyle, ils se rembarquèrent; et les flots les poussèrent sur une plage riante, entre Daman et Bacaïm. Le prince qui donnoit des loix à ce

canton, ne consentit à les recevoir qu'à condition qu'ils dévoileroient les mystères de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armes, qu'ils parleroient l'idiôme du pays, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public sans voile, et qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, selon la pratique généralement reçue. Comme ces stipulations n'avoient rien de contraire au culte qu'ils professoient, les réfugiés les acceptèrent sans difficulté.

L'habitude du travail, contractée et perpétuée par une heureuse nécessité, les fit prospérer. Assez sages pour ne se mêler, ni du gouvernement, ni de la guerre, ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonspection et une grande aisance augmentèrent beaucoup leur nombre. Ils formèrent toujours, sous le nom de Parsis, un peuple séparé, par l'attention qu'ils eurent de ne point se mêler avec les Indiens, et par l'attachement aux principes religieux qui leur avoient fait quitter leur patrie. Ce sont ceux de Zoroastre : mais un peu altérés par le tems, par l'ignorance et par l'avidité des prêtres.

L'industrie, l'activité de ces nouveaux habitans, se communiquèrent à la nation hospitalière qui les avoit si sagement accueillis.

Le

Le sucre, le bled, l'indigo, d'autres productions furent naturalisées sur un sol que des rivières avoient jusqu'alors principalement couvert. On multiplia, on varia, on perfectionna les fruits et les troupeaux. Les campagnes de l'Inde offrirent, pour la première fois, ces haies, ces enclos, ces autres agrémens utiles et champêtres qui embellissent ou enrichissent quelques-unes de nos contrées. Les ateliers firent les mêmes progrès que les cultures. Le coton prit de plus belles formes, et la soie fut enfin mise en œuvre dans la province. L'accroissement des subsistances, des travaux et de la population, étendit, avec le tems, les relations extérieures.

L'éclat que jettoit le Guzurate excita l'ambition de deux puissances redoutables. Tandis que les Portugais le pressoient du côté de la mer par les ravages qu'ils faisoient, par les victoires qu'ils remportoient, par la conquête de Diu, regardé avec raison comme le boulevart du royaume; les Mogols, déjà maîtres du Nord de l'Inde, et qui brûloient d'avancer vers les contrées méridionales, où étoient le commerce et les richesses, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit

alors le Guzurate, sentit l'impossibilité de résister à la fois à deux ennemis si acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étoient séparées de ses états par des mers immenses, que d'une nation puissamment établie aux frontières de ses provinces. Cette considération le reconcilia avec les Portugais. Les sacrifices qu'il leur fit, les déterminèrent même à joindre leurs troupes aux siennes contre Akebar, dont ils ne redoutoient guère moins que lui l'activité et le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvoient se résoudre à combattre des Européens qui passoient pour invincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérans leur avoient causé, les peignoient aux soldats Mogols comme des hommes descendus du ciel ou sortis des eaux, d'une espèce infiniment supérieure aux Asiatiques en valeur, en génie et en connoissances. Déjà l'armée saisie de frayeur, pressoit ses généraux de la ramener à Delhy, lorsqu'Akebar, convaincu qu'un prince qui entreprend une grande conquête, doit lui-même commander ses troupes, vole à son camp. Il ne

craint pas d'assurer ses troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richesses, les délices, les chaleurs des Indes; et que la gloire de purger l'Asie de cette poignée de brigands, leur est réservée. L'armée rassurée, applaudit à l'empereur et marche avec confiance. La bataille s'engage. Les Portugais mal secondés par leurs alliés, sont enveloppés et taillés en pièces. Badur s'enfuit et disparoît pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empressent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau royaume devint en 1565, une province du vaste empire, qui doit bientôt envahir tout l'Indostan.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans sa force, fit jouir le Guzurate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Cette sécurité donna une nouvelle impulsion à tous les esprits. Toutes les facultés se développèrent; et l'on vit tous les genres d'industrie acquérir une perfection jusqu'alors inconnue. Il falloit un entrepôt où se réunissent tant de richesses; et ce fut Surate qui se mit en possession de cette utile prérogative.

VII. *Commencemens et progrès de Surate.*

Au commencement du treizième siècle, ce

n'étoit encore qu'un vil hameau, formé par des cabanes de pêcheurs, sur la rivière de Tapti, à quelques milles de l'Océan. L'avantage de sa position y attira quelques ouvriers et quelques marchands. Ils furent pillés trois ou quatre fois par des pirates; et ce fut pour arrêter ces incursions destructives, que fut construite, en 1524, une forteresse. La place acquit, à cette époque, une importance qui avoit beaucoup augmenté, lorsque les Mogols s'en rendirent maîtres. Comme c'étoit la seule ville maritime qui eût alors subi leur joug, ils contractèrent l'habitude de s'y pourvoir de toutes leurs consommations de luxe. De leur côté, les Européens qui n'avoient aucun des grands établissemens qu'ils ont formés depuis dans le Bengale et au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandises des Indes. Elles s'y trouvoient toutes rassemblées par l'attention qu'avoit eue Surate de former une marine supérieure à celle de ses voisins.

Ses vaisseaux, qui duroient des siècles, étoient la plupart de mille ou douze cents tonneaux. Ils étoient construits d'un bois très-dur qu'on appelle teck. Loin de lancer les bâtimens à l'eau, par des apprêts coûteux et des machines compliquées, on introduisoit dans

le chantier, comme nous l'avons pratiqué depuis, la marée qui les enlevoit. Les cordages faits de bourre de cocotier, étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres, mais ils avoient autant ou plus de solidité. Si leurs voiles de coton n'étoient ni aussi fortes, ni aussi durables que celles de lin et de chanvre, elles se plioient avec plus de facilité, et se déchiroient plus rarement. Au lieu de poix, ils employoient la gomme d'un arbre nommé damar, qui valoit autant ou mieux. La capacité de leurs officiers, quoique médiocre, étoit suffisante pour les mers, pour les saisons où ils naviguoient. A l'égard de leurs matelots, communément nommés lascars, les Européens les ont trouvés bons pour les voyages d'Inde en Inde. On s'en est même quelquefois servi, sans inconvénient, pour ramener, dans nos parages orageux, des navires qui avoient perdu leurs équipages.

Nous soupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes; et ils étoient connus, pratiqués dans cette partie de l'Asie. On y trouvoit de l'argent à bas prix, et des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les assurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une ressource très-

usitée. Il régnoit tant de bonne foi que les sacs, étiquetés et cachetés par les banquiers, circuloient des années entières, sans être ni comptés ni pesés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de s'enrichir par l'industrie. Celles de cinq à six millions n'étoient pas rares ; et il y en avoit de plus considérables.

VIII. *Mœurs des habitans de Surate.*

Elles étoient la plupart entre les mains des Banians. Ces négocians étoient renommés pour leur franchise. Quelques momens leur suffisoient pour terminer les affaires les plus importantes. Elles se traitoient généralement dans les bazards. Celui qui vouloit vendre annonçoit, en peu de mots et à voix basse, la valeur de sa marchandise. On lui répondoit en mettant une main dans la sienne, sous quelque voile. L'acheteur marquoit par le nombre des doigts qu'il plioit ou qu'il étendoit, ce qu'il prétendoit diminuer du prix demandé ; et le plus souvent le marché se trouvoit conclu, sans qu'on eût proféré une parole. Pour le ratifier, les contractans se prenoient une seconde fois la main ; et un accord fait avec cette simplicité étoit toujours inviolable. Si, ce qui

étoit infiniment rare, il survenoit des difficultés, ces hommes sages conservoient, dans les discussions les plus compliquées, une égalité et une politesse dont nous ne nous formerions pas aisément l'idée.

Leurs enfans qui assistoient à tous les marchés, se formoient de bonne heure à ces mœurs paisibles. A peine avoient-ils une lueur de raison, qu'ils étoient initiés dans tous les mystères du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur père. Quel contraste, quelle distance de cette éducation, à celle que nos enfans reçoivent; et cependant, quelle différence entre les lumières des Indiens, et les progrès de nos connoissances!

Les banians qui avoient quelques esclaves Abyssins, ce qui étoit rare chez des hommes si doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien singulière. Ils les élevoient comme s'ils eussent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laissoient pas seulement jouir des bénéfices; ils leur permettoient même d'en disposer en faveur de leurs descendans, lorsqu'ils en avoient.

La dépense des Banians ne répondoit pas à

leur fortune. Réduits par principes de religion à se priver de viandes et de liqueurs spiritueuses, ils ne vivoient que de fruits et de quelques ragoûts simples. On ne les voyoit s'écarter de cette économie que pour l'établissement de leurs enfans. Dans cette occasion un que, tout étoit prodigué pour le festin, pour la musique, la danse, les feux d'artifice. Leur ambition étoit de pouvoir se vanter de la dépense que leur avoient coûté ces noces. Elle montoit quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes même avoient du goût pour ces mœurs simples. Leur unique gloire étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour le lieu conjugal, venoit-elle de l'usage où l'on étoit de les engager dès l'âge le plus tendre. Le sentiment étoit à leurs yeux le point le plus sacré de leur religion. Jamais elles ne se permettoient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réserve n'auroit pas suffi à des maris qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux sexes. Ceux qui leur assuroient que ces manières si libres n'avoient aucune influence sur la conduite, ne les persuadoient pas. Ils répondoient, en secouant

la tête, par un de leurs proverbes, qui signifie que *si l'on approche le beurre trop près du feu, il est bien difficile de l'empêcher de fondre.*

Les Parsis, avec d'autres usages, avoient un caractère encore plus respectable. C'etoient des hommes robustes, bien faits et infatigables. Ils etoient propres à tous les travaux; mais ils excelloient sur tout dans la construction des vaisseaux et dans l'agriculture. Telles étoient leur douceur et leur droiture, qu'on ne les cita jamais devant le magistrat pour aucun acte de violence ou quelque engagement de mauvaise foi. La sérénité de leur ame se peignoit sur tous leurs traits, dans tous leurs regards; et une gaieté douce animoit toujours leur conversation. La poësie rimée les charmoit, et rarement parloient-ils même dans les affaires les plus sérieuses, autrement qu'en vers. Ils n'avoient point de temple: mais tous les matins et tous les soirs, ils s'assembloient sur le grand chemin ou auprès d'une fontaine pour adorer le soleil levant, le soleil couchant. La vue même du plus petit feu interrompoit toutes leurs occupations, et éleyoit leur ame tendre à la contemplation de cet astre bienfaisant. Au lieu de brûler les cadavres de leurs morts, comme les Indiens, ils les déposoient

dans des tours extrêmement élevées, où ils servoient de pâture aux oiseaux de proie. Leur prédilection pour les sectateurs de leur religion, ne les empêchoit pas d'être sensibles au malheur de tous les hommes : ils les secouroient avec générosité, et leur pitié s'étendoit jusqu'aux animaux. Une de leurs plus grandes passions étoit d'acheter des esclaves, de leur donner une éducation soignée, et de les rendre ensuite à la liberté. Leur nombre, leur union et leurs richesses, les rendirent quelquefois suspects au gouvernement : mais ces préjugés ne tinrent jamais long-tems contre la conduite paisible et mesurée de ce bon peuple. On ne pouvoit le blâmer que d'une saleté dégoûtante, sous les apparences d'une propreté recherchée, et de l'usage trop fréquent d'une boisson enivrante, qui lui étoit particulière. Tels étoient les Parsis, à leur arrivée aux Indes. Tels ils se conservèrent au milieu des révolutions qui bouleversèrent si souvent l'asyle qu'ils avoient choisi ; et tels ils sont encore.

Combien les Mogols s'éloignoient de ces mœurs pures et austères ? Ces Mahométans ne se virent pas plutôt en possession de Surate, qu'ils s'y embarquèrent en foule pour aller visiter la Mecque. Beaucoup de ces pélerins s'ar-

rètoient au port avant le voyage ; un plus grand nombre à leur retour. Les commodités, qui étoient plus multipliées dans cette fameuse cité que dans le reste de l'empire, y fixèrent même plusieurs des plus opulens. Leurs jours s'écouloient dans l'inaction ou dans les plaisirs. Le soin d'arquer leurs sourcils, d'arranger leur barbe, de peindre leurs ongles et l'intérieur de leurs mains, emportoit une partie de la matinée. Le reste du tems étoit employé à monter à cheval, à fumer, à boire du café ; à se parfumer, à se coucher sur des lits de rose, à entendre des histoires fabuleuses, et à cultiver le pavot, espèce d'exercice qui avoit pour eux de puissans attraits.

Les fêtes que ces hommes voluptueux se donnoient souvent, pour prévenir l'ennui d'une vie trop monotone, commençoient par une profusion étonnante de rafraîchissemens, de sucreries, de parfums les plus exquis. Des tours de force ou d'adresse, exécutés ordinairement par des Bengalis, suivoient ces amusemens tranquilles. Ils étoient remplacés par une musique, que des oreilles délicates auroient peut-être réprouvée, mais qui étoit du goût de ces Orientaux. La nuit, qu'ouvroient des feux d'artifice d'une lumière plus tendre que les

nôtres, étoit occupée par des danseuses, dont les bandes se succédoient plus ou moins souvent, suivant le rang ou la richesse de ceux qui les appelloient. Lorsque la satiété des plaisirs invitoit au repos, on faisoit entrer une espèce de violon, qui par des sons doux, uniformes et souvent répétés, provoquoit au sommeil. Les plus corrompus alloient se jetter dans les bras d'un jeune esclave Abyssin, et employoient des moyens connus dans ces contrées, pour prolonger cette jouissance infâme.

Jamais les femmes n'étoient admises à ces divertissemens; mais elles appelloient aussi des danseuses et se procuroient d'autres distractions. La préférence que leurs maris donnoient généralement à des courtisannes, étouffoit dans leur cœur tout sentiment d'affection pour eux, et par conséquent de jalousie entre elles. Aussi vivoient-elles dans une union assez étroite. C'étoit au point de se réjouir, lorsqu'on leur annonçoit une nouvelle compagne, parce que c'étoit une augmentation de société. Cependant elles avoient une grande influence dans les affaires importantes, et un Mogol se décidoit presque toujours par le conseil de son harem. Celles de ses épouses qui n'avoient point d'enfans, sortoient assez souvent pour visiter les

parens de leur sexe. Les autres auroient pu jouir de la même liberté, si elles n'avoient préféré l'honneur de leurs fils, singulièrement attachés à l'opinion qu'on a de la sagesse de leurs mères. Elles les élevoient elles-mêmes avec beaucoup de soin et de tendresse, et ne s'en séparoient jamais, pas même lorsqu'ils quittoient la maison paternelle.

Si la magnificence et les commodités pouvoient remplacer l'amour, les harems auroient été les demeures les plus délicieuses. Tout ce qui pouvoit procurer des sensations agréables, étoit prodigué dans ces retraites impénétrables pour des hommes. L'orgueil des Mogols avoit même réglé que les femmes qui y seroient admises en visite, recevroient la première fois des présens très-riches; et toujours un accueil accompagné des voluptés propres à ces climats. Les Européens, dont la familiarité avec l'autre sexe choquoit les préjugés Asiatiques, et que, pour cette raison, on croyoit d'une tribu très-inférieure, eurent rarement la liberté de pénétrer dans cette espèce de sanctuaire. Une d'elles, fort connue en Angleterre par ses talens, par ses graces et par son esprit d'observation, fut distinguée des autres. Les préférences qu'on accordoit à madame Draper, la

mirent à portée de tout voir, de tout examiner. Elle ne trouva pas à ces malheureuses créatures, qui vivoient emprisonnées, cet air dédaigneux ou embarrassé, que le peu de développement de leurs facultés auroit pu leur donner. Leurs manières lui parurent franches et aisées. Quelque chose de naïf et de touchant distinguoit leur conversation.

Quoique les autres nations, établies à Surate, n'outrassent pas, comme les Mogols, tous les genres de volupté, elles ne laissoient pas d'avoir des jouissances dans une ville où les édifices publics manquoient généralement de goût et de symétrie. Les maisons particulières n'avoient, à la vérité, aucune apparence : mais on voyoit dans toutes celles des hommes riches, des jardins remplis des plus belles fleurs ; des souterreins pratiqués contre les chaleurs étouffantes d'une partie de l'année ; des salons où jaillissoient, dans des bassins de marbre, des fontaines, dont la fraîcheur et le murmure invitoient à un doux sommeil.

Une des pratiques les plus universelles, étoit de se baigner ; et après le bain, de se faire masser ou pétrir, si l'on peut s'exprimer ainsi. Cette opération donnoit du ressort aux différentes parties du corps, et une circula-

tion facile à ses fluides. On se croyoit presque un nouvel être, après l'avoir éprouvée. L'espèce d'harmonie qu'elle rétablissoit dans toute la machine, étoit une sorte d'ivresse, source féconde des sensations les plus délicieuses. Cet usage étoit, dit-on, passé de la Chine aux Indes; et quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Sénèque paroissent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains, dans le tems où ils raffinoient sur tous les plaisirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, raffinèrent dans la suite sur tous les supplices.

IX. *Portrait des Balliadères, plus voluptueuses à Surate que dans le reste de l'Inde.*

Surate offroit un autre plaisir plus piquant peut-être. C'étoit celui que procuroient ses danseuses ou *Balliadères*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais.

Elles étoient réunies en troupes dans des séminaires de volupté. Les sociétés de cette espèce les mieux composées, sont consacrées aux pagodes riches et fréquentées. Leur destination est de danser dans les temples aux grandes solemnités, et de servir aux plaisirs

des brames. Ces prêtres, qui n'ont pas fait le vœu artificieux et imposteur de renoncer à tout; pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat et le mariage. Il n'attentent pas au droit d'autrui par l'adultère : mais ils sont jaloux des danseuses, dont ils partagent et le culte et les vœux avec leurs dieux, jusqu'à ne permettre jamais, sans répugnance, qu'elles aillent amuser les rois et les grands.

On ignore comment cette institution singulière s'est formée. Il est vraisemblable qu'un brame qui avoit sa concubine ou sa femme, s'associa d'abord avec un autre brame, qui avoit aussi sa concubine ou sa femme; mais qu'à la longue, le mêlange d'un grand nombre de brames et de femmes occasionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réunissez dans un seul cloître des célibataires des deux sexes, et vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes et des femmes.

Il est vraisemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes et de femmes, la jalousie s'éteignit, et que les femmes virent sans peine le nombre de leurs semblables se

multiplier, et les hommes, le nombre des brames s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il est vraisemblable que pour pallier aux peuples le scandale d'une vie si licencieuse, toutes ces femmes furent consacrées au service des autels. Il ne l'est pas moins que les peuples se prêtèrent d'autant plus volontiers à cette espèce de superstition, qu'elle renfermoit dans une seule enceinte les desirs effrénés d'une troupe de moines, et mettoit ainsi leurs femmes et leurs filles à l'abri de la séduction.

Il est vraisemblable qu'en attachant un caractère sacré à ces espèces de courtisannes, les parens virent sans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maison paternelle, pour entrer dans ce séminaire, d'où les femmes surannées pouvoient retourner sans honte dans la société : car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne consacre, aucune vertu qu'elle n'avilisse. La notion d'un être absolu est, entre les mains des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux dieux, parce qu'elle est bonne; mais elle est bonne, parce qu'elle plaît aux dieux.

Il ne restoit plus aux brames qu'un pas à faire pour porter l'institut à sa dernière perfection : c'étoit de persuader aux peuples qu'il étoit agréable aux dieux, honnête et saint, d'épouser une balliadère de préférence à toute autre femme, et de faire solliciter comme une grace spéciale le reste de leurs débauches.

Il est des troupes moins choisies dans les grandes villes pour l'amusement des hommes riches, et d'autres pour leurs femmes. De quelque religion, de quelque caste qu'on soit, on peut les appeller. Il y a même de ces troupes ambulantes, conduites par de vieilles femmes, qui d'élèves de ces sortes de séminaires en deviennent à la fin les directrices.

Par un contraste bizarre, et dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme et d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre musique militaire, et qui aux Indes se nomme *Tam*. Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses, tandis que les balliadères, échauffées par le desir de plaire et par les

odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes.

Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons, et les cadences de ces ballets; tout respire cette passion, et en exprime les voluptés et les fureurs.

Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses : l'art et la richesse de leur parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs long cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs.

Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs brasselets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines; et des voyageurs attestent que cette parure qui choque au premier coup-d'œil, est d'un agrément qui plaît et relève tous les autres ornemens, par le charme de la symmétrie, et d'un effet inexplicable mais sensible avec le tems.

Rien n'égale sur-tout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger,

joints ensemble et bouclés par derrière. Ces étuits sont si polis et si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps, sans applatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans. C'est-là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté singulière. Ce voile qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les molles ondulations, il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impression de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des balliadères. On résiste difficilement à leur séduction. Elles obtiennent même la préférence sur ce belles Cachemiriennes, qui remplissent les serrails de l'Indostan, comme les Géorgiennes et les

Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan et de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisannes exercées.

X. *Etendue du commerce de Surate. Révolutions qu'il a éprouvées.*

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à déchoir en 1664. Le fameux Sevagi la saccagea, et en emporta ving-cinq à trente millions. Le pillage eût été infiniment plus considérable, si les Anglais et les Hollandais n'avoient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eue de fortifier leurs comptoirs; et si le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'insulte. Cette perte inspira des précautions. On entoura la ville de murs, pour prévenir un pareil désastre. Il étoit réparé, lorsque les Anglais arrêtèrent en 1686, par une coupable et honteuse avidité, tous les bâtimens que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage, qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des bran-

ches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut presque réduit à ses richesses naturelles.

D'autres pirates ont depuis infesté ses parages, et troublé à diverses reprises ses expéditions. Ses caravanes même, qui transportoient les marchandises à Agra, à Delhy, dans tout l'empire, n'ont pas été toujours respectées par les sujets des rajas indépendans, qu'on trouve sur différentes routes. On avoit imaginé autrefois un moyen singulier pour la sûreté de ces caravanes : c'étoit de les mettre sous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race sacrée chez les peuples qu'on avoit à craindre. Lorsque ces brigands approchoient pour piller, le gardien menaçoit de se donner la mort s'ils persistoient dans leur résolution ; et si l'on ne cédoit pas à ses remontraces, il se la donnoit effectivement. Les hommes irreligieux, que le respect pour un sang révéré de leur nation n'avoit pas arrêtés, étoient excommuniés, dégradés, exclus de leur caste. La crainte de ces peines rigoureuses enchaînoit quelquefois l'avarice ; mais depuis que tout est en combustion dans l'Indostan, aucune considération n'y peut éteindre la soif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate est encore une ville de grand commerce. Le Guzurate verse dans ses magasins, le produit de ses innombrables manufactures. Une grande partie est transportée dans l'intérieur des terres; le reste passe, par le moyen d'une navigation suivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandises les plus connues, sont les douttis, grosse toile écrue qui se consomme en Perse, en Arabie, en Abyssinie, sur la côte orientale de l'Afrique, et les toiles bleues qui ont la même destination, et que les Anglais et les Hollandais placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaie à carreaux bleus et blancs, qui servent de mante en Arabie et en Turquie. Il y en a de grossières, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or, pour l'usage des gens riches.

Les toiles blanches de Barokia, si connues sous le nom de Baftas. Comme elles sont d'une finesse extrême, elles servent pour le caftan d'été des Turcs et des Persans. L'espèce de mousseline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, se fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les

couleurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles de Coromandel; on s'en habille en Perse, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes et des couvertures.

Les gazes de Barrapour; les bleues servent en Perse et en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, et les rouges à celui des gens plus distingués. Les Juifs, à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en servent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de soie et de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or et d'argent. Si leur prix n'étoit pas si considérable, elles pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leur dessin, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu: mais c'est à quoi l'on ne regarde guère dans les serrails de Turquie et de Perse, où s'en fait la consommation.

Quelques étoffes purement de soie, appellées tapis. Ce sont des pagnes de plusieurs couleurs, fort recherchées dans l'Est de l'Inde. Ils s'en fabriqueroit davantage, si l'obligation d'y employer des matières étrangères, n'en augmentoit trop le prix.

Les

Les chaales, draps très-légers, très-chauds et très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, et l'on y mêle des fleurs et des rayures. Ils servent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perse, et dans les contrées de l'Inde où le froid se fait sentir. On fait avec cette laine précieuse des turbans d'une aune de large, et d'un peu plus de trois aunes de long, qui se vendent jusqu'à mille écus. Quoiqu'elle soit mise quelquefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages sortent de Cachemire même.

Indépendamment de la quantité prodigieuse de coton que Surate emploie dans ses manufactures, elle en envoie annuellement sept ou huit mille balles au moins dans le Bengale. La Chine, la Perse et l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorsque la récolte est très-abondante. Si elle est médiocre, tout le superflu va sur le Gange, où le prix est toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ses exportations, des porcelaines de la Chine; des soies de Bengale et de Perse; des mâtures et du poivre de Malabar; des gommes, des dattes, des fruits secs, du cuivre, des perles,

de Perse ; des parfums et des esclaves d'Arabie ; beaucoup d'épiceries des Hollandais ; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clinquailleries des Anglais : la balance lui est si favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent vingt-cinq ou vingt-six millions. Le profit augmenteroit de beaucoup, si la source des richesses de la cour de Delhy n'étoit pas détournée.

Cette balance cependant ne pourroit jamais redevenir aussi considérable qu'elle l'étoit, lorsqu'en 1668 les Français s'établirent à Surate. Leur chef se nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine Française ; qui avoit vieilli au service de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme qui s'étoit rendu agréable à l'empereur du Japon, en avoit obtenu la permission de bâtir dans l'île où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maison pour le compte de ses maîtres. Ce bâtiment devint un château, sans aucune défiance des naturels du pays, qui n'entendent rien aux fortifications. Ils surprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, et instruisirent la cour de ce qui se passoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de sa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raisonnable pour sa

justification, il fut traité avec beaucoup de sévérité et de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe ; on lui mit un bonnet et un habit de fou ; on l'exposa en cet état à la risée publique, et il fut chassé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avoit embrassés ; et un motif de vengeance l'attacha à la compagnie Française, dont il devint l'agent.

XI. *Entreprises des Français sur l'île de Ceylan et sur Saint-Thomé. Leur établissement à Pondichery.*

Surate où on l'avoit fixé, ne remplissoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établissement principal. Il en trouvoit la position mauvaise. Il gémissoit d'être obligé d'acheter sa sûreté par des soumissions. Il voyoit du désavantage à négocier en concurrence avec des nations plus riches, plus instruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelqu'un des lieux où croissent les épiceries, sans quoi il croyoit impossible qu'une compagnie pût se soutenir. La baie de Trinquemalé dans l'île de Ceylan lui parut réunir tous ces avantages, et il y conduisit une forte escadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe sous

les ordres de Lahaye, et dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire qu'on pouvoit s'y fixer sans blesser les droits des Hollandais, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le souverain de l'île, avec qui l'on avoit un traité.

Tout cela pouvoit être vrai, mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement une entreprise qu'il falloit brusquer. On se laissa intimider par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, et qui ne pouvoit pas avoir ordre de hasarder une action. La disette et les maladies firent périr la majeure partie des équipages et des troupes de débarquement. On laissa quelques hommes dans un petit fort qu'on avoit bâti, et où ils furent bientôt réduits à se rendre. Avec le reste on alla chercher des vivres à la côte de Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs; et le désespoir fit attaquer Saint-Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville long-tems florissante, avoit été bâtie il y avoit plus d'un siècle par les Portugais. Le roi de Golconde ayant conquis le Carnate, ne vit pas sans chagrin dans des mains étrangères une place de cette importance. Il la

fit attaquer en 1662 par ses généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique considérables et bien conservées, n'arrêtèrent pas les Français qui les emportèrent d'assaut en 1672. Ils s'y virent bientôt investis, et forcés deux ans après de se rendre ; parce que les Hollandais qui étoient en guerre avec Louis XIV, joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier évènement auroit achevé de rendre inutile la dépense que le gouvernement avoit faite en faveur de la compagnie, si Martin n'avoit été du nombre des négocians envoyés sur l'escadre de Lahaye. Il recueillit les débris des colonies de Ceylan et de Saint-Thomé, et il en peupla la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit nouvellement cédée, et qui devenoit une ville, lorsque la compagnie conçut les plus belles espérances d'un nouvel établissement qu'on eut occasion de former dans l'Inde.

XII. *Les Français sont appellés à Siam. Description de ce royaume.*

Quelques prêtres des missions étrangères avoient prêché l'évangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale et par leur conduite.

Simples, doux, humains, sans intrigue et sans avarice, ils ne s'étoient rendus suspects ni au gouvernement, ni aux peuples ; ils leur avoient inspiré du respect et de l'amour pour les Français en général, pour Louis XIV en particulier.

Un Grec d'un esprit inquiet et ambitieux, nommé Constantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au prince, et en peu de tems il étoit parvenu à l'emploi de principal ministre, ou barcalon, charge à-peu-près semblable à celle de nos anciens maires du palais.

Phaulcon gouvernoit despotiquement le peuple et le roi. Ce prince étoit foible, valétudinaire et sans postérité. Son ministre forma le projet de lui succéder, peut-être même celui de le détrôner. On sait que ces entreprises sont aussi faciles et aussi communes dans les pays soumis aux despotes, qu'elles sont difficiles et rares dans les pays où le prince règne par la justice ; dans les pays où son autorité a pour principes, pour mesure et pour règle, des loix fondamentales et immuables, dont la garde est confiée à des corps de magistrature éclairés et nombreux. Là, les ennemis du souverain se montrent les ennemis de la nation. Là, ils se trou-

vent arrêtés dans leurs projets par toutes les forces de la nation ; parce que, en s'élevant contre le chef de l'état, ils s'élèvent contre les loix qui sont les volontés communes et immuables de la nation.

Phaulcon imagina de faire servir les Français à son projet, comme quelques ambitieux s'étoient servis auparavant d'une garde de six cents Japonois, qui avoient disposé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684 des ambassadeurs en France pour y offrir l'alliance de son maître, des ports aux négocians Français ; et pour y demander des vaisseaux et des troupes.

La vanité fastueuse de Louis XIV tira un grand parti de cette ambassade. Les flatteurs de ce prince digne d'éloges, mais trop loué, lui persuadèrent que sa gloire répandue dans le monde entier lui attiroit les hommages de l'Orient. Il ne se borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire usage des dispositions du roi de Siam en faveur de la compagnie des Indes, et plus encore en faveur des missionnaires. Il fit partir une escadre sur laquelle il y avoit plus de jésuites que de négocians ; et dans le traité qui fut conclu entre les deux rois, les ambassadeurs

de France dirigés par le jésuite Tachard, s'occupèrent beaucoup plus de religion que de commerce.

La compagnie avoit cependant conçu les plus grandes espérances de l'établissement de Siam, et ces espérances étoient fondées.

Ce royaume, quoique coupé par une chaîne de montagnes qui va se réunir aux rochers de la Tartarie, est d'une fertilité si prodigieuse, qu'une grande partie des terres cultivées y rend deux cents pour un. Il y en a même, qui, sans les travaux du laboureur, sans le secours de la semence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz. Moissonné comme il est venu, sans soin et sans attention, ce grain abandonné, pour ainsi dire, à la nature, tombe et meurt dans le champ où il est né, pour se réproduire dans les eaux du fleuve qui traverse le royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée sur la terre où les fruits soient en aussi grande abondance, aussi variés, aussi sains que dans cette terre délicieuse. Elle en a qui lui sont particuliers; et ceux qui lui sont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une saveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre toujours chargée de ces trésors

sans cesse renaissans, couvre encore sous une légère superficie, des mines d'or, de cuivre, d'aimant, de fer, de plomb et de calin, cet étain si recherché dans toute l'Asie.

Le despotisme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages. Un prince corrompu par sa puissance même, opprime du fond de son serrail par ses caprices, ou laisse opprimer par son indolence les peuples qui lui sont soumis. A Siam, il n'y a que des esclaves et point de sujets. Les hommes y sont divisés en trois classes. Ceux de la première composent la garde du monarque, cultivent ses terres, travaillent aux ateliers de son palais. La seconde est destinée aux travaux publics, à la défense de l'état. Les derniers servent les magistrats, les ministres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'est élevé à un emploi distingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainsi les gages des grandes places sont bien payés à la cour de Siam; parce que ce n'est pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux sont inscrits dès l'âge de seize ans dans des registres. A la première sommation, chacun doit se rendre au poste qui lui est

assigné, sous peine d'être mis aux fers, ou condamné à la bastonnade.

Dans un pays où les hommes doivent six mois de leur travail au gouvernement sans être payés ni nourris, et travaillent les autres six mois pour gagner de quoi vivre toute l'année : dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des personnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux, qui sont la richesse des jardins du monarque et des grands, ne croissent pas impunément chez les particuliers. Si les soldats envoyés pour la visite des vergers, y trouvent quelque arbre dont les productions soient précieuses, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du despote ou de ses ministres. Le propriétaire en devient le gardien ; et quand le tems de cueillir les fruits est arrivé, il en est responsable, sous des peines ou des traitemens sévères.

C'est peu que les hommes y soient esclaves de l'homme, ils le sont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de son palais sont traités avec des honneurs et des soins extraordinaires. Les moins distingués ont quinze esclaves à leur service, continuellement occupés à leur couper

de l'herbe, des bananes, des cannes à sucre. Ces animaux, qui ne sont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il mesure plutôt sa puissance sur leur nombre, que sur celui de ses provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres et dans les jardins pour les dévaster, à moins qu'on ne se rédime de cette vexation par des présens continuels. Personne n'oseroit fermer son champ aux éléphans du roi, dont plusieurs sont décorés de titres honorables et élevés aux premières dignités de l'état.

Ces horreurs nous révoltent : mais avons-nous le droit de ne pas y ajouter foi, nous qui nous vantons de quelque philosophie et d'un gouvernement plus doux, et qui cependant vivons dans un empire, où le malheureux habitant de la campagne est jeté dans les fers s'il ose faucher son pré ou traverser son champ pendant l'appariade ou la ponte des perdrix ; où il est obligé de laisser ronger le bois de sa vigne par des lapins et ravager sa moisson par des biches, des cerfs, des sangliers ; et où la loi l'enverroit aux galères, s'il avoit eu la témérité de frapper du fouet ou du bâton un de ces animaux voraces ?

Tant d'espèces de tyrannies font que les Siamois détestent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart se dérobent à l'oppression en fuyant dans les forêts, où ils mènent une vie sauvage, cent fois préférable à celle des sociétés corrompues par le despotisme. Cette désertion est devenue si considérable, que, depuis le port de Mergui jusqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers sans trouver la moindre population, dans des plaines immenses, bien arrosées, dont le sol est excellent, et où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays est abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qu'y avoient successivement formées toutes les nations situées à l'Est de l'Asie. Cet empressement tiroit son origine du commerce immense qui s'y faisoit. Tous les historiens attestent qu'au commencement du seizième siècle, il arrivoit tous les ans un très-grand nombre de vaisseaux dans ses rades. La tyrannie qui commença peu de tems après, anéantit successivement les mines, les manufactures, l'agriculture. Avec elles disparurent

les négocians étrangers, les nationaux même. L'état tomba dans la confusion et dans la langueur qui en est la suite. Les Français, à leur arrivée, le trouvèrent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général, pauvre, sans arts, soumis à un despote qui voulant faire le commerce de ses états, ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornemens et de marchandises de luxe qui se consommoient à la cour et chez les grands étoient tirés du Japon. Les Siamois avoient un respect extrême pour les Japonois, un goût exclusif pour leurs ouvrages.

XIII. *Avantage que les Français pouvoient tirer de Siam. Fautes qui les en privèrent.*

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, et il le falloit cependant pour donner quelque débit aux productions de l'industrie française. Si quelque chose pouvoit amener le changement, c'étoit la religion chrétienne que les prêtres des missions étrangères avoient annoncée avec succès : mais les jésuites trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, et abusant de leur faveur à la cour, se firent haïr, et cette haine retomba sur leur religion. Des églises furent bâties avant qu'il y eût des chrétiens.

On fonda des maisons religieuses, et on révolta ainsi le peuple et les Talapoins. Ce sont des moines ; les uns solitaires, les autres intrigans. Ils prêchent au peuple les dogmes et la morale de Sommonacodom. Ce législateur des Siamois fut long-tems honoré comme un sage, et il a été honoré depuis comme un Dieu, ou comme une émanation de la divinité, un fils de dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ses yeux pour le donner à un pauvre auquel il n'avoit rien à donner. Une autre fois il donna sa femme. Il commandoit aux astres, aux rivières, aux montagnes : mais il avoit un frère qui le contrarioit beaucoup dans ses projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, et crucifia lui-même ce malheureux frère. Cette fable avoit indisposé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié ; et ils ne pouvoient révérer Jésus-Christ, parce qu'il étoit mort du même genre de supplice que le frère de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas possible de porter des marchandises à Siam, on pouvoit travailler à en inspirer peu-à-peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, et se servir de celui qu'on trouvoit en ce moment, pour

ouvrir des liaisons avec tout l'Orient. La situation du royaume entre deux golfes où il occupe cent soixante lieues de côtes sur l'un, et environ deux cents sur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers. La forteresse de Bankok, bâtie à l'embouchure du Menan, qu'elle avoit remise aux Français, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire à la Chine, aux Philippines, dans tout l'Est de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, et l'un des meilleurs d'Asie, qu'on leur avoit aussi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte de Coromandel, sur-tout pour le Bengale. Il leur assuroit une communication avantageuse avec les royaumes de Pégu, d'Ava, d'Aracan, de Lagos, pays plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, et de la poudre d'or. Tous ces états offrent, de même que Siam, l'arbre d'où découle cette gomme précieuse avec laquelle les Chinois et les Japonois composent leur vernis; et quiconque possédera le commerce de cette denrée, en fera un très-lucratif à la Chine et au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établissemens tout formés, qui ne coûtoient rien

à la compagnie, et qui pouvoient mettre dans ses mains une grande partie du commerce de l'Orient ; elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe, de l'ivoire, du bois de teinture semblable à celui qu'on coupe à la baie de Campêche, beaucoup de casse, cette quantité de peaux de buffle et de daim qu'y alloient chercher autrefois les Hollandais. On auroit pu y cultiver le poivre, et peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, et que le malheureux habitant de Siam indifférent à tout ne réussissoit à rien.

Les Français ne s'occupèrent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les officiers, les troupes, les jésuites n'entendoient rien au commerce : ils ne songeoient qu'aux conversions, et à se rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal secouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ses desseins, ils furent entraînés dans sa chûte ; et les forteresses de Mergui et de Bankok, défendues par des garnisons Françaises, furent reprises par le plus lâche de tous les peuples.

XIV. *Vues des Français sur le Tonquin et la Cochinchine. Description de ces deux contrées.*

Pendant le peu de tems que les Français furent établis à Siam, la compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle se flattoit de pouvoir négocier avec sûreté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avoient pris soin d'instruire il y avoit environ sept siècles. Le théisme y domine. C'est la religion de Confucius, dont les dogmes et les livres y sont révérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas, comme à la Chine, le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les loix, l'opinion et les rites. Aussi, quoique le Tonquin ait le même législateur; il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui règnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'industrie et l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût et sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses souverains et des étrangers; soit qu'il y ait dans son caractère un fonds d'inquiétude; soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la

morale des Chinois qui a éclairé le peuple, n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que soit le cours des lumières, qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation; il faut toujours que l'un et l'autre se perfectionnent à la fois et de concert, sans quoi les états sont exposés aux plus grandes révolutions. Aussi, dans le Tonquin, voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent, et des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces dissentions; et le mal doit empirer, jusqu'à ce que les sujets aient forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres aient achevé d'abrutir leurs sujets. Les Portugais, les Hollandais qui avoient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, s'étoient vus forcés d'y renoncer. Les Français ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négocians particuliers de Madras qui aient suivi, abandonné et repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre et des soies communes, les seules marchandises de quelque importance que fournisse le pays.

La Cochinchine étoit trop voisine de Siam pour ne pas attirer aussi l'attention des Fran-

çais ; et il est vraisemblable qu'ils auroient cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la sagacité de prévoir ce que cet état naissant devoit devenir un jour. L'Europe doit à un voyageur philosophe le peu qu'elle sait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoissances se réduisent.

Lorsque les Français arrivèrent dans ces contrées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi-siècle, qu'un prince du Tonquin fuyant devant son souverain qui le poursuivoit comme un rebelle, avoit franchi, avec ses soldats et ses partisans, le fleuve qui sert de barrière entre le Tonquin et la Cochinchine. Les fugitifs aguerris et policés, chassèrent bientôt des habitans épars, qui erroient sans société policée, sans forme de gouvernement civil, et sans autres loix que celles de l'intérêt mutuel et sensible qu'ils avoient à ne point se nuire réciproquement. Ils y fondèrent un empire sur la culture et la propriété. Le riz étoit la nourriture la plus facile et la plus abondante : il eut les premiers soins des nouveaux colons. La mer et les rivières attirèrent des habitans sur leurs bords, par une profusion d'excellent poisson. On éleva des animaux domestiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en

aider au travail. On cultiva les arbres les plus nécessaires, tels que le cotonnier, pour se vêtir. Les montagnes et les forêts, qu'il n'étoit pas possible de défricher, donnèrent du gibier, des métaux, des gommes, des parfums et des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux, de moyens et d'objets de commerce. On construisit les cent galères qui défendent constamment les côtes du royaume.

Tous ces avantages de la nature et de la société étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, un caractère humain, dont il est en partie redevable aux femmes; soit que l'ascendant de ce sexe tienne à sa beauté, ou que ce soit un effet particulier de son assiduité au travail et de son intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des sociétés, les femmes sont les premières à se policer. Leur foiblesse même, et leur vie sédentaire, plus occupée de détails variés, et de petits soins, leur donnent plutôt ces lumières et cette expérience, ces attachemens domestiques qui sont les premiers instrumens et les liens les plus forts de la sociabilité. C'est peut-être pour cela qu'on voit chez plusieurs peuples sauvages les femmes chargées des premiers

objets de l'administration civile, qui sont une suite de l'économie domestique. Tant que l'état n'est qu'une espèce de ménage, elles gouvernent l'un et l'autre. C'est alors sans doute que les peuples sont les plus heureux, surtout quand ils vivent sous un climat où la nature n'a presque rien laissé à faire aux hommes.

Tel est celui qu'habitent les Cochinchinois. Aussi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de sa police un bonheur qu'on ne sauroit trop lui envier dans le progrès d'une société plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendians. Tout le monde a droit d'y vivre dans son champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maison de la peuplade où il se trouve, s'assied à table, mange, boit, se retire, sans invitation, sans remercîment, sans question. C'est un homme; dès-lors il est ami, parent de la maison. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curiosité; mais il seroit reçu avec la même bonté.

Ce sont les suites et les restes du gouvernement des six premiers rois de la Cochinchine, et du contrat social qui se fit entre la nation et son conducteur, avant de passer le fleuve qui sépare les Cochinchinois du Tonquin. C'é-

toient des hommes las d'oppression. Ils prévirent un malheur qu'ils avoient éprouvé, et voulurent se prémunir contre les abus de l'autorité, qui, d'elle-même, transgresse ses limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple et le courage de se révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juste, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre où ils s'étoient sauvés ensemble. Ils ne leur demanda jamais qu'une seule rétribution annuelle et volontaire, pour l'aider à défendre l'état contre le despote Tonquinois, qui les poursuivit long-tems au-delà du fleuve qu'ils avoient mis entr'eux et sa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieusement observé durant plus d'un siècle, sous cinq ou six successeurs de ce brave libérateur : mais il s'est enfin altéré et corrompu. Cet engagement réciproque et solemnel se renouvelle encore tous les ans, à la face du ciel et de la terre, dans une assemblée générale de la nation, qui se tient en plein champ, où le plus ancien préside, où le roi n'assiste que comme un particulier. Ce prince honore et protège encore l'agriculture : mais sans donner l'exemple du labourage, comme ses ancêtres.

En parlant de ses sujets, il dit encore : *Ce sont mes enfans* ; mais ils ne le sont plus. Ses courtisans se sont appellés ses esclaves, et lui ont donné le titre fastueux et sacrilège de *roi du ciel.* Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant lui que des insectes rampans sur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines, a desséché l'agriculture. Il a méprisé le toit simple et modeste de ses pères ; il a voulu un palais. On en a creusé l'enceinte, d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des murailles de ce palais, le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un despote. Bientôt on ne le verra plus sans doute ; et l'invisibilité qui caractérise la majesté des rois de l'Orient, fera succéder le tyran au père de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts ; et le nom d'administration des finances ne tardera pas à remplacer celui de législation civile, et de contrat social. Les tributs ne sont plus des offrandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont surprendre au palais du roi, le privilège de piller les provinces. Avec de l'or, ils achètent à la fois le droit du crime et de l'impunité : ils corrompent les courti-

Du thé noir et mauvais, qui sert à la consommation du peuple.

De la cannelle si parfaite, qu'on la paie trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceylan. Il y en a peu ; elle ne croît que sur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, et du fer si pur, qu'on le forge sortant de la mine, sans le faire fondre.

De l'or, au titre de vingt-trois karats. Il y est plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui est plus ou moins parfait, selon qu'il est plus ou moins résineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette résine, sont communément tirés du cœur de l'arbre ou de sa racine. On les nomme calumbac, et ils sont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les conserve avec un soin extrême dans des boëtes d'étain, pour qu'ils ne séchent pas. Quand on veut les employer, on les broie sur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui se vend au moins cent francs la livre, est porté en Perse, en Turquie et en Arabie. On l'y

emploie à parfumer les habits, et même dans les grandes occasions, les appartemens, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre destination. C'est un usage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la considération, lui présentent à fumer; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la conversation commence à languir, arrive le sorbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'étranger se lève pour s'en aller, on lui présente une cassolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée sous sa barbe, qu'on parfume d'eau-rose.

Quoique les Français, qui ne pouvoient guère porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon et du souffre, à la Cochinchine, eussent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il falloit le suivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits sur les marchandises envoyées en Europe, ou qui se seroient vendues dans l'Inde, auroient fait disparoître cet inconvénient. Mais il n'est plus tems de revenir sur ses pas. La probité et la bonne-foi, qui sont essentiellement la base d'un commerce actif et solide, disparoissent

de ces contrées autrefois si florissantes, à mesure que le gouvernement y devient arbitraire, et par conséquent injuste. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs, que dans ceux des états voisins dont on connoît à peine l'existence.

Quoi qu'il en soit de ces observations, la compagnie Française chassée de Siam, et n'espérant point de s'établir aux extrémités de l'Asie, commença de regretter son comptoir de Surate, où elle n'osoit plus se montrer depuis qu'elle en étoit sortie sans payer ses dettes. Elle avoit perdu le seul débouché qu'elle connût alors pour ses draps, son plomb, son fer; et elle éprouvoit des embarras continuels dans l'achat des marchandises que demandoient les fantaisies de la métropole, ou qu'exigeoient les besoins des colonies. En faisant face à ses engagemens, elle eût pu recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol, qui desiroit une plus grande concurrence dans sa rade, et qui auroit préféré les Français aux Anglais, à qui la cour avoit vendu le privilège de ne payer aucun droit d'entrée, l'en pressa souvent. Soit défaut de probité, d'intelligence, ou de

moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'étoit couverte. Toute son attention se bornoit à se fortifier à Pondichery, lorsqu'elle vit ses projets arrêtés par une guerre sanglante dont l'origine étoit éloignée.

XV. *Les Français perdent et recouvrent Pondichery, leur principal établissement.*

Les barbares du Nord, qui avoient renversé l'empire Romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pousser leurs conquêtes, et qui maintint chaque état dans ses limites naturelles. La ruine des loix féodales, et les changemens qui en furent les suites nécessaires, sembloient annoncer, pour une seconde fois, l'établissement d'une sorte de monarchie universelle : mais la puissance Autrichienne, affoiblie par la grandeur même de ses possessions, et par la distance où elles étoient les unes des autres, ne réussit pas à renverser les boulevarts qui s'élevoient contre elle. Après un siècle de travaux, d'espérances et de revers, elle fut réduite à céder son rôle à une nation que ses forces, sa position et son activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu et Mazarin

commencèrent cette révolution par leurs intrigues. Turenne et Condé l'achevèrent par leurs victoires. Colbert l'affermit par la création des arts, et par tous les genres d'industrie. Si Louis XIV, qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de son siècle, que comme celui qui représenta sur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer l'usage de sa puissance et le sentiment de sa supériorité, il est difficile de prévoir jusqu'où il auroit poussé sa fortune. Sa vanité nuisit à son ambition. Après avoir plié ses sujets à ses volontés, il voulut y assujettir ses voisins. Son orgueil lui suscita plus d'ennemis, que son ascendant et son génie ne pouvoient lui procurer d'alliés et de ressources. Le goût qu'il sembloit prendre aux flatteries de ses panégyristes et de ses courtisans, qui lui promettoient l'empire universel, servit plus que l'étendue même de son pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête et d'une servitude générales. Les pleurs et les satyres de ses sujets protestans dispersés par un fanatisme tyrannique, mirent le comble à la haine que ses succès et l'abus de ses prospérités avoient inspirée.

Le prince d'Orange, esprit juste, ferme,

profond, doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition, devint le centre de tant de ressentimens, qu'il fomentoit depuis longtems par ses négociations et ses émissaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'histoire ait conservé le souvenir, et la France fut par-tout et constamment triomphante.

Elle ne fut pas aussi heureuse en Asie qu'en Europe. Les Hollandais essayèrent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays, qui ne pouvoient être jamais contraints de le restituer. Le prince Indien, auquel ils s'adressèrent, ne fut pas tenté par l'argent qu'on lui offrit, de se prêter à cette perfidie. *Les Français*, répondit-il constamment, *ont acheté cette place, il seroit injuste de les en déloger.* Ce que ce raja refusoit de faire, fut exécuté par les Hollandais eux-mêmes. Ils assiégèrent la place en 1693, et furent forcés de la rendre à la paix de Riswick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient prise.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, et y conduisit les affaires de la compagnie avec la sagesse, l'intelligence et la probité qu'on attendoit de lui. Cet habile et vertueux négociant attira de nouveaux colons

à Pondichery, et il leur en fit aimer le séjour, par le bon ordre qu'il y fit régner, par sa douceur et par sa justice. Il sut plaire aux princes voisins, dont l'amitié étoit nécessaire à une colonie foible et naissante. Il choisit ou forma des sujets excellens, qu'il envoya dans les différens marchés d'Asie, et chez les différens princes. Il avoit persuadé aux Français, qu'étant arrivés les derniers dans l'Inde, s'y trouvant sans force, et n'y ayant aucune espérance d'être secourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réussir qu'en y donnant une idée avantageuse de leur caractère. Il leur fit perdre ce ton léger et méprisant, qui rend si souvent leur nation insupportable aux étrangers. Ils furent doux, modestes, appliqués. Ils surent se conduire selon le génie des peuples, et suivant les circonstances. Ceux qui ne se bornoient pas aux emplois de la compagnie, répandus dans les différentes cours, y apprirent à connoître les lieux où se fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandises les plus précieuses, et enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.

Préparer de loin des succès à la compagnie, par l'opinion qu'il donnoit des Français, par

le soin de lui former des agens, par les connoissances qu'il faisoit prendre, et par le bon ordre qu'il savoit maintenir dans Pondichery, où se rendoient de jour en jour de nouveaux habitans : c'étoit le seul service que Martin pouvoit rendre, mais ce n'étoit pas assez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès son berceau de maladies visiblement mortelles.

XVI. *Décadence de la compagnie de France. Causes de son dépérissement.*

Ses premières opérations eurent pour but d'établir un grand empire à Madagascar. Un seul armement y porta seize cent quatre-vingt-huit personnes, à qui on avoit fait espérer un climat délicieux, une fortune rapide, et qui n'y trouvèrent que la famine, la discorde et la mort.

Un commencement si ruineux dégoûta d'une entreprise à laquelle on ne s'étoit porté que par une espèce de mode, ou par complaisance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligations de leur souscription avec l'exactitude nécessaire dans les affaires de commerce. Le gouvernement, qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquième des sommes qui seroient versées dans les caisses de la compa-

gnie, et qui n'avoit dû y fournir jusqu'alors que deux millions, tira encore en 1668 deux millions du trésor public, dans l'espérance de soutenir son ouvrage. Il poussa quelque tems après la générosité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

Ce sacrifice de la part du ministère n'empêcha pas que la compagnie ne se vît réduite à concentrer ses opérations à Surate et à Pondichery. Il lui fallut abandonner ses établissemens de Bantam, de Rajapour, de Tilseri, de Mazulipatnam, de Bender-Abassi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs ne fussent trop multipliés, qu'il n'y en eût même plusieurs de mal placés; mais ce ne furent pas ces raisons qui les firent proscrire. Il n'y eut que l'impuissance absolue de les soutenir, qui les fit déserter.

Bientôt après, il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux régnicoles et aux étrangers de faire, pendant cinq ans, le commerce des Indes sur les vaisseaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendroit; et à condition que les marchandises en retour seroient déposées dans ses magasins, vendues avec les siennes, et lui paieroient un droit de cinq pour cent. L'empressement du

public à profiter de ces facilités, fit tout espérer aux directeurs de la multiplication des petits profits qu'on feroit continuellement sans courir de risque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils retiroient de cet arrangement, que blessés des bénéfices considérables que faisoient les négocians libres, obtinrent, au bout de deux ans, qu'il leur seroit permis de redonner à leur privilège toute son étendue.

Pour soutenir ce monopole avec quelque bienséance, il falloit des fonds. En 1684, la compagnie fit ordonner par le gouvernement, à tous les associés, de donner, comme par supplément, le quart de la valeur de leur intérêt, sous peine aux actionnaires qui ne fourniroient pas l'appel, de voir passer leurs droits entiers à ceux qui paieroient à leur place, après leur avoir remboursé le quart de leur capital. Soit humeur, soit raison, soit impuissance, un grand nombre de personnes ne nourrirent pas leurs actions, qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire; et à la honte de la nation, il se trouva des hommes assez barbares ou assez injustes, pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient si déshonorant mit en état

d'expédier quelques vaisseaux pour l'Asie, mais de nouveaux besoins se firent bientôt sentir. Cette situation cruelle, et qui empiroit sans cesse, fit imaginer de redemander aux actionnaires en 1697, les répartitions de dix et de vingt pour cent, qui avoient été faites en 1687 et en 1691. Une proposition si extraordinaire révolta tous les esprits. Il fallut recourir à la voie déja usée des emprunts. Plus on les multiplioit et plus ils devenoient onéreux, parce que le paiement étoit toujours moins assuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent et de crédit, le vuide de la caisse la mettoit dans l'impossibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui, sans cet encouragement, ne travaille pas et ne fait pas travailler. Cette impuissance réduisoit à rien les ventes françaises. Il est prouvé que depuis 1664 jusqu'en 1684, c'est-à-dire dans l'espace de vingt ans, elles ne s'élevèrent pas en totalité au-dessus de 9,100,000 livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des administrateurs, des agens de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée ni bien surveillée. On avoit pris sur les capitaux, des dividendes qui ne devoient sortir que des bénéfices. Le plus brillant et le moins heureux

des règnes avoit servi de modèle à une société de négocians. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus sûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Asie.

La sanglante guerre de 1689 ajouta aux calamités de la compagnie par les succès mêmes de la France. Des essaims de corsaires sortis de différens ports du royaume, désolèrent par leur activité et par leur courage, le commerce de la Hollande et de l'Angleterre. Dans leurs innombrables prises, se trouva une quantité prodigieuse de marchandises des Indes : elles se répandirent à vil prix. La compagnie qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéramens qui pussent la tirer de ce précipice. Elle n'en imagina aucun qui pût se concilier avec l'intérêt des armateurs ; et le ministre ne jugea pas devoir sacrifier des hommes utiles, à un corps qui depuis si longtems le fatiguoit de ses besoins et de ses murmures.

Après tout, la compagnie avoit bien d'autres causes d'inquiétude. Les financiers lui avoient montré une haine ouverte : ils la traversoient, ils la gênoient continuellement. Appuyés par ces vils associés, qu'ils ont en tout tems à la

cour,

cour, ils tentèrent, sous le spécieux prétexte de favoriser les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en prenant une conduite opposée aux principes de Colbert, et en révoquant les édits les plus solemnels : mais les traitans trouvèrent des expédiens pour rendre inutiles des privilèges qu'on ne vouloit pas abolir; et sans en être dépouillée, la compagnie cessa d'en jouir.

On surchargea successivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il se passoit rarement six mois, sans qu'on vit paroître des réglemens qui autorisoient, qui proscrivoient l'usage de ces marchandises. C'étoit un flux, un reflux continuels de contradictions dans une partie d'administration qui auroit exigé des principes réfléchis et invariables. Toutes ces variations firent penser à l'Europe que le commerce s'établiroit, se fixeroit difficilement dans un empire où tout dépend des caprices d'un ministre et des intérêts de ceux qui gouvernent.

La conduite d'une administration ignorante et corrompue; la légéreté, l'impatience des actionnaires; la jalousie intéressée de la finance; l'esprit oppresseur du fisc; d'autres causes encore avoient préparé la chûte de la compa-

gnie. Les malheurs de la guerre pour la succession d'Espagne, précipitèrent sa ruine.

Toutes les ressources étoient épuisées. Les plus confians ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre, que si par un bonheur inespéré, on réussissoit à expédier quelques foibles bâtimens, ils ne fussent arrêtés en Europe ou aux Indes, par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puissans motifs déterminèrent la compagnie, en 1707, à consentir que de riches négocians envoyassent leurs propres vaisseaux dans l'Inde, sous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice sur les marchandises qu'ils rapporteroient, et qu'elle auroit le droit de prendre sur ces navires l'intérêt que ses facultés lui permettroient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier et exclusif de son privilège à quelques armateurs de Saint-Malo; mais sous la réserve du même indult, qui depuis quelques années lui conservoit un reste de vie.

Cette situation désespérée ne l'empêcha pas de solliciter en 1714 le renouvellement de son privilège, qui alloit expirer, et dont elle avoit joui un demi-siècle. Quoiqu'elle n'eût plus rien

de son capital et que ses dettes s'élevassent à dix millions, il lui fut accordé une prorogation de dix ans par un ministère qui ne savoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit à prendre des mesures plus raisonnables. Ce nouvel arrangement fut traversé par la plus incroyable révolution qui soit jamais arrivée dans les finances du royaume. La cause et les effets en seront mieux saisis par ceux qui remonteront avec nous aux époques les plus reculées de la monarchie.

XVII. *Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers tems de la monarchie.*

On ignore absolument de quelle manière les premiers Gaulois fournissoient aux différens besoins des confédérations dont ils étoient membres. Sous la domination Romaine, leurs descendans donnèrent pour toute contribution le cinquième du fruit de leurs arbres, la dîme du produit de leurs moissons en nature.

L'invasion des Francs fit disparoître cet impôt, sans le remplacer par d'autres. Pour fournir à ses dépenses particulières et même aux besoins publics, le souverain n'avoit de revenu que celui de ses terres, qui étoient

vastes et nombreuses. On y voyoit des bois, des étangs, des haras, des troupeaux, des esclaves sous la direction d'un administrateur actif, chargé de maintenir l'ordre, d'animer les travaux, de faire naître l'abondance. La cour alloit vivre successivement dans ces domaines, uniquement employés en productions utiles, et ce qu'elle ne consommoit pas étoit vendu pour d'autres usages. C'étoit le peuple qui fournissoit les charriots nécessaires pour les voyages du prince, et les grands qui le logeoient et le nourrissoient. On lui faisoit à son départ, un présent plus ou moins considérable; et ce témoignage d'amour devint une imposition, sous le nom de droit de gîte, lorsque les chefs de l'état se dégoûtèrent d'une vie si errante. Avec ces foibles ressources, et quelques secours toujours très-légers, que les assemblées de la nation accordoient rarement dans le champ de mars, les rois ne laissèrent pas de bâtir de magnifiques églises, de fonder de riches évêches, de repousser des ennemis puissans, de faire des conquêtes importantes.

Au commencement du huitième siècle, le maire du palais, Charles Martel, jugea ces fonds insuffisans pour la défense du royaume

violemment attaqué par les Sarrasins, redoutables par leur nombre, par leur valeur et par leurs victoires. Il parut à ce fameux dépositaire de l'autorité royale, qu'une guerre contre les infidèles devoit être soutenue par des biens sacrés ; et sans aucun de ces ménagemens auxquels il a fallu recourir depuis, qui même ont été souvent employés sans succès, il s'empara des richesses ecclésiastiques qui étoient immenses. Si le clergé se flatta que la paix le rétabliroit dans ses possessions, les événemens trahirent ses espérances. Les monarques restèrent les maîtres des plus riches évêchés ; les grands, des meilleures abbayes; et les simples gentils-hommes, des bénéfices moins considérables. Ce furent des fiefs qui obligeoient leurs possesseurs, ou si l'on veut, leurs usurpateurs, à un service militaire proportionné à leur importance. On ne les tint d'abord qu'à vie : mais ils devinrent héréditaires dans la décadence de la famille de Charlemagne. Alors, ils entrèrent dans la circulation, comme toutes les autres propriétés. On les donna, on les vendit, on les partagea. Une cure servoit souvent de dot à une jeune personne qui en affermoit la dîme et le casuel.

Les premiers rois de la troisième race se

laissèrent persuader qu'il étoit de leur religion et de leur justice de rendre au sanctuaire ce qu'on lui avoit ravi. Le sacrifice étoit d'autant plus grand, que ces princes ne pouvoient attendre aucun secours d'une nation morcelée qui ne s'assembloit plus ; qu'il ne leur restoit de leur ancien domaine que ce qui s'étoit trouvé situé dans l'enceinte du territoire borné qui étoit resté immédiatement soumis à leurs ordres, lorsque le gouvernement étoit devenu totalement féodal. Ce furent les Juifs qui, le plus souvent, remplirent le vuide que ces révolutions avoient occassionné dans les caisses royales.

Trente-sept ans après la mort du Messie, Titus attaqua et prit Jérusalem. Il périt, durant le siége, des milliers de Juifs ; un grand nombre furent faits esclaves et le reste de la nation se dispersa. Une partie passa dans les Gaules, où elle éprouva des traitemens divers, suivant le tems et les circonstances.

Quelquefois, les Juifs achetèrent le droit de former dans l'état un peuple isolé. Ils avoient alors des tribunaux particuliers, un sceau qui leur étoit propre, des cimetières hors les murs des villes, des synagogues où il ne leur étoit permis de prier qu'à voix basse, un signe

sur leurs habits qui ne permettoit pas de les méconnaître.

Si de tems en tems on vouloit les forcer de se faire chrétiens, plus souvent encore il leur étoit défendu de l'être. Un Juif, qui changeoit de religion, tomboit en forfaiture. Ses biens étoient confisqués. On le dépouilloit de tout, parce qu'on perdoit pour l'avenir le droit de l'accabler de taxes.

Ordinairement, on livroit la nation aux usures de ces hommes pervers : mais dans quelques occasions, toute liaison avec eux étoit interdite. La loi défendoit de prendre des Juifs pour domestiques, de tenir d'eux aucune ferme, d'accorder sa confiance à leurs médecins, de nourrir ou même d'élever leurs enfans.

On les accusa souvent d'avoir empoisonné les puits, d'avoir égorgé des enfans, d'avoir crucifié un homme le jour remarquable du saint vendredi. L'or, l'or seul pouvoit les justifier de tant d'atrocités, également destituées de vérité et de vraisemblance.

La tyrannie leur donna souvent des fers. Leurs personnes, leurs biens, leurs meubles : tout appartenoit au seigneur du lieu où ils habitoient. Il pouvoit les poursuivre, s'ils

changeoient de domicile ; et le souverain lui-même n'avoit pas le droit de les retenir, lorsqu'ils étoient réclamés. C'étoit un effet dans le commerce ; on vendoit ces sortes d'esclaves avec la terre, ou même séparément, plus ou moins, selon qu'ils avoient des talens et de l'industrie.

Il arriva qu'on les obligeoit de se racheter. Ces ames basses auroient préféré une servitude qui ne les empêchoit pas de s'enrichir à une indépendance qui devoit les dépouiller de leurs richesses : mais on ne leur laissoit pas la liberté du choix. Il falloit expirer dans les supplices, ou tirer des entrailles de la terre les trésors qu'ils y avoient cachés.

Lorsque ces sangsues insatiables avoient dévoré la substance de l'état entier, on leur faisoit regorger leurs rapines, et on les chassoit. Pour obtenir la permission de recommencer leurs brigandages, elles sacrifioient une partie de l'or qu'elles avoient sauvé de leur naufrage, et se servoient de l'autre, pour regagner plus encore qu'on ne leur avoit ôté.

Quoique les barons eussent tous plus ou moins de part aux vexations dont on accabloit les Juifs; les rois, dont cette nation perverse dépendoit plus spécialement, en tiroient toujours

le principal avantage. C'est avec cette funeste et odieuse ressource qu'ils soutinrent quelque tems une autorité foible et contestée. Dans la suite, l'abus des monnoies leur fournit de nouveaux secours.

Les gouvernemens anciens étoient bien éloignés de faire un profit sur les monnoies. C'étoit toujours l'état qui faisoit la dépense de leur fabrication. On ignore quelle est la nation qui perçut la première un droit sur cet instrument universel d'échanges. Si la France donna ce funeste exemple, les rois de la première et de la seconde race dûrent tirer peu d'avantages de cette pernicieuse innovation, parce que les paiemens se faisoient, comme chez les Romains, avec des métaux qu'on donnoit au poids, et que les espèces n'étoient connues que dans les détails du commerce. Cet usage diminua beaucoup dans la suite; et les rois n'en furent que plus portés à augmenter un impôt qui leur devenoit de jour en jour plus avantageux. Ils allèrent bientôt plus loin, et ils se permirent la plus grande des infidélités, celle d'altérer les monnoies, au gré de leur caprice ou selon leurs besoins. C'étoient des refontes continuelles, c'étoient des alliages toujours impurs.

Ce fut avec ces odieux secours ; avec le revenu d'un territoire excessivement borné ; avec quelques fiefs, qui devenoient vacans ou qu'on confisquoit ; avec des offrandes volontaires, et que pour cette raison on appelloit dons de *bienveillance* ; avec quelques droits qu'on exerçoit sur les barons, mais qui étoient plutôt des marques de supériorité que de vrais impôts : ce fut avec ces moyens que la couronne se soutint, qu'elle s'agrandit même tout le tems qu'elle n'eut pour ennemis que des vassaux plus foibles qu'elle. Alors les guerres ne duroient que des semaines ; les armées n'étoient pas nombreuses ; le service se faisoit gratuitement ; les dépenses de la cour étoient si bornées que jusqu'au funeste règne de Charles VI, elles ne passèrent jamais 94,000 livres.

Mais aussitôt que l'épidémie des croisades eut entraîné les Français loin de leurs frontières ; aussitôt que des ennemis étrangers se portèrent en force sur la France, il fallut des fonds réguliers et considérables. Les rois auroient bien voulu ordonner eux-mêmes ces contributions. Plus d'une fois, ils le tentèrent. La réclamation des gens éclairés les avertit de leurs usurpations, et les révoltes des peuples les forcèrent d'y renoncer. Il

fallut reconnoître que cette autorité appartenoit à la nation assemblée, et n'appartenoit qu'à elle. Ils jurèrent même, à leur sacre, que ce droit sacré, inaliénable, seroit à jamais respecté; et ce serment eut quelque force durant plusieurs siècles.

Tout le tems que la couronne n'avoit eu d'autre revenu que le produit de son domaine, c'étoient ses sénéchaux, ses baillis qui, chacun dans leur département, étoient chargés du recouvrement des deniers publics; ensorte que l'autorité, la justice, et la finance se trouvoient réunies dans la même main. Il fallut établir un nouvel ordre de choses, lorsque les impositions devinrent générales dans le royaume. Soit que les taxes portassent sur la personne ou sur les maisons des citoyens; soit qu'on leur demandât le cinquième ou le dixième de leurs récoltes, le cinquantième ou le centième de leurs biens meubles et immeubles; soit qu'on fît d'autres combinaisons plus ou moins heureuses : c'étoit une nécessité d'avoir des agens, pour recueillir ces différens tributs; et le malheur de l'état voulut qu'on les allât chercher en Italie, où l'art de pressurer les peuples avoit déjà fait des progrès immenses.

Ces financiers connus sous le nom de Lombards, ne tardèrent pas à montrer un génie fertile en inventions frauduleuses. On essaya cent fois inutilement de mettre quelque frein à leur insatiable cupidité. Un abus réprimé, se trouvoit à l'instant remplacé par un abus d'un autre genre. Si l'autorité poursuivoit quelquefois avec rigueur ces odieux brigands, ils trouvoient un appui certain dans des hommes puissans dont ils avoient acheté le crédit. A la fin cependant, le désordre fut poussé si loin, qu'aucune protection ne les put sauver. On confisqua les avances ruineuses que ces pernicieux étrangers avoient faites au gouvernement et aux particuliers; on les dépouilla des immenses trésors qu'ils avoient entassés, et ils furent bannis du royaume, où jamais ils n'auroient dû être admis. Après leur expulsion, les états généraux, qui ordonnoient les subsides, se chargèrent d'en faire la levée; et cet arrangement continua jusqu'à Charles VII, qui le premier se permit d'établir un impôt sans le consentement de la nation, et qui s'appropria le droit de les faire tous percevoir par ses délégués.

Sous le règne de Louis XII, le revenu public, qui s'étoit accru par degrés, fut porté

à 7,650,000 livres. Le marc d'argent valoit alors onze livres, et le marc d'or cent trente. Cette somme représentoit trente-six de nos millions actuels.

A la mort de François I, le fisc recevoit 15,730,000 livres. A quinze francs le marc d'argent et à cent soixante-cinq le marc d'or: c'étoit cinquante-six de nos millions. Sur cette somme, il falloit prélever 60,416 livres 3 sols 4 deniers pour les rentes perpétuelles créées par ce prince, et qui au denier douze représentoient un capital de 725,000 livres. C'étoit une innovation. Ce n'est pas que quelques-uns de ses prédécesseurs n'eussent connu la funeste ressource des emprunts; mais c'étoit toujours sous la caution de leurs agens, et l'état n'étoit jamais engagé.

Quarante ans de guerres civiles, de fanatisme, de déprédations, de crimes et d'anarchie, plongèrent les finances du royaume dans un désordre dont il n'y avoit qu'un Sully qui pût les tirer. Ce ministre économe, éclairé, vertueux, appliqué, courageux, éteignit pour sept millions de rentes, diminua les impositions de trois millions, et laissa à l'état vingt-six millions, grevés seulement de 6,025,666 livres 2 sols 6 deniers de rente.

Toutes charges déduites, il entroit donc vingt millions dans le trésor royal. 15,500,000 liv. suffisoient pour les dépenses publiques, et les réserves étoient de 4,500,000 livres. L'argent valoit alors 22 livres le marc.

La retraite forcée de ce grand homme, après la fin tragique du meilleur des rois, fut une calamité qu'il faut déplorer encore. La cour s'abandonna d'abord à des profusions qui n'avoient point d'exemple dans la monarchie; et les ministres formèrent dans la suite des entreprises, que les forces de la nation ne comportoient pas. Ce double principe d'une confusion certaine, ruina de nouveau le fisc. En 1661, les impositions montèrent à 84,222,096 livres : mais les dettes absorboient 52,377,172 livres. Il ne restoit par conséquent pour les dépenses publiques que 31,844,924 liv. somme évidemment insuffisante pour les besoins de l'état. Telle étoit la situation des finances, lorsque l'administration en fut confiée à Colbert.

Ce ministre, dont le nom est devenu si fameux chez toutes les nations, porta en 1683, qui fut la dernière année de sa vie, les revenus du monarque qu'il servoit à 116,873,476 livres. Les charges ne montoient

qu'à 23,375,274 livres. Il entroit par conséquent dans les coffres du roi 93,498,202 liv. L'argent valoit alors 28 livres 10 sols 10 deniers le marc. On est réduit à regretter que la funeste passion de Louis XIV pour la guerre, que son goût désordonné pour toutes les dépenses qui avoient de l'éclat, aient privé la France d'une partie des avantages qu'elle pouvoit se promettre d'un si grand administrateur.

Après la mort de Colbert, les affaires retombèrent dans le chaos, d'où son application et ses talens les avoient fait sortir. La France jetta encore quelque éclat au-dehors: mais le dépérissement de son intérieur devenoit tous les jours plus grand. Les finances, administrées sans ordre et sans principes, furent la proie d'une foule de traitans avides. Ils se rendirent nécessaires par leurs brigandages même, et parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confusion, l'usure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées d'intérêt, les aliénations du domaine et des impositions, des engagemens impossibles à tenir, la création des rentes et des charges, les privilèges, les exemptions de toute espèce: cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent

la suite déplorable et inévitable des mauvaises administrations qui se succédèrent presque sans interruption.

Le discrédit devint bientôt universel. Les banqueroutes se multiplièrent. L'argent disparut. Le commerce fut anéanti. Les consommations diminuèrent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers passèrent chez l'étranger. Le peuple n'eut, ni nourriture, ni vêtement. La noblesse fit la guerre sans appointemens et engagea ses possessions. Tous les ordres de l'état, accablés sous le poids des taxes, manquoient du nécessaire. Les effets royaux étoient dans l'avilissement. Les contrats sur l'Hôtel-de-Ville ne se vendoient que la moitié de leur valeur, et les papiers moins privilégiés perdoient infiniment davantage. Louis XIV sur la fin de ses jours, eut un besoin pressant de huit millions. Il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de reseriptions. C'étoit emprunter à quatre cent pour cent.

Une usure si criante ne révoltoit pas. L'état avoit, il est vrai, 115,389,074 livres de revenu: mais les charges en emportoient 82,859,504 livres; et il ne restoit pour les dépenses du gouvernement que 32,529,570 livres à 30 liv.

10 sols 6 deniers le marc. Encore tous ces fonds étoient-ils consommés d'avance pour plus de trois années.

Tel étoit le désordre des affaires, lorsque le premier septembre 1715, le duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les vrais amis de ce grand prince desiroient qu'il assemblât les états généraux. C'étoit un moyen infaillible de conserver, d'augmenter même la faveur publique, alors ouvertement déclarée pour lui. Quelques mesures qu'eût prises la nation pour sortir de l'état de crise, où les dissipations du règne précédent l'avoient précipitée, on n'auroit pu lui rien imputer. Philippe se prêtoit sans effort à cet expédient. Malheureusement, les perfides confidens qui avoient usurpé trop d'empire sur ses pensées, réprouvèrent un projet où leurs intérêts particuliers ne se trouvoient pas. Il fut abandonné.

Alors, quelques grands, révoltés du despotisme sous lequel gémissoit la France, et ne voyant point de jour à l'ébranler, eurent l'idée d'une banqueroute entière, qu'ils croyoient propre à tempérer l'excès du pouvoir absolu. La manière, dont ils la concevoient, étoit singulière.

Dans leur plan, la couronne n'est pas élective, elle n'est pas héréditaire. C'est un fidéicommis, fait par la nation entière à une maison, pour en jouir de mâle en mâle, d'aîné en aîné, tant que la famille existera. D'après ce principe, un roi de France ne tient rien de celui auquel il succède. Il arrive, à son tour, au trône, en vertu du droit que lui donne sa naissance, et nullement par représentation. Dès-lors, les engagemens de ses prédécesseurs ne le lient pas. La loi primordiale qui lui donne le sceptre, veut que la substitution soit pure, franche, libre de toute obligation.

Ces hommes hardis vouloient qu'un édit des plus solennels consacrât aux yeux de l'Europe des maximes qui leur paroissoient incontestables, et les conséquences décisives qu'ils en tiroient. Ils pensoient que la connoissance de ces vérités détourneroit les étrangers et les citoyens de prêter leurs capitaux à un gouvernement qui ne pourroit donner aucune solidité à leurs créances. La cour devoit dès-lors être réduite à ses revenus. Quelques considérables qu'ils fussent, c'étoit une nécessité que les caprices des souverains s'arrêtassent; que les entreprises dispendieuses des ministres devins-

sent moins longues et plus rares; que les favoris et les maîtresses missent quelques bornes à leur insatiable cupidité.

Sans adopter une politique qui leur paroissoit devoir mener les princes à la tyrannie, quelques administrateurs opinoient à décharger la couronne de ses dettes, quelle que fût leur origine. Leur cœur ne soutenoit pas le cruel spectacle d'une nation aimable, aigrie par les vexations de tous les genre qu'elle avoit éprouvées pendant quarante ans; qui succomboit sous l'énorme fardeau de sa misère actuelle; qui étoit désespérée de prévoir que l'avenir, cette grande ressource des infortunés, ne porteroit aucun soulagement à ses maux et les aggraveroit peut être. Les créanciers de l'état, qui ne faisoient pas la millième partie des citoyens, qui n'étoient connus la plupart que par leurs rapines, dont les plus honnêtes devoient une partie de leur aisance au fisc, intéressoient moins ces administrateurs. Dans la fâcheuse nécessité d'immoler une partie de la nation à l'autre, c'étoit les prêteurs qu'ils opinoient à sacrifier.

Le régent, après quelques irrésolutions, se refusa à une violence qu'il jugeoit devoit imprimer une tache ineffaçable sur son administra-

tion. Il préféra un examen sévère des engagemens publics à une banqueroute flétrissante dont il croyoit pouvoir éviter l'éclat.

Un bureau de révision, établi le 7 décembre 1715, réduisit six cens millions d'effets au porteur à deux cent cinquante millions de billets d'état; et cependant après cette opération, la dette nationale s'élevoit à 2,062,138,001 livres.

L'énormité de ces engagemens fit adopter au mois de mars 1716, l'idée d'une chambre de justice, destinée à poursuivre ceux qui avoient causé la misère publique, ou qui en avoient profité. Cette inquisition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des ministres qui avoient conduit les finances, les ruses des traitans qui les avoient englouties, la bassesse des courtisans qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons esprits furent affermis, par cette nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient toujours eue pour un tribunal pareil. Il avillit la dignité du prince qui manque à ses engagemens, et met sous les yeux des peuples les vices d'une administration ignorante et corrompue; il anéantit les droits du citoyen, qui ne doit compte de ses actions qu'à la loi; il fait pâlir tous les hommes riches, que leur

fortune, bien ou mal acquise, désigne à la proscription ; il encourage les délateurs qui marquent du doigt à la tyrannie, ceux qu'il est avantageux de ruiner ; il est composé des sangsues impitoyables qui voient des criminels par-tout où ils soupçonnent de l'opulence ; il épargne des brigands qui savent se mutiler à propos, pour dépouiller les ames honnêtes, défendues seulement par leur innocence ; il sacrifie les intérêts du fisc aux fantaisies de quelques favoris avides, débauchés et dissipateurs.

Tous les ressorts de l'état étoient ruinés avant qu'on eût essayé d'une ressource qui portoit visiblement l'empreinte des passions et du préjugé. La situation du corps politique devint encore plus désespérée, après ce mouvement convulsif. Les membres de la république perdirent le peu qui leur restoit d'action et de vie. Il falloit ranimer le cadavre. Cette résurrection n'étoit pas impossible, parce qu'on étoit généralement disposé à se prêter à tous les remèdes. La difficulté étoit de n'en trouver que de bons. Le célèbre Law le tenta.

Fin du Tome troisième.

Ce fut avec ces odieux secours ; avec le revenu d'un territoire excessivement borné ; avec quelques fiefs, qui devenoient vacans ou qu'on confisquoit ; avec des offrandes volontaires, et que pour cette raison on appelloit dons de *bienvolence* ; avec quelques droits qu'on exerçoit sur les barons, mais qui étoient plutôt des marques de supériorité que de vrais impôts : ce fut avec ces moyens que la couronne se soutint, qu'elle s'agrandit même tout le tems qu'elle n'eut pour ennemis que des vassaux plus foibles qu'elle. Alors les guerres ne duroient que des semaines ; les armées n'étoient pas nombreuses ; le service se faisoit gratuitement ; les dépenses de la cour étoient si bornées que jusqu'au funeste règne de Charles VI, elles ne passèrent jamais 94,000 livres.

Mais aussitôt que l'épidémie des croisades eut entraîné les Français loin de leurs frontières ; aussitôt que des ennemis étrangers se portèrent en force sur la France, il fallut des fonds réguliers et considérables. Les rois auroient bien voulu ordonner eux-mêmes ces contributions. Plus d'une fois, ils le tentèrent. La réclamation des gens éclairés les avertit de leurs usurpations, et les révoltes des peuples les forcèrent d'y renoncer. Il

fallût reconnoître que cette autorité appartenoit à la nation assemblée, et n'appartenoit qu'à elle. Ils jurèrent même, à leur sacre, que ce droit sacré, inaliénable, seroit à jamais respecté; et ce serment eut quelque force durant plusieurs siècles.

Tout le tems que la couronne n'avoit eu d'autre revenu que le produit de son domaine, c'étoient ses sénéchaux, ses baillis qui, chacun dans leur département, étoient chargés du recouvrement des deniers publics; ensorte que l'autorité, la justice, et la finance se trouvoient réunies dans la même main. Il fallut établir un nouvel ordre de choses, lorsque les impositions devinrent générales dans le royaume. Soit que les taxes portassent sur la personne ou sur les maisons des citoyens; soit qu'on leur demandât le cinquième ou le dixième de leurs récoltes, le cinquantième ou le centième de leurs biens meubles et immeubles; soit qu'on fît d'autres combinaisons plus ou moins heureuses : c'étoit une nécessité d'avoir des agens, pour recueillir ces différens tributs; et le malheur de l'état voulut qu'on les allât chercher en Italie, où l'art de pressurer les peuples avoit déjà fait des progrès immenses.

Ces financiers connus sous le nom de Lombards, ne tardèrent pas à montrer un génie fertile en inventions frauduleuses. On essaya cent fois inutilement de mettre quelque frein à leur insatiable cupidité. Un abus réprimé, se trouvoit à l'instant remplacé par un abus d'un autre genre. Si l'autorité poursuivoit quelquefois avec rigueur ces odieux brigands, ils trouvoient un appui certain dans des hommes puissans dont ils avoient acheté le crédit. A la fin cependant, le désordre fut poussé si loin, qu'aucune protection ne les put sauver. On confisqua les avances ruineuses que ces pernicieux étrangers avoient faites au gouvernement et aux particuliers; on les dépouilla des immenses trésors qu'ils avoient entassés, et ils furent bannis du royaume, où jamais ils n'auroient dû être admis. Après leur expulsion, les états généraux, qui ordonnoient les subsides, se chargèrent d'en faire la levée; et cet arrangement continua jusqu'à Charles VII, qui le premier se permit d'établir un impôt sans le consentement de la nation, et qui s'appropria le droit de les faire tous percevoir par ses délégués.

Sous le règne de Louis XII, le revenu public, qui s'étoit accru par degrés, fut porté

à 7,650,000 livres. Le marc d'argent valoit alors onze livres, et le marc d'or cent trente. Cette somme représentoit trente-six de nos millions actuels.

A la mort de François I, le fisc recevoit 15,730,000 livres. A quinze francs le marc d'argent et à cent soixante-cinq le marc d'or: c'étoit cinquante-six de nos millions. Sur cette somme, il falloit prélever 60,416 livres 3 sols 4 deniers pour les rentes perpétuelles créées par ce prince, et qui au denier douze représentoient un capital de 725,000 livres. C'étoit une innovation. Ce n'est pas que quelques-uns de ses prédécesseurs n'eussent connu la funeste ressource des emprunts; mais c'étoit toujours sous la caution de leurs agens, et l'état n'étoit jamais engagé.

Quarante ans de guerres civiles, de fanatisme, de déprédations, de crimes et d'anarchie, plongèrent les finances du royaume dans un désordre dont il n'y avoit qu'un Sully qui pût les tirer. Ce ministre économe, éclairé, vertueux, appliqué, courageux, éteignit pour sept millions de rentes, diminua les impositions de trois millions, et laissa à l'état vingt-six millions, grevés seulement de 6,025,666 livres 2 sols 6 deniers de rente.

Toutes charges déduites, il entroit donc vingt millions dans le trésor royal. 15,500,000 liv. suffisoient pour les dépenses publiques, et les réserves étoient de 4,500,000 livres. L'argent valoit alors 22 livres le marc.

La retraite forcée de ce grand homme, après la fin tragique du meilleur des rois, fut une calamité qu'il faut déplorer encore. La cour s'abandonna d'abord à des profusions qui n'avoient point d'exemple dans la monarchie; et les ministres formèrent dans la suite des entreprises, que les forces de la nation ne comportoient pas. Ce double principe d'une confusion certaine, ruina de nouveau le fisc. En 1661, les impositions montèrent à 84,222,096 livres : mais les dettes absorboient 52,377,172 livres. Il ne restoit par conséquent pour les dépenses publiques que 31,844,924 liv. somme évidemment insuffisante pour les besoins de l'état. Telle étoit la situation des finances, lorsque l'administration en fut confiée à Colbert.

Ce ministre, dont le nom est devenu si fameux chez toutes les nations, porta en 1683, qui fut la dernière année de sa vie, les revenus du monarque qu'il servoit à 116,873,476 livres. Les charges ne montoient

qu'à 23,375,274 livres. Il entroit par conséquent dans les coffres du roi 93,498,202 liv. L'argent valoit alors 28 livres 10 sols 10 deniers le marc. On est réduit à regretter que la funeste passion de Louis XIV pour la guerre, que son goût désordonné pour toutes les dépenses qui avoient de l'éclat, aient privé la France d'une partie des avantages qu'elle pouvoit se promettre d'un si grand administrateur.

Après la mort de Colbert, les affaires retombèrent dans le chaos, d'où son application et ses talens les avoient fait sortir. La France jetta encore quelque éclat au-dehors : mais le dépérissement de son intérieur devenoit tous les jours plus grand. Les finances, administrées sans ordre et sans principes, furent la proie d'une foule de traitans avides. Ils se rendirent nécessaires par leurs brigandages même, et parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confusion, l'usure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées d'intérêt, les aliénations du domaine et des impositions, des engagemens impossibles à tenir, la création des rentes et des charges, les privilèges, les exemptions de toute espèce : cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent

la suite déplorable et inévitable des mauvaises administrations qui se succédèrent presque sans interruption.

Le discrédit devint bientôt universel. Les banqueroutes se multiplièrent. L'argent disparut. Le commerce fut anéanti. Les consommations diminuèrent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers passèrent chez l'étranger. Le peuple n'eut, ni nourriture, ni vêtement. La noblesse fit la guerre sans appointemens et engagea ses possessions. Tous les ordres de l'état, accablés sous le poids des taxes, manquoient du nécessaire. Les effets royaux étoient dans l'avilissement. Les contrats sur l'Hôtel-de-Ville ne se vendoient que la moitié de leur valeur, et les papiers moins privilégiés perdoient infiniment davantage. Louis XIV sur la fin de ses jours, eut un besoin pressant de huit millions. Il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de reseriptions. C'étoit emprunter à quatre cent pour cent.

Une usure si criante ne révoltoit pas. L'état avoit, il est vrai, 115,389,074 livres de revenu: mais les charges en emportoient 82,859,504 livres; et il ne restoit pour les dépenses du gouvernement que 32,529,570 livres à 30 liv.

10 sols 6 deniers le marc. Encore tous ces fonds étoient-ils consommés d'avance pour plus de trois années.

Tel étoit le désordre des affaires, lorsque le premier septembre 1715, le duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les vrais amis de ce grand prince désiroient qu'il assemblât les états généraux. C'étoit un moyen infaillible de conserver, d'augmenter même la faveur publique, alors ouvertement déclarée pour lui. Quelques mesures qu'eût prises la nation pour sortir de l'état de crise, où les dissipations du règne précédent l'avoient précipitée, on n'auroit pu lui rien imputer. Philippe se prêtoit sans effort à cet expédient. Malheureusement, les perfides confidens qui avoient usurpé trop d'empire sur ses pensées, réprouvèrent un projet où leurs intérêts particuliers ne se trouvoient pas. Il fut abandonné.

Alors, quelques grands, révoltés du despotisme sous lequel gémissoit la France, et ne voyant point de jour à l'ébranler, eurent l'idée d'une banqueroute entière, qu'ils croyoient propre à tempérer l'excès du pouvoir absolu. La manière, dont ils la concevoient, étoit singulière.

Dans leur plan, la couronne n'est pas élective, elle n'est pas héréditaire. C'est un fidéicommis, fait par la nation entière à une maison, pour en jouir de mâle en mâle, d'aîné en aîné, tant que la famille existera. D'après ce principe, un roi de France ne tient rien de celui auquel il succède. Il arrive, à son tour, au trône, en vertu du droit que lui donne sa naissance, et nullement par représentation. Dès-lors, les engagemens de ses prédécesseurs ne le lient pas. La loi primordiale qui lui donne le sceptre, veut que la substitution soit pure, franche, libre de toute obligation.

Ces hommes hardis vouloient qu'un édit des plus solennels consacrât aux yeux de l'Europe des maximes qui leur paroissoient incontestables, et les conséquences décisives qu'ils en tiroient. Ils pensoient que la connoissance de ces vérités détourneroit les étrangers et les citoyens de prêter leurs capitaux à un gouvernement qui ne pourroit donner aucune solidité à leurs créances. La cour devoit dès-lors être réduite à ses revenus. Quelques considérables qu'ils fussent, c'étoit une nécessité que les caprices des souverains s'arrêtassent; que les entreprises dispendieuses des ministres devins-

sent moins longues et plus rares; que les favoris et les maîtresses missent quelques bornes à leur insatiable cupidité.

Sans adopter une politique qui leur paroissoit devoir mener les princes à la tyrannie, quelques administrateurs opinoient à décharger la couronne de ses dettes, quelle que fût leur origine. Leur cœur ne soutenoit pas le cruel spectacle d'une nation aimable, aigrie par les vexations de tous les genre qu'elle avoit éprouvées pendant quarante ans; qui succomboit sous l'énorme fardeau de sa misère actuelle; qui étoit désespérée de prévoir que l'avenir, cette grande ressource des infortunés, ne porteroit aucun soulagement à ses maux et les aggraveroit peut être. Les créanciers de l'état, qui ne faisoient pas la millième partie des citoyens, qui n'étoient connus la plupart que par leurs rapines, dont les plus honnêtes devoient une partie de leur aisance au fisc, intéressoient moins ces administrateurs. Dans la fâcheuse nécessité d'immoler une partie de la nation à l'autre, c'étoit les prêteurs qu'ils opinoient à sacrifier.

Le régent, après quelques irrésolutions, se refusa à une violence qu'il jugeoit devoir imprimer une tache ineffaçable sur son administra-

fortune, bien ou mal acquise, désigne à la proscription ; il encourage les délateurs qui marquent du doigt à la tyrannie, ceux qu'il est avantageux de ruiner ; il est composé des sangsues impitoyables qui voient des criminels par-tout où ils soupçonnent de l'opulence ; il épargne des brigands qui savent se mutiler à propos, pour dépouiller les ames honnêtes, défendues seulement par leur innocence ; il sacrifie les intérêts du fisc aux fantaisies de quelques favoris avides, débauchés et dissipateurs.

Tous les ressorts de l'état étoient ruinés avant qu'on eût essayé d'une ressource qui portoit visiblement l'empreinte des passions et du préjugé. La situation du corps politique devint encore plus désespérée, après ce mouvement convulsif. Les membres de la république perdirent le peu qui leur restoit d'action et de vie. Il falloit ranimer le cadavre. Cette résurrection n'étoit pas impossible, parce qu'on étoit généralement disposé à se prêter à tous les remèdes. La difficulté étoit de n'en trouver que de bons. Le célèbre Law le tenta.

Fin du Tome troisième.

TABLE DES INDICATIONS.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

XIII. *Révolutions qu'a éprouvées le commerce dans le golfe Persique* 1

XIV. *Etat actuel du commerce dans le golfe Persique, et de celui des Anglais en particulier* 7

XV. *Description de la côte de Malabar. Idée des états qui la forment* 19

XVI. *Productions particulières au Malabar* 34

XVII. *Etat actuel de Goa.* 41

XVIII. *Histoire des pirates Angria* 42

XIX. *Etat actuel des Marattes à la côte de Malabar* 45

XX. *Révolutions arrivées à Surate. Suite de l'influence qu'y acquièrent les Anglais* . . . 46

XXI. *Description de l'isle de Salsete.* 51

XXII. *Description de l'isle de Bombay. Son état actuel et son importance* 52

XXIII. *Etat de la côte de Coromandel à l'arrivée des Européens.* 56

XXIV. *comment les Européens ont établi leur commerce à la côte de Coromandel, et quelle extension ils lui ont donnée.* 59

XXV. *Possessions Anglaises à la côte de Coromandel.* 71
XXVI. *Etablissement dans l'isle de Sumatra* 81
XXVII. *Vue des Anglais sur Balambangan. Leur expulsion de cette isle* 83
XXVIII *Révolutions arrivées dans le Bengale* 85
XXIX. *Mœurs anciennes des Indiens retrouvées dans le Bisnapore* 87
XXX. *Productions, manufactures, exportations du Bengale.* 93
XXXI. *Quelle idée il faut se former de la colonie anglaise de Sainte-Hélene* 115
XXXII. *A quel usage les Anglais font servir les isles de Comore.* 118
XXXIII. *La compagnie anglaise a abandonné aux négocians*

particuliers le commerce d'Inde en Inde. 121
XXXIV. *Gênes que la compagnie a éprouvées dans son commerce. Fonds qu'elle y a mis. Etendue qu'elle lui a donnée.* 122
XXXV. *Conquête du Bengale. Comment et par qui elle a été faite* 127
XXXVI. *Mesures prises par les Anglais pour se maintenir dans le Bengale* 135
XXXVII. *L'Angleterre peut-elle se flatter de voir continuer la prospérité du Bengale?* . . . 138
XXXVIII. *Vexations et cruautés commises par les Anglais dans le Bengale.* 142
XXXIX. *Mesures prises par le gouvernement et par la compagnie elle-même, pour faire finir les déprédations de tous les genres.* 160

XL. *Situation actuelle de la compagnie.* 170
XLI. *Le privilège de la compagnie sera-t-il renouvellé?* 172

LIVRE QUATRIÈME.

VOYAGES, établissemens, guerres et commerce des Français dans les Indes Orientales. 177
I. *Anciennes révolutions du commerce de France* 178
II. *Premiers voyages des Français aux Indes.* 189
III. *On établit en France une compagnie pour les Indes. Encouragemens accordés à cette société.* 192
IV. *Les Français forment des colonies à Madagascar. Description de cette isle.* 195

V. *Conduite des Français à Madagascar. Ce qu'ils pouvoient et devoient y faire* 203

VI. *Les Français font de Surate le centre de leur commerce. Idée de Guzurate, où cette ville est située.* 214

VII. *Commencemens et progrès de Surate* 219

VIII. *Mœurs des Habitans de Surate* 222

IX. *Portrait des Balliadères, plus voluptueuses à Surate que dans le reste de l'Inde* . 231

X. *Etendue du commerce de Surate. Révolutions qu'il a éprouvées.* 237

XI *Entreprises des Français sur l'isle de Ceylan et sur saint Thomé. Leur établissement à Pondichery* 243

XII. *Les Français sont appelés*

à Siam. Description de ce royaume 246

XIII. *Avantages que les Français pouvoient tirer de Siam. Fautes qui les en privèrent* . . 253

XIV. *Vues des Français sur le Tonquin et la Cochinchine. Description de ces deux contrées* 257

XV. *Les Français perdent et recouvrent Pondichery, leur principal établissement* . . . 268

XVI. *Décadence de la compagnie de France. Causes de son dépérissement* 272

XVII. *Révolutions arrivées dans les finances de la France depuis les premiers tems de la monarchie* 279

Fin de la table du tome troisième.

BIE